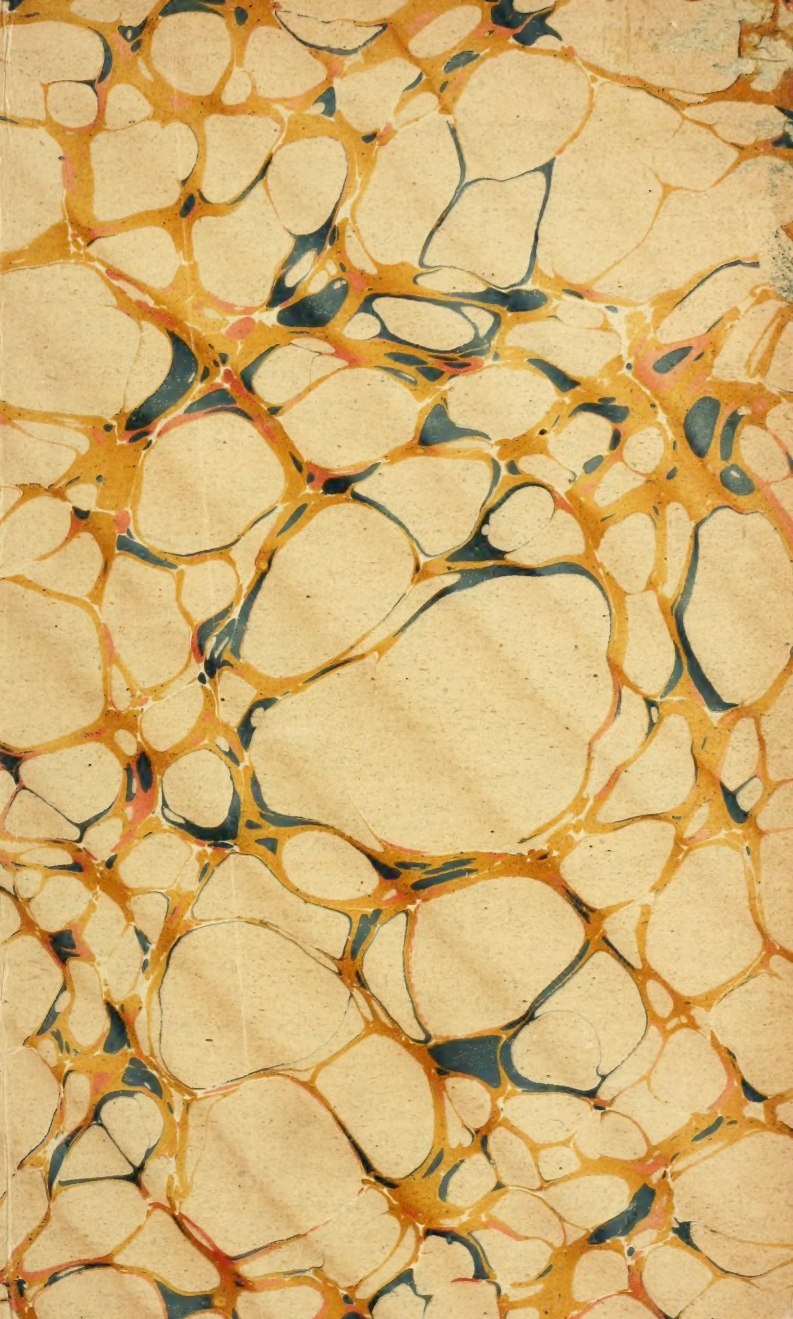
E.M. JERQUEM
BOOKSELLER
PARIS 18 RUE SCRIBE
NEW YORK 10 BEAVER ST



592d

LÉON DE TINSEAU

DEUX CONSCIENCES

QUINZIÈME ÉDITION

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

LES DEUX CONSCIENCES

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

ALAIN DE KERISEL . . . . . 1 vol.
L'ATTELAGE DE LA MARQUISE . . . . . 1 —
AU COIN D'UNE DOT . . . . . 1 —
BIEN FOLLE EST QUI S'Y FIE! . . . . . 1 —
BOUCHE CLOSE . . . . . 1 —
CHARME ROMPU . . . . . 1 —
LE CHEMIN DE DAMAS . . . . . 1 —
LA CHESNARDIÈRE . . . . . 1 —
LA CLEF DE LA VIE . . . . . 1 —
DANS LA BRUME . . . . . 1 —
DERNIÈRE CAMPAGNE . . . . . 1 —
DETTE OUBLIÉE . . . . . 1 —
DU HAVRE A MARSEILLE, par l'Amérique et le Japon . . . . . 1 —
LES ÉTOURDERIES DE LA CHANOINESSE . . . 1 —
FAUT-IL AIMER? . . . . . 1 —
MA COUSINE POT-AU-FEU . . . . . 1 —
MADAME VILLEFÉRON JEUNE . . . . . 1 —
MAITRE GRATIEN . . . . . 1 —
LA MEILLEURE PART (*Ouvrage couronné par l'Académie française*) . . . . . 1 —
MENSONGE BLANC . . . . . 1 —
MON ONCLE ALCIDE . . . . . 1 —
MONTESCOURT . . . . . 1 —
LES PÉCHÉS DES AUTRES . . . . . 1 —
PLUS FORT QUE LA HAINE . . . . . 1 —
LE PORT D'ATTACHE . . . . . 1 —
LA PRINCESSE ERRANTE . . . . . 1 —
ROBERT D'ÉPIRIEU . . . . . 1 —
LE SECRÉTAIRE DE MADAME LA DUCHESSE . . 1 —
STRASS ET DIAMANTS . . . . . 1 —
SUR LES DEUX RIVES . . . . . 1 —
SUR LE SEUIL . . . . . 1 —
UN NID DANS LES RUINES . . . . . 1 —
LA VALISE DIPLOMATIQUE . . . . . 1 —
VERS L'IDÉAL . . . . . 1 —

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

MA COUSINE POT-AU-FEU, *illustrations de Paul Destez*, format grand in-8° jésus . . . . . 1 vol.
EN NORVÈGE, format in-32 . . . . . 1 —

T592d

LÉON DE TINSEAU

LES DEUX CONSCIENCES

15998
8/7/11

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Hollande.

LES DEUX CONSCIENCES

I

Le peintre Tarragnoz fut, parmi ses confrères, un favorisé du sort. Son talent, bien qu'aimable et accessible, lui procura néanmoins la fortune et la célébrité; car le public d'il y a quarante ans n'avait pas encore accepté, puis exigé, que l'art fût très difficile à comprendre. Il vendit cher ses tableaux, devint assez vite connu sinon illustre, fit des économies sans être avare. Enfin il eut la chance de ne pas épouser son modèle, mais une orpheline pauvre, de la meilleure société et de l'esprit le plus fin, qui lui donna un intérieur distingué, avec juste assez de teinte bohème pour amuser les gens du

monde et ne pas le faire traiter de « sale bourgeois » par ses confrères.

On jugera s'il faut décider, avec le poète, que ce « mortel aimé des dieux » eut une dernière chance, en mourant jeune. Tel ne fut pas du moins l'avis de sa femme qui l'adorait et le suivit bientôt. Quant à leur fils, alors âgé de six ans, il est impossible, avec la meilleure volonté, de prétendre que la chance l'accompagnait à son début dans la vie.

Un oncle paternel, un peu malade imaginaire, recueillit l'orphelin qui, heureusement pour lui, n'était pas un orphelin pauvre. Aussi le mit-on, dès que la chose fut possible, dans un lycée de premier ordre où le jeune Paul travailla autant, mais pas plus, qu'il n'était nécessaire pour tenir la moyenne du tableau, en exceptant toutefois la classe de dessin. Là, dès le premier jour, il tint la queue et ne la quitta plus.

Vainement son maître consterné essaya de stimuler son amour-propre, en mettant sous ses yeux l'obligation morale d'être un bon peintre qui pesait sur le fils du fameux Tarragnoz.

Poussé à bout, ce réfractaire à l'atavisme,

qui avait alors quatorze ans, déclara qu'il détestait la peinture.

— D'abord ça sent trop mauvais. Et puis je ne veux pas faire comme papa qui se levait avant les domestiques, et qui venait déjeuner, la moitié du temps, après qu'on avait mangé un plat ou deux.

— Oh! mon ami : quand on s'appelle Tarragnoz!...

— Quand on s'appelle Tarragnoz, on ne doit pas faire de la mauvaise peinture. Soyez tranquille, monsieur, je n'en ferai pas.

— Alors, prophétisa l'honnête raté qui avait du style, vous serez un nouvel exemple de l'oisiveté dissipant la fortune acquise par le travail.

De plus en plus sérieux, avec un léger mouvement de tête qui montrait une décision ferme, le jeune Paul répondit :

— Non : j'entrerai à Saint-Cyr. Au moins, si j'ai ma retraite avant d'avoir dépassé le grade de capitaine, personne ne viendra me bassiner avec les gloires militaires de ma famille.

On voit que, s'il donnait peu d'espoir du côté de la peinture, il promettait un bon logicien.

Et, si l'on y regarde, il montrait déjà une tendance à la personnalité qui lui valait, de la part de ses camarades, l'épithète injuste de « poseur ». Il n'y avait en lui aucune pose, mais une indépendance d'esprit poussée un peu loin. Par cela même que, dans une situation donnée, un autre se fût senti obligé de faire une chose par convention banale, son premier mouvement était de ne pas l'accomplir.

Quoiqu'il faille juger, cet amour des chemins non battus le sauva dans une large mesure du danger des exemples mauvais. Les gens faibles, très souvent, marchent de travers parce que, marchant droit, ils auraient peur de se singulariser. Le sentiment contraire, chez le jeune Tarragnoz, remplaça en mainte occasion les principes religieux et même « les principes ». Car, en cette matière, le lycéen n'emportait, à son entrée dans la vie, que le bagage assez mince dont l'*Alma Mater* l'avait pu charger en deux heures de « morale » par semaine, ni papa, ni maman n'ayant été là pour lui servir de répétiteurs.

A dix-huit ans il fut admis à Saint-Cyr comme il l'avait annoncé. En même temps son tuteur,

vieux garçon absorbé par les pilules et les poudres de sa fausse maladie d'estomac, le faisait émanciper et lui rendait ses comptes. Il n'y eut qu'une voix pour lui prédire qu'il s'allait ruiner, sinon pendant son séjour à l'École, du moins peu après la sortie.

— Pourquoi? demanda-t-il.

— Parce que, répondirent les prophètes, un jeune homme dans votre situation se ruine toujours.

— Oh! pas toujours, fit-il avec un peu de moquerie dans les yeux.

Déjà sceptique, il devinait que les prophètes comptaient bien aider à l'accomplissement de leur prophétie.

Malgré tout, il est impossible de dissimuler que ses trente mille livres de rente se rapprochaient beaucoup de vingt, quand il fit coudre son deuxième galon sur sa manche. Mais enfin ce n'était pas la ruine. On pouvait, au surplus, lui porter en compte un gros capital d'expérience, car, « pistonné » par le nom de son père, il avait obtenu Paris comme première garnison.

Donc, après avoir cru connaître le monde

aux bals de l'Élysée et autres établissements similaires pendant son temps d'École, Tarragnoz avait pu l'apprendre à fond un peu plus tard. Ce jeune homme n'était pas « joli », grâce au ciel ; mais il était robuste, de bonne taille, de tournure élégante, avec une de ces physionomies en dehors du commun qui font demander : qui est-ce ? S'il possédait peu ou ne cultivait guère l'esprit journaliste que beaucoup de femmes préfèrent, il avait cette perception inédite et personnelle connue chez nos voisins sous le nom de *sense of humour*. Ce genre d'esprit est à l'autre ce que la flèche est au pétard ; il y faut l'arc bandé et l'œil vif, non l'allumette vendue partout.

Ce don naturel donnait à son flirt quelque chose d'aigu et de pénétrant qui plaisait aux raffinées. Cependant il évitait plus qu'il ne tâchait de faire des blessures longues à guérir. Assez vite les phases de la cicatrisation, toujours les mêmes, lui avaient paru fastidieuses non moins que pénibles. Tout, au surplus, était « toujours le même » dans la vie du monde parisien. C'était un thème favori de ses conversations.

— Dans l'année du laboureur, disait-il, je ne trouve pas plus de monotonie et pas moins d'imprévu que dans la nôtre. Il sème, il voit germer son grain, verdir la plaine, se former l'épi, jaunir la paille. Il coupe, il bat sa récolte, la conduit au marché ; puis il recommence. Nous avons, nous, la saison des dîners, la saison des lettres de quête qui les payent, le Concours Hippique où se sèment les grandes passions destinées à mûrir après Pâques. Alors vient le Salon, puis l'Exposition des chiens, puis Auteuil, puis Longchamp, puis les eaux ou la mer, puis les chasses, puis la rentrée à Paris qui n'a même pas l'avantage de réunir à nouveau des gens qui s'étaient perdus de vue. Le Parisien, dans son horreur du changement, s'est décidé pour la Suisse, pour les Pyrénées ou pour Trouville, selon qu'il a été convenu « qu'on s'y retrouverait ».

— Où irez-vous? lui demandait-on un certain jour, à l'époque des projets pour l'été.

Il répondit comme une chose toute simple :

— J'irai en Algérie, à huit cents kilomètres au sud d'Oran.

Le plus fort, c'est qu'il ne plaisantait pas.

Déjà son ordonnance faisait ses malles. Promu lieutenant, il venait, grâce au même « piston » qui lui avait obtenu Paris pour début, de se faire donner la Légion Étrangère.

Dans son monde, c'est-à-dire dans les quelques centimètres carrés de « monde » qui forment l'enclos spécial d'un Parisien, ce départ fit causer beaucoup. Les uns déclarèrent qu'il était fou, d'autres qu'il était ruiné, d'autres qu'il était amoureux sans espoir. Dans ce nombre une jolie femme, qui avait résisté à des attaques d'ailleurs assez molles, voulut bien se croire responsable du dégât. En quelques lignes qui disaient beaucoup ou rien, selon qu'on voulait ou qu'on ne voulait pas les comprendre, elle éclaira d'une lueur d'espoir le champ de bataille abandonné trop vite. Mais Tarragnoz, qui n'avait pas *compris*, se tira d'affaire par une petite conférence en deux pages :

« Quoi, chère madame, à votre « jour », où il me fut impossible de paraître, on a bien voulu parler de moi et, d'après ce que vous dites, chercher la clé du mystère ! Si, ce qui est fort douteux, on en parle encore jeudi prochain, soyez

donc assez bonne pour répéter à vos amies que je suis le moins mystérieux des hommes. Je vous assure que je le regrette. Cela vaudrait mieux pour moi que d'être ce que je suis, c'est-à-dire un enfant trop avancé pour son âge, fatigué de l'affreuse monotonie qui est le résultat de la civilisation. Car une société s'ennuie davantage à mesure qu'elle devient plus civilisée, chose immanquable, puisque le but de la civilisation est de supprimer autant que possible tout imprévu.

» Avant le déluge, l'homme, toujours exposé à l'imprévu de rencontres fâcheuses avec des carnivores à deux étages, ne trouva jamais les heures trop longues, tenez-le pour certain. Dix ou vingt mille ans plus tard, nos châtelaines ignoraient encore l'ennui. Chaque matin, en s'éveillant, elles pouvaient apprendre que le donjon cerné allait subir l'assaut et que, sans parler du pillage et de l'incendie, l'imprévu le plus odieux menaçait leurs charmes. La moindre visite de voisinage les exposait à être englouties au gué, mises à rançon par les malandrins, enlevées par quelque amoureux sans scrupules. Pouvaient-elles dire si l'époux parti pour la

chasse ne serait pas étouffé par l'ours ou éventré par l'aurochs? Portées au flirt, ne devaient-elles pas toujours se préparer, en se mettant à table, à entendre au dessert cette communication indigeste : « Madame, vous venez de manger le cœur de votre amant! »

» La civilisation a supprimé toute fantaisie, particulièrement en matière de représailles conjugales. Aujourd'hui, le sire de Coucy passerait aux Assises. On l'acquitterait, je le veux bien; tout de même c'est un gros dérangement; aussi préfère-t-il le divorce — ou même rien du tout, ce qui est plus pratique à coup sûr, mais affreusement banal.

» Moi, chère madame, je frissonne à la pensée que, jusqu'à mes cheveux blancs, je dirai, entendrai dire, ferai, commanderai les mêmes choses, avec la différence d'un peu plus d'or sur ma manche. Les distractions d'une guerre sont de moins en moins probables dans notre système militaire civilisé, où les coups à recevoir sont pour tout le monde, même pour ceux qui ne les aiment pas.

» Donc je vais commander, au fond du désert, des soldats qui, pour la plupart, cachent

leur vrai nom. Et je vais me battre avec des gaillards qui coupent encore la tête aux blessés — quand le temps leur manque pour faire pire. En somme, j'essaye d'une cure de *sauvagerie;* voilà tout le mystère. Quelques années de ce régime suffiront probablement pour me faire trouver délicieux ce qui est monotone, et plus délicieuse encore celle qui est adorable. Vous savez, madame, de qui je veux parler. Si vous ne le savez pas, vos mains, que je baise longuement, pourront vous l'apprendre.

» TARRAGNOZ. »

II

Deux mois plus tard, Paul ouvrait les yeux, au clairon de la diane, dans une petite maison en zinc d'un des postes les plus avancés du Sud-Oranais. Sous le rapport de l'imprévu cherché, cette garnison en plein désert, où il était arrivé par trois semaines d'étapes quelquefois dangereuses, ne laissait rien à désirer, même à de plus difficiles. Mais la troupe qu'il avait sous ses ordres, compagnie détachée d'un régiment de la Légion Étrangère, sortait du commun plus encore que la garnison.

Tout d'abord, ce qui distingue cette troupe est son mode de recrutement : on n'y trouve que des engagés. Mais, par une dérogation aux lois de toute organisation militaire, on exige de

l'homme qui se présente une seule condition : qu'il soit valide. Peu importe si sa chevelure est grisonnante et s'il ne peut dire un mot de français. D'où vient-il, pourquoi vient-il, quelles déceptions ou quels remords chargent son passé, nul ne le lui demande. Il se fait inscrire sous un nom quelconque, vrai ou faux. Le nom vrai, quelquefois, a disparu soudain des contrôles de notre armée régulière.

Là, côte à côte avec l'Alsacien « déserteur » que nous devons saluer très bas, on trouve des gaillards qui ont déserté la morale de tous les pays, même du nôtre. Cela ne regarde qu'eux-mêmes et leur Créateur. Changer de nom fut peut-être pour eux une nécessité ; peut-être aussi le plus grand — et dernier — signe de respect qu'ils devaient donner à leur famille.

On juge que l'imprévu ne faisait pas défaut chez des soldats recrutés de la sorte. Mais ce qui séduisit le jeune lieutenant, vu sa bravoure naturelle, fut l'évident mépris de la vie témoigné par ses hommes au cours des engagements, peu rares dans le voisinage d'une telle frontière. Chose étonnante : ces expatriés, qui semblaient avoir renié leur pays, s'en souvenaient

au moment de l'effort et du péril. Quelquefois, dans une charge, on entendait un légionnaire s'écrier : « Vive l'Italie ! » ou « Vive la Belgique ! » ; parfois même « Vive l'Allemagne ! » Et, dans l'entrain de leur courage, une ardente rivalité nationale en faisait des « guerriers » au sens véritable du mot.

Que leur ignorance de la discipline fût aussi complète que leur ignorance du danger, c'est un malheur dont le nouveau lieutenant ne fut pas long à s'apercevoir.

— Mon cher, lui dit son capitaine, mettez-vous bien dans le cerveau que nous ne sommes pas ici à la caserne de la Pépinière, ni aux grandes manœuvres. N'ayez pas l'œil trop perçant ni les oreilles trop fines, ou bien vous avez des chances de ne pas mourir de vieillesse. Ces bougres-là ne sont pas venus ici pour leur santé, ni même pour la vôtre, et, parfois, leurs fusils « écartent ».

— Merci, mon capitaine : moi non plus je ne suis pas venu dans ce paradis pour soigner mon teint.

— Vous pouvez être sûr que les hommes le savent. Le seul fait qu'un garçon de famille,

avec du bien de chez lui, sans fichue histoire, a changé Paris contre la Légion vous a déjà gagné leur estime. A l'occasion vous verrez qu'on risque de bon cœur sa peau les uns pour les autres, chefs et soldats.

Le capitaine Mataillet s'attacha très vite à son lieutenant qu'il accabla bientôt de ses confidences, voire même de ses confessions. Il sortait du rang, avait toujours servi en Algérie, et s'était mis plusieurs fois dans de mauvais draps, « rapport à cette sacrée coquine d'absinthe ». Il parlait de cette liqueur funeste à peu de chose près comme d'un être animé, plein de ruse, constamment aux aguets pour nuire, à la façon des Marocains. Par bonheur, en allant vers le Sud, le danger de l'une diminuait d'autant qu'augmentait le danger des autres, vu l'absence de tout café en cette région lointaine.

— Si, seulement, on trouvait des puits ! ajoutait-il.

Quand sa conversation tombait sur les Marocains, on aurait cru entendre un sergent de ville parlant des apaches. Pour lui, « ces bougres-là » étaient non les citoyens d'un pays jaloux de son indépendance, mais des vagabonds sans

aveu, ne songeant qu'à mal faire, capables de toutes les atrocités, et vis-à-vis desquels l'extermination était le seul procédé recommandable.

— Enfin, concluait-il, si ces bougres-là n'y mettent pas d'empêchement, peut-être que je n'aurai pas l'oreille fendue avant mon quatrième galon.

Tant qu'ils furent ensemble, Paul ne l'entendit jamais parler d'autre chose.

Dans un rang inférieur, tout au moins quant à la hiérarchie, il avait, dès la première minute, remarqué son sergent. C'était un Suisse nommé Walter qui, à la différence de son capitaine, pouvait parler de tout, encore qu'il y apportât une précaution évidente si l'on abordait le chapitre des souvenirs.

Son âge, ainsi qu'il arrive pour certaines femmes, semblait varier sous l'influence de l'heure, de l'impression ou, plus probablement, du retour par la pensée à des périodes pénibles de son existence. Après une journée d'inaction, le soir venu, il avait sur le front et au coin de la bouche des rides qui lui auraient fait donner la quarantaine. Le lendemain, il n'avait pas plus de vingt ans si l'on se mettait en route par un

matin clair, pour fouiller les gorges voisines et donner la chasse aux voleurs de moutons, si vite mués en coupeurs de têtes. Sous le feu des longs fusils, Walter épaulait sa carabine avec le sang-froid d'un tireur aux pigeons de Monte-Carlo. Son chef, au début, le croyait friand du danger comme d'un sport. Mais il soupçonna bientôt que ce blond à l'œil d'azur, aux mains fines, à la voix caressante, cherchait dans la bataille autre chose qu'un ébranlement des nerfs. Après une escarmouche plutôt mauvaise, il crut devoir l'admonester :

— J'ignore si vous êtes las de l'existence; mais il faut songer à d'autres qui peuvent en juger autrement. Dans la guerre que nous faisons, il arrive qu'un blessé coûte deux ou trois morts, parce qu'il est impossible de l'abandonner aux mains d'un ennemi dont vous connaissez les habitudes.

— Si je suis blessé, il n'en coûtera au gouvernement qu'une simple cartouche. Plusieurs de mes camarades m'ont promis de m'achever, s'ils voient que les Marocains vont me prendre.

— Moi, dit Tarragnoz, je vous promets autre chose, qui est de brûler la cervelle, si j'en ai

l'occasion, à l'auteur d'un crime de ce genre. Vous ferez bien d'en prévenir vos camarades.

— Mais, mon lieutenant, ils ont pris cet engagement à ma demande. Vos idées changeront, sur ce point — et aussi sur d'autres.

« Décidément, songea Paul, ce brave Mataillet a raison : nous ne sommes plus à la caserne de la Pépinière. »

— Voyons, demanda-t-il tout haut, croyez-vous qu'un homme ait le droit de disposer de sa vie, par avance, froidement, comme d'un papier qu'on ordonne de détruire pour qu'il ne tombe pas dans des mains indiscrètes ?

— Tiens ! fit Walter en riant, on dirait que c'est « le curé » qui parle.

Contrairement à ce qu'on peut croire, le personnage ainsi désigné ne portait pas la soutane, (pour en voir une vous auriez dû marcher longtemps !) mais l'uniforme à parements de velours d'un médecin militaire. Il faut présenter avec quelque soin cet original d'une espèce qu'on ne rencontre guère, malheureusement, car de tels originaux empêchent de prendre l'humanité en grippe. Derrière ses lunettes, avec son dos voûté par l'étude et sa parole alourdie par l'ac-

cent, Rudolph Tucheim, en attendant qu'il fût un héros de roman, se contentait d'être un héros tout court. Plusieurs actes d'intrépidité lui avaient valu la croix.

Né à Strasbourg pendant le siège, resté Français, passionné pour l'Alsace, il était venu à la Légion pour soigner « ses chers Alsaciens. » Il était pour eux une sorte d'aumônier laïque, sachant leur histoire, possédant leurs secrets, cachant dans sa cantine quelques-unes de ces lettres qu'il faut envoyer au lendemain d'une bataille, pour faire pleurer, à cinq ou six cents lieues, la vieille femme qui a donné son lait au disparu, la jeune qui lui a donné son cœur.

Ce qui achevait de mériter à Tucheim son sobriquet ecclésiastique, sera, aux yeux de bien des lecteurs, un trait suprême d'originalité : ce médecin militaire était un catholique convaincu ! Dans la Légion, nul ne pensait à l'en blâmer, ni même à en rire. Paul Tarragnoz, libre penseur de la catégorie bien élevée, se garda de faire l'un ou l'autre ; mais il s'étonna courtoisement dans une de leurs premières conversations.

— Je ne crois pas, dit-il, avoir jamais ren-

contré un médecin qui admette le surnaturel. Pour être juste, je n'ai pas beaucoup fréquenté vos confrères, ainsi qu'il arrive aux gens qui se portent bien.

Tucheim n'acceptait pas volontiers la discussion sur un sujet rarement à la portée de l'interlocuteur. Jugeant qu'avec celui-ci on pouvait aborder le domaine métaphysique, il répondit :

— Les médecins n'admettent pas volontiers le surnaturel, pour la même raison qui vous empêche, vous militaires, d'admirer la diplomatie. On vous l'a peu ou point apprise. On vous enseigne qu'il n'y a qu'une force au monde : l'arme qui tue les corps. Nous, on nous prosterne devant la science, représentée comme toute-puissante et unique pour les sauver. Dans cette posture, moins fatigante qu'elle n'en a l'air, beaucoup de médecins restent toute leur vie. D'autres, ni les plus sots ni les moins courageux, lèvent la tête, regardent au-dessus d'eux, arrivent à cette double conclusion : d'abord l'être animal n'est pas la partie la plus importante du composé humain ; ensuite, la science, malgré les trésors merveilleux qu'elle

nous offre, est citée chaque matin au tribunal des faillites par un client désappointé.

— Mazette ! Si jamais vous soutenez cette thèse dans un Congrès de médecins, prévenez-moi pour que j'aille empêcher qu'ils ne vous assomment. Avez-vous jamais entendu parler de la *Christian Science* qui abolit les remèdes et les remplace par la prière ? Eh bien ! mon cher, vous côtoyez de fort près cette hérésie désastreuse !

— Pas du tout. Je ne fais aucun tort aux médecins. Tout au contraire : ce sont eux qui rétrécissent leur empire, qui écourtent le *Codex* en refusant d'y inscrire certains remèdes particulièrement efficaces. Peut-être avez-vous assisté à la consultation d'un de nos maîtres. Il arrive ; il palpe, il retourne le corps malade. Sa science, admirablement infaillible, questionne tissus, muscles, viscères, les force d'avouer leur faiblesse ou leur malice. Le thermomètre, le pulsomètre, le stéthoscope, le microscope fouillent le pauvre animal en danger de mort. Quel est votre âge, votre régime ordinaire, la nourriture prise la veille, la précaution négligée, l'excès commis ? De quoi sont morts vos parents ?

— S'il vous plaît, dit Tarragnoz, abrégez la peinture. Déjà il me semble que je suis malade.

— N'ayez pas peur. Le savant matérialiste n'ira pas plus loin. Il est parti, oubliant de fouiller l'âme, maîtresse du corps, son bourreau souvent, son complice toujours. Il ne s'est pas préoccupé de savoir si cette âme souffre, de réchauffer sa solitude, d'écouter ses plaintes, ses frayeurs, ses caprices d'enfant, ses lubies de vieillard. Niant son existence ou dédaigneux de son aide, le grand docteur, une belle ordonnance signée, est parti vers d'autres malades.

— Il n'en verrait pas beaucoup dans sa journée, objecta le lieutenant, s'il devait suivre le système que vous indiquez. Adieu les gros comptes à la banque ! Ou bien, alors, il faudrait deux tarifs : avec ou sans surnaturel, au choix du client.

— Je renonce à vous convaincre, soupira Tucheim. Vous ne prenez au sérieux ni la religion, ni la médecine. Voyons ! Est-ce que, véritablement, vous êtes athée ?

— Non. Je crois en Dieu autant que le Pape. Mais s'il fallait vous réciter mon *Pater... !*

— Quel âge aviez-vous quand votre mère est morte?

— Je l'ai à peine connue.

— C'est bien ce que je pensais. Moi j'ai encore la mienne, et c'est une sainte.

— Alors, c'est vrai que vous vous confessez?

— Quelquefois : quand je ne suis pas au fond du désert. Si vous saviez comme c'est bon, dans certains cas !

III

Très vite, les Parisiens avaient oublié Tarragnoz. Pour les amis de son père, il était un transfuge ; pour ses camarades, il était un cerveau brûlé ; pour le monde en général, il était un sauvage ; pour le monde spécial des cercles, n'ayant son nom sur aucune de leurs listes, il était un paria, purement et simplement ignoré. Quelques vieilles femmes, désireuses d'être toujours approvisionnées de potins, entretenaient la légende d'après laquelle « ce pauvre garçon » ou « cet imbécile » — d'après l'humeur du moment — était parti, la tête mise à l'envers par « la baronne ».

Celle-ci, non seulement n'ignorait pas la légende (d'autant moins qu'elle l'avait créée),

mais encore elle trouvait bon de l'entretenir au moyen d'un commerce épistolaire avec sa prétendue victime. Les lettres de Tarragnoz lui procuraient deux avantages : d'abord de pouvoir les montrer comme pièces de conviction; ensuite — on s'en aperçut un peu plus tard — d'y puiser les matériaux d'un roman qu'elle s'était mis en tête d'écrire. Par parenthèse, elle aurait pu les imprimer sans en ôter une ligne, car elles n'étaient compromettantes ni au passé, ni au présent. L'exilé trouvait dans cette correspondance, d'ailleurs peu active, avec une Parisienne assez jolie et passablement spirituelle, une distraction bienvenue au fond du désert sud-oranais. Pour Walter lui-même, tout Helvétien qu'il fût, certains passages communiqués par son lieutenant semblaient être un régal incomparable. Cependant, il ne se gênait pas, quelquefois, pour se moquer du style horriblement bas-bleu de la baronne.

— Il faut avouer que c'est un peu ma faute, répondit un jour Tarragnoz. Je m'amuse à exciter son émulation en prenant moi-même la manière de ces dames.

Le sergent, à vrai dire, n'était pas souvent

mis à même d'en juger, et cela pour une bonne raison : c'est que, dans les lettres échangées, il jouait un grand rôle. En ces termes son chef l'avait présenté :

« J'ai sous mes ordres, comme sous-officier, un superbe garçon au profil de grand seigneur, aux mains de duchesse, à l'éducation de gentilhomme (il fait de son mieux pour la cacher), dont vous seriez horriblement éprise au bout d'une semaine si vous veniez ici : heureusement vous n'y viendrez pas ! Quant à moi, faute de pouvoir en devenir amoureux, je suis en train de devenir son ami.

» Vous allez dire que c'est déjà trop, puisque rien ne prouve que je n'aurais pas tort de lui confier ma montre, bien qu'ils sortent tous deux de Genève. Est-ce pour son plaisir et sa curiosité, à mon exemple, que Walter est venu à la Légion ? Vous ne me croiriez pas si je vous l'affirmais. Pourquoi y est-il venu, c'est une chose que nous ne saurons pas. Demander son histoire à un légionnaire, c'est presque aussi mal vu que de demander son âge à une belle madame bien conservée — on peut risquer cette comparaison en face de vos vingt ans... »

Cinq ou six semaines plus tard, nouvelle lettre où Tarragnoz ne se montrait pas beaucoup plus avancé :

« Je suis bien près d'en faire mon ami intime, contrairement à tout bon sens et à toute hiérarchie. Mais si vous l'aviez vu se battre hier ! C'était naturellement une bataille microscopique ; cependant, nous avons perdu quelques hommes. Walter est un héros. Tant pis s'il a des peccadilles plus ou moins fortes sur la conscience ! Et puis, en tant que causeur, il me va comme un gant.

» Le soir, quand tout est calme, il arrive dans ma petite maison de zinc. Par permission donnée une fois pour toutes, il s'assied lorsque nous sommes seuls, prend une cigarette, et si quelque journal vieux d'un mois se trouve sur la table, il s'en empare avec une avidité fiévreuse. Détail à noter, il néglige la première page, court aux « Echos mondains » et les dévore sans dire un mot, le front coupé par une grande ride. Qu'il ait plus ou moins habité Paris et fréquenté notre monde, la chose ne peut faire aucun doute ; mais cela ne rend pas le mystère plus rassurant. Parfois sa lecture

lui fait hausser les épaules ou même pousser un juron d'impatience ; car il pose un peu pour le philosophe écœuré des travers mondains. Généralement il se tient dans les généralités, par prudence : il lui arrive cependant de s'oublier. L'autre jour, bien en verve, il marmottait à jet continu : « Pas de quoi nourrir un cheval jadis. Maintenant ils écrasent du monde avec leur automobile. Où diable trouve-t-on l'argent? — Pauvre sotte ! Elle a mis le temps à découvrir que son mari se moque d'elle. Mais si les heureuses rivales sont citées comme témoins, on va rire... — Le fameux ténor mondain ! Quel fumiste !... — Enfin ! les voici invités à Bonnelles !... »

» Walter connaît certainement ces personnes que nous connaissons. Je lui ai tendu des pièges, mais il s'est toujours dépêtré à temps. Notre politique ne l'intéresse guère et l'enthousiasme encore moins. Il déclare que la République helvétique fait honte à la nôtre, ce que j'ai l'air de prendre pour la boutade d'un patriotisme exagéré. Enfin, il est souvent beaucoup plus de minuit quand il sort de mon zinc d'officier pour rentrer dans sa toile de subal-

terne. Un seul sujet semble interdit à sa conversation : jamais il ne parle des femmes en général, ce qui pourrait faire croire qu'il en regrette une en particulier. Et encore j'en doute. « Seriez-vous puritain à l'exemple de notre docteur? » lui ai-je demandé. — « Oh! vous savez : tout le monde est un peu puritain à Genève », m'a-t-il répondu.

» Voilà, chère baronne, de l'imprévu social. Je ne vous parle pas de mon imprévu militaire, des coups de fusil causant un réveil brusque, des cavaliers douteux paraissant sur les crêtes, et qu'il faut aller voir de plus près, du convoi en retard qui met en question le pain du jour suivant et risque de nous condamner au mouton sec. Vrai, je m'amuse beaucoup, mais que deviendrais-je sans cet autre *cavalier douteux* qu'est mon ami Walter?... »

Déjà, cependant, Tarragnoz connaissait l'épreuve de la jalousie en amitié, car le sergent avait un autre ami dans la personne du docteur Tucheim. Entre ces deux derniers, les rapports étaient beaucoup moins fréquents, mais plus intimes. Probablement ils étaient plus confidentiels. Pour Walter, selon toute évidence,

le « curé » était l'ami des mauvais jours. Quand on était resté quelques semaines sans expédition et sans coup de fusil, le sous-officier devenait sombre avec une expression troublée et pathétique sur son visage. Le soir venu, au lieu de chercher la compagnie de son chef, il errait comme une âme en peine autour du camp. Alors Tucheim se trouvait là, « par hasard », le prenait sous le bras, l'emmenait à son logis attenant à l'infirmerie, et nul ne savait de quoi ils avaient causé pendant une heure. Même, et cette cachotterie déplaisait à Tarragnoz, jamais ni Tucheim ni Walter ne faisaient allusion à ces entretiens mystérieux d'où le Suisse, invariablement, sortait plus calme et plus disposé au bavardage avec son lieutenant. De telle sorte que Tarragnoz, indirectement, était aussi l'obligé du docteur. Mais le moment vint où il dut réclamer son assistance professionnelle. Un matin, il fut pris de douleurs hépatiques intolérables.

— Est-ce la première fois ? demanda Tucheim appelé au milieu de la nuit.

— C'est la première fois depuis plusieurs années.

— Hum ! Aïn-Sefra est peu conseillé pour les affections de ce genre. La seule chose qui peut vous soulager est une injection de morphine.

Tendez le bras.

Quelques jours après, le mal dissipé, Tarragnoz dit à Tucheim ;

— Si une crise revient quand vous serez en visite de poste avancé à cinquante kilomètres, je vais m'amuser ! Dans ma cantine, j'ai trouvé une seringue jadis employée. Rendez-moi le service de me laisser un peu de morphine. Le cas échéant, je pourrai me tirer d'affaire tout seul.

Tucheim réfléchit, se gratta la tête, puis fit cette réserve :

— Il faudra me donner une promesse, mon lieutenant : faites en sorte que Walter ne se doute pas que vous possédez cette fichue drogue.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il vous la volerait. Il a une seringue, lui aussi. Toujours on doit se défier d'un morphinomane, même après guérison prétendue.

— Vous croyez donc votre ami capable d'un larcin ?

— Pour voler de l'argent, non. Pour voler de la morphine... peut-être. J'ai votre parole, n'est-ce pas ?

IV

Celui qui écrit ces lignes — on lui saura gré de sa modestie — n'essaye pas de marcher sur les traces d'Homère qui, à propos de l'aventure cependant assez simple d'une femme, d'un mari et d'un amant, trouva moyen de composer l'Iliade. Le télégraphe sans fil ou avec fil, dans ces derniers temps, a composé de gros volumes, en mauvaise prose mais véridiques, sur les exploits de la Légion Étrangère, sans oublier les autres cohortes qui combattaient à ses côtés. Dans chacune des langues de l'univers, les journaux ont raconté les prouesses des vivants, honoré les mânes de ceux qui tombèrent. Qu'étaient les batailles de la plaine de Troie, à côté de ces marches sans fin dans les monta-

gnes, de ces rencontres où tonnait le canon, où sifflaient les balles, où la mort venait de loin, invisible, inévitable, même pour le combattant qui eût possédé le bouclier d'Achille! Donc ce récit n'a pas la prétention, et n'éprouve pas le besoin, d'être une glorification des héros que chacun admire.

Aussi bien, à l'heure où commença la guerre véritable avec le Maroc, Tarragnoz et Tucheim n'étaient plus dans le Sud-Oranais. Le sergent Walter y est encore... de même qu'Achille « semblable aux dieux » est encore sur la rive sablonneuse du Scamandre, sous le haut monticule de sable qu'aime à contempler le voyageur. Du pauvre *cavalier douteux*, semblable à beaucoup d'hommes, que reste-t-il? Pas même un tertre de gazon, dernier luxe, inconnu au désert.

Qu'on n'imagine pas, cependant, que les personnages de cette histoire menaient une existence pacifique. Ils connurent déjà les longues expéditions au « pays de la soif » sous un ciel de feu, les embuscades dans les montagnes propices à la trahison, les escortes de convois guettés par une tribu famélique, les razzias de

troupeaux défendus avec une haine furieuse. Et, en plus d'une occasion, le « curé » fit partir de lourdes enveloppes, portant sur l'adresse des noms que personne n'avait jamais entendus parmi les hommes du détachement.

Un jour, quelque peu avant midi, le capitaine Mataillet, le lieutenant Tarragnoz et le sergent Walter causaient, l'air joyeux, sur le sommet d'une éminence d'où les jumelles du chef fouillaient l'horizon. C'était le jour du courrier, de la farine fraîche, des conserves succulentes, des cartouches neuves. Parti la veille pour visiter un poste, Tucheim avait dit :

— Pourvu que je trouve du tabac demain en rentrant, je me moque du reste.

Un nuage de poussière monta au loin. Sous les jumelles, on vit la bouche de Mataillet faire une grimace.

— Un cavalier au galop, dit-il. Pour sûr, il y a quelque chose. Lieutenant, faites préparer une section. Si ce bougre-là se dépêche si fort uniquement pour m'apporter ma graine d'épinards, j'en serai bien surpris.

Il y avait « quelque chose » en effet. Le convoi, à dix kilomètres, était attaqué. L'escorte,

peu nombreuse, tenait bon ; mais le chef désirait du renfort. Vingt hommes, dont dix montés, partirent aussitôt sous la conduite de Tarragnoz et de Walter. On allait au pas de course. A chaque kilomètre, les cavaliers cédaient leurs montures aux fantassins. Pour arriver sur le lieu de l'engagement, une heure suffit à la petite troupe.

Renseigné par le spahi, Tarragnoz comprenait la situation. Fort habilement tendue à peu de distance du poste, l'embuscade avait d'autant mieux réussi que le chef du convoi croyait avoir dépassé la zone dangereuse. Ayant franchi avant qu'il fît jour la ligne peu éloignée et surtout fort incertaine de la frontière, les maraudeurs avaient pu se dissimuler derrière les rocs du versant ouest de la petite vallée sans eau. Tout à coup, bondissant comme des chats, formés en deux groupes, leur fusillade avait éclaté à l'avant et à l'arrière de la colonne. Par bonheur, nos amis de Berlin n'avaient pas encore eu le temps de les armer à l'Européenne, sans quoi ils auraient pu, conservant leur abri naturel, ouvrir le feu à distance. Nos gens, très vite formés en carré, les décimaient par un

tir rapide, tandis que les longs fusils marocains faisaient peu de mal. Toutefois la partie aurait mal fini sans le dévouement du cavalier et la chance qu'il avait eue de n'être touché, ni lui ni son cheval.

Tarragnoz, avec le sang-froid qui le distinguait, jugea que le meilleur parti à prendre était d'occuper la hauteur que l'ennemi venait d'abandonner, ce qui, sans parler de l'avantage de la position, coupait la retraite aux assaillants. Dès que les carabines commencèrent à parler derrière eux, ceux-ci comprirent le danger, et voyant qu'ils avaient affaire à peu de monde, cherchèrent bravement à forcer le passage. Mais ils n'avaient pas encore eu l'occasion d'apprendre ce que peuvent faire vingt hommes aguerris et armés « à la franque ». Bientôt la pente fut parsemée de leurs cadavres.

Walter, debout près de l'officier, semblait s'amuser beaucoup. Il tirait en amateur, épaulant à loisir, annonçant les coups.

— Tenez, mon lieutenant, celui-là, qui se prépare à sauter la crevasse. Le prenez-vous à deux contre un?

L'homme tombait; c'était au tour d'un autre.

— Non, celui-ci est trop facile, disait parfois le sergent qui, sauf de rares exceptions, faisait mouche.

— Compliments ! lui dit Tarragnoz, On peut dire que vous tirez comme un Suisse.

— N'est-ce pas mon lieutenant? Comme un Suisse, comme Guillaume Tell... Ah ! cochon !...

Il portait la main à la hanche droite ; son visage était contracté par une vive douleur. Il s'appuya sur son fusil pour ne pas tomber. Son chef demanda :

— Êtes-vous touché sérieusement?

— Je ne crois pas. Il n'y a rien de cassé. Je peux remuer la jambe.

— Alors, il ne faut pas rester ici, où nous sommes trop en vue.

Mais déjà les assaillants *avaient vu*.

Poussant des cris de joie qui ressemblaient à des hurlements de bête, plusieurs se ruaient dans la direction du blessé. Toujours debout, Walter fit feu une dernière fois. Un Marocain tomba. Cinq ou six autres arrivaient sur eux.

— Mon lieutenant, gémit Walter, excusez-moi ; j'ai trop mal, je ne peux plus tenir mon fusil.

— Ce n'est plus un fusil qu'il faut, mon brave. Mais tâchons de gagner cet abri, où je pourrai mieux vous défendre.

Voyant que le blessé marchait avec peine, Tarragnoz le prit dans ses bras. Bientôt, échappant aux balles tirées trop vite, il arriva au rocher protecteur. Dans une main, l'officier avait son revolver, dans l'autre celui du sergent. Quand ces démons furent à dix pas, il ouvrit le feu.

— Gardez vos deux dernières balles pour nous, lui cria Walter.

— Pas besoin encore cette fois. Sans être Suisse, mon tir est passable. D'ailleurs, voici nos hommes.

A cette heure, les Marocains déconcertés par l'effet de nos armes ne songeaient plus qu'à se sauver. Ils y parvinrent, grâce à la diversion causée par la blessure du sergent. Soutenu par deux camarades, Walter put arriver au convoi. Sur un mulet on plaça le malheureux dont les douleurs devenaient terribles.

— Tu ne saignes pas ; ce ne sera rien, lui disait-on.

— J'aimerais mieux saigner comme un veau,

répondit-il, les dents serrées. Et j'en ai pour deux heures avant d'être au camp !

On dut bientôt le descendre du mulet, dont les secousses lui causaient d'affreuses tortures. Il resta couché par terre, sous la garde de quelques hommes.

— Je reviendrai le plus tôt possible avec une civière, lui promit son lieutenant. Et j'espère que le docteur sera rentré de son inspection.

Tarragnoz revint avec la civière, mais sans Tucheim à qui l'on avait dépêché un exprès pour hâter son retour.

Le blessé, durant le transport, ne pouvait rester en repos. Sa jambe droite, repliée, battait comme une aile, tantôt retombée sur l'autre cuisse, tantôt portée en dehors par un mouvement de rotation presque continu. Il était à l'infirmerie depuis trois heures quand le médecin arriva. Après l'examen et le premier pansement, Tucheim fit son rapport au chef.

— Blessure au côté droit de l'abdomen. Le projectile, après avoir traversé le muscle psoas, est venu dévier sur l'os iliaque. Les douleurs suraiguës du blessé rendent l'investigation profonde difficile. Malheureusement, il s'est

écoulé cinq ou six heures avant les premiers soins. On peut s'attendre à l'infection de la plaie, au psoïtis traumatique avec fièvre intense...

— Au diable vos mots hébreux ; interrompit Mataillet. En bon français, cela veut dire que le pauvre bougre a une balle dans le ventre. Allez-vous l'extraire?

Le médecin détourna les yeux et répondit :

— Pas tout de suite.

— Enfin, quoi? Il est fichu? Si vous le pensez, dites-le !

— Je le pense, pour la raison que nous sommes en plein désert, sans hôpital, sans glace, avec quarante-cinq degrés à l'ombre. Comment voulez-vous que j'empêche l'infection de la blessure et que je combatte la fièvre !

— Voilà bien ma chance! le meilleur sergent de ma compagnie ! Ah! les sales bougres ! Dites, lieutenant, j'espère qu'on en a démoli un tas?

— Le pauvre Walter, à lui seul, en a tué un certain nombre, affirma Tarragnoz. Ce soir nous aurons le compte juste.

Il oublia de parler de la besogne qu'il avait

accomplie lui-même, pour empêcher qu'on ne coupât la tête à son ami.

« Est-ce véritablement un service que je lui ai rendu? » se demandait-il.

Tucheim regagnait l'infirmerie, accompagné du lieutenant. Sur la porte, il pria celui-ci de ne pas entrer.

— Je voudrais causer cinq minutes avec Walter. Demain, probablement, ce sera difficile.

En quittant le blessé, il vint chez Tarragnoz.

— Walter me prie de raconter à sa famille l'engagement de ce matin, pour que l'on sache qu'il est tombé en faisant son devoir. Quelques notes fournies par vous me seraient fort utiles.

— Vous les aurez, promit le lieutenant. Et vous pourrez écrire à sa famille qu'il est tombé en héros. Mais c'est maintenant, j'en ai peur, qu'il aura besoin de tout son héroïsme. D'ici nous entendons ses plaintes. C'est affreux !

Les malades et les blessés du matin, couchés à l'infirmerie volante, n'eurent pas une minute de sommeil pendant la nuit. Le jour venu, Rudolph Tucheim demanda qu'on mît à sa disposition une tente spéciale pour y transporter Walter.

— Inutile : envoyez-le chez moi, commanda le lieutenant.

Le docteur fit cette objection :

— Vous ne savez pas ce qui vous attend. Le malheureux va éprouver, jusqu'à ce que la mort le délivre, un supplice épouvantable. Et cela peut durer plusieurs jours.

— Raison de plus. Dans ma maison il sera mieux qu'avec une simple toile entre lui et le soleil.

Une demi-heure après, Walter était couché dans le propre lit de Tarragnoz.

A ce moment du récit, pour exaspérer les nerfs du lecteur, l'écrivain le plus réaliste n'aurait pas besoin d'outrer la description de l'horrible drame. Mais le narrateur n'a pas honte d'avouer que le courage lui manque. Pour Tarragnoz, le supplice enduré pendant trois jours et trois nuits dépassa de beaucoup ce qu'il s'était préparé à souffrir. En un crescendo lugubre, les plaintes étaient devenues des cris, puis des hurlements de douleur, au point que, dans l'enceinte du camp, pas un homme ne pouvait fermer l'œil.

Tarragnoz, à cette heure, n'avait plus sous les yeux qu'un malheureux monstre défiguré par la

torture. Il avait besoin de s'affirmer que cet inconnu était Walter, ne pouvait être un autre. Le teint, devenu livide, faisait songer à l'espace réservé sur la toile par un peintre qui n'a indiqué que par des lignes sombres la figure de son modèle. Sous les sinus de leurs arcades gonflées, on ne voyait plus trace des paupières. Les yeux, où brillait encore une lueur sinistre, s'étaient rapetissés et semblaient condamnés à disparaître dans la profondeur des orbites. Cela donnait l'impression des feux d'arrière du train engagé dans un tunnel qui va l'absorber bientôt.

Les bras tordus convulsivement battaient l'air ; les mains se crispaient comme des griffes d'animal. Et, sans discontinuer, avec la régularité inlassable d'un balancier de machine, la jambe repliée, pareille à un aileron d'oiseau énorme, décrivait ce mouvement de rotation qui, plus que tout le reste, rendait Tarragnoz à moitié fou.

Plusieurs fois par vingt-quatre heures, une injection donnée par le médecin soulageait quelque peu l'infortuné. Mais l'effet calmant ne durait guère. Alors, dans les cris devenus

rauques à la façon d'aboiements d'un chien sur la voie, on distinguait une supplication :

— Morphine !... Morphine !...

Bientôt, n'y pouvant plus tenir, Tarragnoz courait chez Tucheim :

— Pour l'amour du ciel, venez lui faire une piqûre !

— Pas encore ; une demi-heure seulement s'est écoulée depuis la dernière.

Au matin du troisième jour, le lieutenant insista :

— Eh bien ! Mettons qu'il y a seulement une demi-heure ; qu'est-ce que cela fait ?

— Mon lieutenant, je ne peux pas le tuer.

— Ah ! mon Dieu, pourquoi ?

— Parce que la vie humaine ne nous appartient pas.

— Cependant vous admettez qu'il n'y a aucun espoir ?

— Pas le moindre.

— Et vous allez le laisser souffrir ?

— *Non occides :* tu ne tueras point. Vous savez ce que c'est qu'une consigne.

— Votre religion est sans entrailles.

— N'accusez pas ma religion. Je suis méde-

cin. Le plus athée d'entre nous refuserait de faire ce que vous dites.

Revenu près du blessé, Tarragnoz put croire que sa conversation avec Tucheim avait été entendue :

— Mon... lieutenant... tuez-moi... S'il vous plaît... tuez-moi !

Dès lors cet appel revint perpétuellement, quelquefois murmuré comme une prière, quelquefois hurlé avec des imprécations. Et, pendant toute la journée, Tarragnoz n'entendit pas autre chose, car, chose étonnante, Walter ne réclamait plus de morphine.

— Mon lieutenant... vous avez un revolver... tuez-moi... mais tuez-moi donc !... Tue-moi donc, lâche... Comme je voudrais... te voir à ma place !

Pour la raison la plus forte, cette épreuve supportée pendant des jours d'angoisse et des nuits d'insomnie eût été dangereuse. Et l'officier n'admettait pas d'autre guide que la raison dans le dédale des vicissitudes humaines. Il interrogea sa conscience. Il se figura Walter condamné à mort et lui-même commandant le peloton d'exécution. Ne devrait-il pas ordonner

le feu ? Et, quand l'homme fusillé serait par terre, un caporal, s'approchant, lui donnerait le coup de grâce. Tout cela était légitime. Le coup de grâce réclamé par le mourant l'était-il moins ? La conscience de Tarragnoz — il le crut tout au moins — lui démontra que, dans toute sa vie, il n'aurait pas l'occasion d'accomplir un tel acte de miséricorde. Et devant lui, devant *eux*, une autre nuit s'approchait, avec les visions d'un effroyable enfer.

Sa résolution n'etait pas prise, mais il voulut se préparer à tout événement. Dans tous les cas, il ne pouvait être question du revolver.

« Après tout, cela ne m'oblige à rien », songea-t-il.

Rusé comme un malfaiteur, il entra chez Tucheim.

— Docteur, je ne me sens pas bien.

— Mon pauvre lieutenant, il y a de quoi ! Où souffrez-vous ?

— Au foie. Je sens venir une crise... et je n'ai plus de morphine pour m'injecter si une colique vient. Voici mon flacon : voulez-vous le remplir ?

— Moi-même je suis à court, répondit le

médecin. Le malheureux Walter en consomme terriblement. Je vais en préparer. Laissez-moi votre flacon : vous l'aurez dans une heure.

Cette nuit-là Tarragnoz, seul, veilla son sergent. Quand sa montre marqua minuit, le blessé criait toujours :

— Mais tuez-moi donc !... Mais quel mal... vous ai-je fait... pour que vous me laissiez... souffrir ?...

Tarragnoz s'approcha du lit de camp.

— Vous voulez, vraiment, vous voulez ?

— Prêtez-moi... seulement... votre revolver !...

— Non ; j'ai de la morphine. Vous vous endormirez, après trois injections coup sur coup.

— Merci, mon lieutenant... Ah !... Ce n'est pas trop tôt... Donnez-moi la main...

Les doigts qui tremblaient restèrent une seconde dans la griffe toujours convulsée. Alors Tarragnoz remplit sa seringue et enfonça l'aiguille. Il donna une injection, puis une seconde, puis une troisième. Après quoi il remit tout en ordre, comme s'il eût été un vulgaire assassin. Et, forcé déjà de convenir en lui-même qu'il

n'aurait pas le courage de recommencer si c'était à refaire, il attendit la fin du drame dont il venait d'apporter le dénouement.

Les cris de douleur continuaient de plus belle ; mais il avait entendu dire qu'une dose trop forte n'agit pas instantanément.

— Encore !... criait Walter. Je sens que *cela* vient... mais pas assez vite... Encore... mon lieutenant...

Paul sentait sa raison, tout à l'heure si affirmative, se dérober pour ainsi dire en face du fait accompli. Déjà il n'était pas éloigné de courir chez le docteur, chez le « curé », et de confesser ce qu'il venait d'accomplir. Tout à coup les cris devinrent plus espacés, moins déchirants, et ce fut, après tant de jours et tant de nuits de rumeur, un silence profond. L'homme qui avait causé ce silence baissa la tête, n'osant la tourner vers le lit où quelque chose remuait encore. L'agrippement de deux mains sur ses épaules le fit tressaillir ; il regarda, frissonnant : Walter était là, son corps à moitié sorti des couvertures. Il était là, avec son visage défiguré, les trous béants des yeux déjà morts. Ce masque effroyable ne pouvait plus s'oublier

quand on l'avait vu. La bouche s'ouvrit d'un mouvement qui ne ressemblait pas au mouvement d'une bouche qui parle, et cependant ces mots en sortirent :

— Si vous saviez...

Ce que Tarragnoz devait savoir ne sera jamais connu de lui, ni de personne. Le poids qu'il supportait devint plus lourd, l'étreinte plus collante. Alors le soldat sans peur connut pour la première fois l'épouvante. Il voulut fuir ; mais, dans son mouvement, il entraîna Walter qui roula sur le sol et ne bougea plus. L'heure de la délivrance était venue.

Paul se baissa et dut accomplir un effort désespéré, afin de déposer sur le lit funèbre l'homme qu'il avait porté comme un enfant, quelques jours plus tôt, pendant que les balles marocaines sifflaient à leurs oreilles.

Ceux qui ont tenu dans leurs bras un cadavre savent combien la mort alourdit.

V

Ce grand problème de l'immobilité finale que Tarragnoz contemplait, haletant de son effort physique, mais plus encore de l'autre, n'avait rien de nouveau pour lui. Toutefois, dans l'occasion, c'était un problème à deux inconnues. Dans quelles régions planait en ce moment (il croyait à son existence) l'âme délivrée ? Plus encore, que pensait de lui cette âme dont il avait opéré la délivrance ? Lui savait-elle gré, lui reprochait-elle d'avoir obéi ? Était-ce une heureuse gratitude, était-ce une implacable malédiction qui, désormais, allait suivre le perpétrateur complaisant d'un acte imploré dans l'angoisse des tortures ?...

Le seul fait d'être soumis à cette incertitude

lui causait une surprise poignante. Il se croyait tellement sûr de l'approbation donnée par sa conscience! Et, déjà, le conseiller qui, un peu plus tôt, se prétendait orgueilleusement infaillible, tergiversait, louvoyait, comme un témoin sans conviction impliqué dans une affaire mauvaise. Tarragnoz contemplait son œuvre, car, permise ou défendue, c'était son œuvre. Il songeait :

« Ne pourrais-tu donc faire un signe ? »

Hélas! le spectacle qu'il avait devant lui, si c'était le signe demandé, n'avait rien de rassurant. Des yeux du mort il sortait un regard (cela pouvait-il s'appeler un regard?) chargé d'autre chose que d'une bénédiction. Tarragnoz voulut les fermer, tâche impossible! On aurait dit que les paupières n'existaient plus... Devenu poltron, il se hâta de couvrir le visage de Walter. Puis il appela son ordonnance et l'envoya chez le docteur. Mais celui-ci, au même instant, ouvrit la porte.

— Il ne criait plus, dit-il ; j'ai bien pensé que la fin allait venir. Mais je ne prévoyais pas qu'elle fût si prompte. Comment cela s'est-il passé ?

— Les plaintes ont diminué, disparu, et, tout à coup, il a quitté son lit pour venir à moi, commençant une phrase : « Si vous saviez !... » Mais il n'a pu finir ; il est tombé mort ; c'est moi qui l'ai replacé sur le lit.

Tucheim examinait le corps, tandis que Tarragnoz, couvert d'une sueur froide, redoutait la question qui allait venir. Mais il fut rassuré bientôt.

— Je n'ai jamais vu de cas plus étrange, murmurait le docteur se parlant à lui-même !... Ah ! ceux qui ne veulent pas croire à l'auto-suggestion... au pouvoir psychique !...

En tout autre moment Tarragnoz se fût moqué. On devine qu'il n'en avait pas envie.

— Trois heures du matin, fit le docteur en tirant sa montre. Je vais rédiger l'acte et prévenir le capitaine. Le pauvre Walter ne peut plus rester longtemps avec nous.

Tucheim, s'inclinant, dit une prière ainsi qu'il faisait toujours en pareille circonstance. Puis il disparut très vite, laissant le lieutenant soulagé par cette absence de soupçon. Entre celui-ci et le mort, le secret terrible était assuré désormais. Toutefois Tarragnoz respira plus libre-

ment encore quand le pauvre Suisse, bien avant le soleil de midi, fut allé dormir dans le sable. Lui-même, la compagnie rentrée au camp après la corvée funèbre, tomba sur son lit écrasé de fatigue. Cependant il ne put dormir. Quand ses yeux se fermaient, il revoyait aussitôt, en face de lui, le chevalet de torture où Walter accompagnait le va-et-vient de sa jambe par le rythme affolant de ses plaintes.

Le soleil couché, Paul se dit ce que pensaient quelques douzaines d'hommes autour de lui : « Enfin ! l'on va pouvoir dormir ! » Un sommeil de plomb, en effet, l'engourdit jusqu'à trois heures. Soudain, il crut sentir deux mains sur ses épaules et une voix rauque lui cria :

— Si vous saviez !...

Tombé instantanément hors du cauchemar, il essaya de se convaincre lui-même que, succédant aux émotions de la veille, l'apparition du fantôme n'avait pas de quoi l'étonner ; mais le sommeil refusa de revenir. Et ce fut le fantôme qui revint à trois heures, la nuit suivante, toutes les nuits. On pense bien que, pour un homme de cette trempe, il ne pouvait

être question de terreur physique dans l'impression causée par ces visites régulières. Mais, précisément parce que l'imagination du soldat aguerri n'était pas ébranlée, son jugement travaillait d'autant mieux. Ce trouble persistant après l'acte accompli lui en faisait voir l'énormité. « Si j'avais, pensait-il, détruit le Musée du Louvre de mon plein gré, je ne connaîtrais plus le repos. Mais que sont tous les trésors de toutes les capitales civilisées à côté de ce chef-d'œuvre impossible à rebâtir : la vie humaine?... »

Quelques jours plus tard, l'obsession n'ayant pas disparu, il se souvint du mot prononcé par Tucheim en face du cadavre. « Il s'est trompé ce jour-là. J'ai de bonnes raisons pour savoir que Walter n'est pas mort d'auto-suggestion. Mais il m'apparaît sans doute parce que je me suggère à moi-même l'idée de son apparition à heure fixe. »

Paul en arriva bientôt à se demander si le médecin, adepte du surnaturel, pourrait le débarrasser du cauchemar chronique. Mais il aurait fallu se résoudre à une confession au-dessus de ses forces. Cependant avec une régularité d'hor-

loge l'apparition se montrait. Chaque nuit, à trois heures, le malheureux Tarragnoz sursautait dans l'étreinte d'une angoisse. Puis il s'éveillait et ne pouvait se rendormir. Peu à peu sa santé périclita, ses forces n'étant plus suffisamment réparées. Le jugement perdit son empire. N'essayant plus de trouver l'explication d'un phénomène, il accepta franchement l'hypothèse du « fantôme » classique, pareil à celui que Shakespeare montre hantant les murailles d'Elseneur. L'idée, puis la conviction qu'il serait ainsi hanté toute sa vie le jeta dans un sombre désespoir. Et, tout naturellement, il en arriva au premier degré de la folie : *la haine du fantôme.*

Les rôles avaient changé. Ce n'était plus Walter qui pouvait revendiquer celui de victime. Walter, pour qui Tarragnoz avait risqué sa vie, était un ingrat, dépourvu de toute notion de justice. N'avait-il pas, pendant de longues heures, supplié son chef de lui donner la mort, son chef qui l'avait recueilli, soigné, veillé comme un frère ? Et, certes, si jamais service demanda du courage, c'était bien celui-là ! De quoi Walter pouvait-il se plaindre ? Il déclarait

avoir obtenu de plusieurs camarades la promesse de lui donner le coup de grâce sur le champ de bataille si, blessé à mort, il risquait de tomber au pouvoir des Marocains? Avec toute leur sauvagerie, les Marocains n'auraient jamais pu inventer pour lui une torture aussi cruelle et aussi longue. Mais, dans la brouille lugubre de deux anciens amis, on trouvait cette circonstance aggravante : que Tarragnoz n'avait pas l'avantage de pouvoir fermer sa porte à Walter.

Le fantôme, au surplus, joignait la malice à l'indiscrétion. En vain, pour le dérouter, le malheureux Paul mettait son réveil sur deux heures et demie afin d'avoir les yeux grands ouverts au moment fatidique. Le fantôme, changeant ses habitudes, venait à deux heures; ou bien il attendait, pour venir, que Paul fût rendormi.

— Mon lieutenant, lui dit un jour Tucheim, vous devriez bien demander un congé de convalescence. Me pardonnerez-vous d'ajouter que, si vous ne le demandez pas, je me croirai obligé en conscience à vous le faire donner d'office?

— Mais je ne suis pas malade ! répondit vivement l'officier.

— Vous le serez bientôt : je vous observe. Allez-vous-en, croyez-moi, tandis que vous pouvez encore voyager à cheval. Si vous étiez tout à fait pris, vous savez que nous ne pourrions pas vous offrir un *sleeping car*.

— Quel genre de mal me trouvez-vous ?

— L'hypertension cérébrale. Dormez-vous bien ?

Paul, redoutant l'engrenage de l'interrogatoire, fit un mensonge à Tucheim — pour la seconde fois :

— Je dors à merveille ; c'est l'appétit qui manque.

— Du côté des reins, aucun symptôme ? D'ailleurs, vous avez encore de la morphine ?

— Certainement, certainement, affirma Paul qui se sentit rougir.

— Il faut prendre un congé, insista le médecin. Le climat du Sud-Oranais vous est contraire. Il faut voir du monde, changer de milieu. La fin atroce du pauvre sergent vous a fait mal aux nerfs. Pas étonnant ! Vous étiez aux premières loges !

— A-t-on découvert sa famille? demanda l'officier pour changer de conversation.

— Oui, j'ai correspondu avec elle, sans toutefois... entrer dans le détail des derniers moments.

— Je vais établir ma demande officielle, déclara brusquement Paul.

Son chef ne lui montra pas le rapport médical joint à la demande, où il était parlé d'idée fixe pouvant conduire au dérangement grave des facultés intellectuelles. Le jour du départ venu, Tucheim fit au lieutenant des adieux presque pathétiques :

— Nous reverrons-nous jamais? Quoi qu'il arrive, nous n'oublierons pas certaines heures passées dans ce coin du désert.

— Ce ne serait pas commode, convint Tarragnoz.

— Et si jamais... vous aviez besoin de moi... pour un service quelconque... vous savez qu'on m'appelle « le curé ». Vous savez même, peut-être, que je mérite un peu de ce surnom.

Ainsi la phrase commencée avec une sérieuse émotion s'acheva sur le ton de la plaisanterie ; du moins on pouvait s'y méprendre en y met-

tant de la bonne volonté. C'est ce que fit Tarragnoz, fort décidé à ne revoir jamais, sauf qu'il ne pût faire autrement, Rudolph Tucheim, ni l'Algérie.

VI

Le fantôme oublia de visiter Paul durant la première nuit de son voyage et pendant celles qui suivirent. L'effet de cette délivrance morale sur son état physique ne tarda pas à se manifester. Ce fut un homme presque heureux et tout à fait bien portant qui mit le pied dans la capitale vers le milieu du printemps, alors que Paris est le lieu le plus charmant à habiter qu'il y ait ici-bas.

Tarragnoz se crut même guéri de son dégoût pour la civilisation qui, après un long séjour dans un pays sauvage, lui semblait moins monotone. N'étant pas entré dans un théâtre pendant toute la saison précédente, les péripéties de l'adultère accompli et du divorce man-

qué lui parurent presque neuves. Il n'eut pas envie de bâiller au Concours Hippique dont il avait dit autrefois :

— C'est le « promenoir » des femmes du monde, de même que les Folies-Bergère sont le « promenoir » des autres.

Les nymphes du Salon de Peinture continuaient à s'éponger dans des tubs en fer blanc au lieu de cacher leur baignade, comme au temps de son père, en un coin mystérieux du lac cristallin. Mais cet abus de la civilisation artistique le fit rire plutôt que s'indigner. Il était décidé à rire de tous les ridicules, puisqu'en somme rien n'exigeait qu'il en pleurât.

Ne pouvant, ainsi qu'on le prévoit, supporter la vie d'hôtel, Tarragnoz prit un appartement qui le séduisit surtout par l'aspect confortable de la chambre à coucher, car il ne comptait pas s'y installer de façon à recevoir.

« Enfin, songea-t-il, en se fourrant entre ses draps, je vais dormir dans un vrai lit — et dans *mon* lit ! »

Son sommeil fut délicieux jusqu'à trois heures. Puis le fantôme, qu'il croyait avoir laissé aux frontières du Maroc, vint de nouveau

poser sur lui ses mains crochues, le regarder de ses yeux de monstre et lui aboyer les mots cabalistiques : « Si vous saviez... »

Pourquoi, par une détestable malice, le fantôme avait-il choisi ce moment pour sa rentrée ? Paul oubliait peut-être, en se posant cette question avec colère, la seringue de Pravaz aperçue la veille au fond d'un sac et précipitamment jetée dans la rue. Il n'était frappé que d'une chose : la confiance qu'il avait dans sa guérison venait de recevoir un démenti formidable. Après le désappointement de cette rechute, il n'avait plus d'espoir. Le fantôme était accroché à lui pour le reste de sa vie, désormais sans plaisir et sans charme. Toutefois les apparitions, si elles survenaient encore, n'avaient plus la même régularité. Le fantôme semblait éprouver quelque lassitude. Mais, ce qui n'était guère moins insupportable, Tarragnoz ne pouvait aller au lit sans se demander : « viendra-t-il ? »

Certains remèdes contre l'obsession peuvent se trouver à Paris mieux qu'au désert. Paul s'arrangea pour être parfaitement et même joyeusement éveillé à l'heure du fantôme. Wal-

ter, en pareil cas, restait invisible; mais Paul, qui guettait malgré lui sa venue, croyait entendre son léger coup frappé à la porte, son excuse murmurée discrètement : « Oh! pardon. Vous avez du monde : je reviendrai. »

Cependant, tous ses camarades enviaient sa chance. A l'expiration de son congé, au moment où il se remuait pour ne pas retourner en Algérie, un ancien ami de son père, nouvellement promu général, l'avait choisi pour son aide de camp. Or le général en question, mis hors cadres, faisait partie d'un comité central fonctionnant à Paris ; de sorte que Tarragnoz, à l'agrément de la résidence, joignait celui d'une liberté considérable. Enfin, pourvu de son troisième galon, il devenait un des plus jeunes capitaines de l'armée.

A cette heure où le vent de la prospérité gonflait ses voiles, sa guérison morale semblait infaillible. Du moins il éprouva une sérieuse amélioration. Le fantôme, comme s'il était occupé ailleurs, se fit plus rare ; Paul sentit décroître ce que Tucheim avait appelé « son hypertension cérébrale ». Mais, par une suite naturelle de l'affaiblissement de certaines

images, l'acte commis un an plus tôt perdit son caractère libérateur aux yeux mêmes de celui qui l'avait perpétré. L'excuse s'étant amoindrie, Paul devint tout simplement, aux lumières de sa propre raison, un homme circulant dans Paris avec un meurtre sur la conscience.

Pour un personnage fuyant la monotonie dans l'existence, la situation pouvait avoir le mérite de sortir du banal. Mais, n'étant pas de ceux qui veulent, ou même qui peuvent, s'étourdir vulgairement, fermé par son genre d'esprit à toute confidence, il ne tarda pas à devenir morose, puis assombri jusqu'à la profonde mélancolie. Au bout d'un an de ce régime, l'affection du foie reparut — pour de bon. Le docteur — ce n'était plus Rudolph Tucheim — lui ordonna Vichy. Paul demanda grâce :

— Ne pourriez-vous pas m'ordonner autre chose ? Faites attention que ce serait ma troisième cure à Vichy, qui m'est odieux. J'y retrouverai toute l'armée coloniale dont j'ai désiré sortir. Et, chose plus grave encore, j'y retrouverai les civils coloniaux. Enfin, mourant d'ennui, je jouerai, je m'amuserai, je ferai

bonne chère et je me coucherai à deux heures du matin. Vichy offre à ses malades, je n'ai jamais su pourquoi, la collection complète de tous les plaisirs qui ruinent la santé d'un homme vigoureux.

— Alors, puisque vous êtes un modèle de vertu, je vous offre le modèle des eaux sérieuses : Carlsbad. C'est un endroit où les règlements municipaux interdisent au baigneur de s'amuser d'une façon quelconque, de manger rien de ce qui est bon, de se coucher plus tard que neuf heures et de se lever plus tard que six, moment où les orchestres déchaînés partout réveilleraient un mort.

— Pourquoi donc vous autres médecins ne parlez-vous jamais de Carlsbad ?

— Que faites-vous du patriotisme ? D'ailleurs les Parisiens ne peuvent y rester plus d'une semaine. Songez donc ! pas de roulette, pas de petites femmes, de restaurants nocturnes, de cafés... Au moins, savez-vous l'allemand ?

— Non ; mais je pars tout de même.

Quatre ou cinq jours après, Paul Tarragnoz débarquait à Carlsbad, au lieu de débarquer à Vichy, comme tout le monde, ce qui était une

première satisfaction. De plus, certain de n'y connaître personne, il était heureux de penser qu'il pourrait se taire tout à son aise et ne pas feindre de s'amuser par politesse, torture odieuse parmi toutes celles qu'impose la civilisation.

A l'hôtel Savoy, qui représente à Carlsbad la corruption moderne au milieu de l'austérité régnant partout ailleurs, on lui donna des plats sucrés, et même fort bons, et l'on n'éteignit guère les lampes avant onze heures. Chose plus grave, contrairement aux prophéties de son docteur, deux Parisiennes, reconnues pour telles à première vue, dînaient à une table voisine de la sienne. Elles étaient élégantes chacune suivant son âge, mais assez semblablement jolies pour que leurs relations de famille se devinassent aisément. Le temps, comme par un marché avantageux pour elle, avait épargné le visage et la taille de la mère, se bornant à recouvrir ses cheveux d'une couche de neige. Nul n'aurait osé lui donner cinquante ans. Par contre sa fille, non moins belle, mais d'une physionomie plus sérieuse, semblait avoir atteint la trentième année. C'était celle-ci, à en juger par le menu *Kurgemæsse* de son repas,

qui venait faire sa cure à Carlsbad. Paul Tarragnoz, fin observateur, prit toutes ces notes en dix minutes.

Avec une égale sûreté de coup d'œil, il reconnut que ses voisines n'étaient pas de celles à qui, même en y mettant le respect voulu, on peut adresser la parole sous un prétexte plus ou moins heureux. Il était visible que leur compagnie mutuelle suffisait à les contenter et qu'elles prétendaient s'y tenir. Pour un autre que Tarragnoz, cette parfaite ignorance du prochain où se cantonnaient les deux femmes eût été, suivant les cas, un mauvais procédé ou l'attrait du difficile ; mais on connaît déjà son horreur du banal, c'est-à-dire du développement indiqué et prévu d'une situation.

« Oui, mesdames, se disait-il, je sais très bien ce que vous pensez en ce moment. Sans tourner les yeux de mon côté une seule fois, vous n'ignorez pas que je vous regarde et que je vous trouve belles. Un Parisien jeté dans une île déserte avec deux Parisiennes de première qualité !... Il cherche déjà dans sa tête, n'est-ce pas, l'entrée en matière qui lui vaudra

une bonne petite douche froide ? Eh ! bien, c'est ce qui vous trompe ! Vous n'aurez pas besoin d'appareil hydrothérapique. Je vous saluerai très poliment dans l'escalier et dans le vestibule, à cause de votre qualité de compatriotes. Et puis voilà ! »

Ce *modus vivendi* sévère n'empêcha pas Paul Tarragnoz de s'enquérir du nom des deux belles dames ainsi privées du plaisir de le remettre à sa place. C'étaient, comme il l'avait bien prévu, la mère et la fille : celle-ci comtesse de La Guernerie, l'autre madame Villedieu tout simplement. Halim, le superbe Egyptien au visage d'ébène, qui veille aux barrières de ce Louvre, compléta cette information par quelques détails d'assez mince intérêt : *elles* étaient arrivées de Paris la semaine précédente, avec peu de bagages. Toutefois, leur appartement était retenu d'avance à la *villa Cleopatra*, dépendance de l'hôtel, où les prix sont plus élevés. Leur femme de chambre (il aurait fallu voir la grimace d'Halim) devait avoir cinquante ans et n'était pas gracieuse. Halim les croyait veuves l'une et l'autre ; elles ne voyaient personne, se levaient de bonne heure pour aller boire, sor-

taient en voiture chaque après-midi, et, une fois rentrées chez elles après dîner, n'en bougeaient plus.

C'était, en somme, le genre de vie de Paul Tarragnoz, sauf qu'il n'avait pas de femme de chambre et sortait régulièrement à pied. Il marchait pendant des heures sous les pins de la forêt dont les allées délicieuses, ratissées, munies de bancs, pourvues de cafés, voire même de chapelles, montent vers les sommets, descendent à la rivière, contournent les collines sans jamais ramener le promeneur au même point. Mises bout à bout, leur développement serait de vingt lieues !

La première fois qu'il salua les deux Françaises dans le jardin qui sépare la « Villa » du gros de l'établissement, elles lui répondirent avec une différence marquée dans leur mouvement de tête. Ce fut, de la part de la plus jeune, comme un de ces accusés de réception imprimés qui s'envoient à tout le monde. L'autre y joignit un regard d'intelligence rapide et satisfait qui voulait dire : « Parfaitement, nous sommes du même pays, et je vois que vous avez de bonnes manières. Surtout, continuez. »

Les choses, pendant quelques jours, allèrent ainsi. Madame Villedieu prévenait quelquefois le salut du jeune homme, à la mode anglaise. Quant à la comtesse, on voyait clairement qu'elle n'aurait pu répondre si quelqu'un lui eût demandé : « Le monsieur qui vient de vous ôter son chapeau porte-t-il des moustaches blondes ou des favoris noirs? »

« Est-ce affectation ou pruderie? » se demandait Tarragnoz. Il fut forcé d'admettre, en y regardant bien, que c'était simple indifférence. Toutefois l'honneur était sauf car, en y regardant encore mieux, madame de La Guernerie semblait dépourvue de la faculté de s'intéresser à un objet quelconque, inanimé ou animé. Quand elle se mettait à table, aux questions de sa mère étudiant le menu, l'observateur devinait de loin sa réponse, toujours la même : « Ça m'est égal. » Et quand, installée dans le landau près de sa mère, celle-ci lui demandait : « Où irons-nous aujourd'hui? » Tarragnoz l'avait entendue répondre : « Où vous voudrez, maman. »

La voix, ronde et sonore, était du diapason un peu bas; rien de l'organe plaintif et épuisé

d'une personne qui souffre en son corps et pleure un défunt. Halim devait se tromper en la croyant veuve. Monsieur de la Guernerie était sans doute un mari ni bon ni mauvais, comme il y en a tant, ni adoré ni détesté, à qui sa femme répondait : « Ça m'est égal », à table, en voiture, ou même ailleurs. Tarragnoz croyait les entendre : « Chère amie, vous accompagnerai-je en Bohème, où resterai-je ici pour ouvrir la chasse? — Ça m'est égal, mon ami. » Plus que probablement, cette belle dédaigneuse n'était ni un cœur brisé, ni une âme en proie à la désillusion : c'était.... une jeune femme qui s'ennuie, tout simplement.

Au fond, il la trouvait exaspérante — en se mettant à la place du comte, bien entendu, car, pour lui-même, peu importait qu'elle fût froide ou passionnée. Mais le comte? Comment pouvait-il préférer ses compagnies de perdreaux à la compagnie d'une personne taillée sur ce modèle? En toute justice elle méritait qu'un mari se donnât quelque peine pour la tirer de son engourdissement.

La question prit une forme particulièrement précise dans l'esprit de Tarragnoz un jour qu'il

voyait madame de la Guernerie descendre de voiture pour boire du lait dans un café rustique où lui-même était attablé. L'extraordinaire éclat du soleil des montagnes donnait à la mousse légère de ses cheveux blonds le caractère non réel d'une auréole de sainte. Mais les yeux d'un gris bleuté, tantôt aspirant la verdure voisine, tantôt suivant avec une volupté gourmande la cascade veloutée du lait versé dans la tasse, les narines ouvertes à la brise des pins, les lèvres roses, de ce dessin que les peintres ne donnent pas aux bouches créées spécialement pour les joies célestes, rien de tout cela n'indiquait « une sainte. » Toutefois, la noble élévation des pensées et des habitudes éclatait dans toute la personne.

Madame de la Guernerie et sa mère se croyaient évidemment seules dans le petit restaurant déjà moins visité, la saison étant prête à finir. Tarragnoz, caché par un rideau de lierre séparant leurs tonnelles, suivait tous les mouvements de la jeune femme. Pour émietter un peu de pain noir dans sa crème, elle se déganta lentement, et, pareils à d'élégants oiseaux rendus à la liberté, ses doigts roses s'agitèrent avec

des étincellements de nacre. La main et le bras, d'une ligne pleine et savoureuse, ne portaient aucun bijou. Une fillette de dix ans, aux joues rouges comme des pommes, vint lui offrir des fleurs sauvages. Pour la première fois, Paul la vit sourire. Il sourit lui-même de la comparaison « décadente » qui lui vint à l'esprit : un éclair de neige au sein d'une nuée de pourpre. Mais, en redescendant les pentes déjà gagnées par l'ombre, il se demandait à lui-même : « Ne sourit-elle donc que dans les bois? » De fait, quand il la revit deux heures après sous les lumières du Savoy, elle fut plus exaspérante que jamais par son aspect d'indifférence universelle.

Le lendemain Tarragnoz fumait dans le vestibule quand les deux Françaises le traversèrent pour gagner leur landau, où le nègre égyptien les aida à s'installer. Au salut genre Vieux Versailles de Tarragnoz, elles avaient répondu chacune dans sa note ordinaire. La voiture éloignée, Halim rentra.

— Beau temps pour monter à *Stephanie Warte!*

Il avait jeté cette remarque au capitaine en

passant devant lui, sans autre motif que son besoin inné de dire quelque chose à n'importe qui, à propos de n'importe quoi. Le capitaine lutta cinq minutes contre l'envie qu'il avait d'accomplir l'acte le plus banal du monde. Enfin il prit son chapeau, sortit de l'hôtel, et, quand il fut certain qu'Halim ne pouvait plus le voir, il héla un *Einspænner*, calculant qu'un landau, malgré les raccourcis ouverts aux piétons, prendrait trop d'avance sur lui.

— *Stephanie Warte, Kutscher; geschwind.*

C'était, à peu de chose près, tout ce qu'il savait d'allemand.

Stephanie Warte est une tour en simili-féodal qui surmonte un café, lequel domine lui-même toute la vallée de la Tepl et son manteau de forêts. L'ascension, de deux mille pieds, est assez longue, même en voiture. Ce jour-là, un soleil de feu dardait ses rayons. Paul, en voyant le cheval tout blanc d'écume, se félicita de n'être pas obligé à la marche, regrettant, par compassion, de n'avoir pas pris un attelage double. Quand il arriva au but, l'heure du café au lait avait attiré sur l'esplanade une cinquantaine de promeneurs. Mais, parmi les gens

attablés, il n'aperçut ni la comtesse ni sa mère. Cependant, aux écuries, il avait cru reconnaître leur cocher, fumant sa pipe de porcelaine. En cherchant mieux, il découvrit les deux dames loin de la foule, accoudées au parapet d'une petite terrasse un peu à l'écart, d'où l'on découvre une échappée de vue immense. Cette fois, madame de la Guernerie ne souriait pas. Tarragnoz, caché derrière les arbres, la vit joindre les mains avec un geste d'admiration passionnée. Sa mère la contemplait d'un air épanoui.

« Décidément, c'est la nature qui a ses préférences! » pensa le jeune homme.

Combien de temps seraient-ils restés l'une à contempler la nature, l'autre à contempler la contemplatrice, chacun peut l'imaginer à sa fantaisie. Un coup de tonnerre, longtemps répété dans les gorges voisines, mit fin à ces contemplations. La jeune femme, nullement effrayée, semblait ravie de cet élément de pittoresque ajouté au tableau. Sa mère, plus prudente, l'entraîna du côté de l'esplanade déjà évacuée par les consommateurs plus prévoyants. Aux écuries, où le capitaine retrouva ses deux compatriotes, on achevait d'atteler le landau, tandis

que les brancards de l'einspænner restaient vides. Un palefrenier s'approcha de Tarragnoz et lui parla en allemand avec des gestes de tragédie.

— Si vous croyez que je peux vous comprendre! fit le capitaine inquiet de voir tomber les premières gouttes d'une formidable averse.

Madame Villedieu, déjà installée avec sa fille sous la capote, lui fit signe d'approcher.

— Monsieur, traduisit-elle, votre cheval se roule sur sa litière dans d'affreuses coliques. Probablement que la malheureuse bête aura bu son eau trop froide.

Tarragnoz fit un grand salut.

— Merci, madame; quand mon cheval sera guéri, s'il en revient, je lui ferai part de votre gracieux intérêt.

La phrase du jeune humoriste était drôle dans la circonstance. Madame de la Guernerie fut sur le point de sourire. Quant à sa mère, elle comprit que Tarragnoz la trouvait plus compatissante pour les bêtes que pour les hommes. Faire lire entre les lignes est un des admirables dons de la langue française, surtout quand c'est une Française qui lit.

— Monsieur, dit-elle, ma fille et moi n'entendons pas laisser un compatriote descendre la montagne à pied, sous cet orage. N'est-ce pas, Valentine!

— Comme vous voudrez, maman.

L'invitation n'était pas instante. « Mais enfin, pensa Tarragnoz, *çà m'est égal* eût été pire. » Des torrents tombaient. Il prit place dans le landau, en s'excusant par une phrase qu'il sentit très banale du dérangement causé, bien qu'il ne causât aucun dérangement quelconque.

Sa bonne humeur de soldat qui en a vu bien d'autres avait disparu. Il se trouvait ridicule aux yeux des deux femmes dans ce rôle qui était celui d'un petit jeune homme délicat, ramassé le long du chemin pour l'empêcher de prendre un rhume. Mais c'est à ses propres yeux par-dessus tout que Tarragnoz rougissait de son aventure; et il possédait précisément ce genre d'amour-propre raffiné, pour lequel une moquerie intérieure est la moins supportable de toutes. Il s'était promis d'étonner, peut-être de dépiter ces deux femmes par sa réserve glaciale. Et c'était lui qui avait eu besoin d'elles comme interprètes, qui s'estimait trop

heureux de profiter de leur voiture, qui, en somme, était leur obligé après avoir voulu leur donner une leçon.

Ainsi disposé, leur compagnon de route ne pouvait être un causeur brillant, quoique, dans la circonstance, le moins qu'il dût faire eût été de les amuser pendant une heure. Tandis qu'il cherchait une phrase qui n'eût pas pour thème la pluie, la boue, et les surprises du ciel dans la vallée de la Tepl, ce fut madame Villedieu, nouvelle disgrâce ! qui le tira de cet autre embarras.

— Monsieur, dit-elle, Carlsbad semble vous ennuyer considérablement.

— Pas plus que je ne me l'étais figuré, madame. J'étais prévenu par mon médecin qui m'a donné le choix entre Vichy et les eaux de Bohême.

— Tiens, c'est comme nous ! Moi, si j'avais été homme, j'aurais préféré Vichy, où la pilule du traitement est enveloppée dans la confiture du Casino.

— Hideux mélange ! Quand j'étais enfant, après mon huile de morue, on me donnait une pastille de menthe. Il en résulte que, sans

m'être converti au remède, j'ai pris l'horreur du bonbon. Il faut ajouter que Carlsbad m'a causé une surprise délicieuse. La nature qui l'environne, d'une beauté hors ligne, possède un charme inexplicable, reposant, purifiant, que le même décor n'aurait pas chez nous.

Madame de la Guernerie, qui n'avait pas encore parlé, dit de sa voix tranquille et profonde :

— C'est vrai, et je me demande pourquoi.

— Parce que l'élément humain joue un grand rôle dans la nature. Ces Bohémiens sont une race honnête et consciencieuse. Les cantonniers qui entretiennent si bien ces jolies routes gagnent loyalement leur journée, qui est minime. Avez-vous jamais vu nos équipes du Bois de Boulogne se livrer à un travail quelconque ? Mon médecin d'ici me garde une demi-heure pour décider si je dois avaler un verre de plus ou un verre de moins. Les balayeurs des rues prennent mille soins pour ne pas laisser échapper un seul microbe. J'aime les Autrichiens, parce que, pour eux, la conscience existe encore.

— Vous y croyez donc, monsieur ?

— Mais, oui, madame : pour la même raison douloureuse qui me fit croire quelquefois aux bottines trop étroites. Bon gré mal gré, elles se font sentir !

— J'ai connu des hommes qui paraissaient savoir où l'on s'en procure d'assez larges, dit madame de la Guernerie.

Elle retomba dans le silence. Madame Villedieu changea de sujet par cette question :

— Seriez-vous le fils ou le neveu du peintre célèbre ?

— Je suis son fils ; mais non pas son continuateur. J'appartiens à l'armée.

— Où est votre garnison ?

— A Paris, madame, si toutefois on peut appeler garnison l'antichambre d'un général dont je suis aide de camp. Il est tout à la fois hors cadres et valétudinaire, ce qui me donne le temps d'être malade moi-même, de la façon que vous voyez.

Là-dessus, on parla de Paris, où ces dames ne passaient que les trois mois d'hiver.

— Dès les premiers bourgeons ma fille m'emmène à la campagne !

En écoutant cette plainte mal déguisée, Paul

comprit que la mère et la fille ne s'entendaient pas sur tous les points.

— Moi, dit-il, j'adore Paris... pendant deux semaines, pour peu que j'aie passé deux ans loin de Paris !

Sur quoi la comtesse parla de nouveau :

— Ce serait l'histoire de beaucoup d'adorations, si la franchise était moins inconnue dans le monde.

« Bon ! pensa le capitaine. Ceci est à l'adresse de notre coquin d'époux. Faut-il donc croire que, pour son légitime propriétaire, une femme cesse d'être belle très vite ? »

Placé en face de madame de la Guernerie pendant une heure, Paul avait, en quelque sorte, appris sa beauté comme une leçon qu'on n'oublie plus.

VII

Le lendemain, ayant corné d'avance une de ses cartes, il traversa le jardin et sonna chez les habitantes de la villa Cleopatra qu'il savait hors de chez elles. Par là, très correctement, il les remerciait du secours donné tout en les laissant libres de ne pas pousser les relations plus loin. Mais le soir, au moment où il venait d'achever son repas, madame Villedieu lui fit signe d'approcher de sa table.

— J'ai regretté, dit-elle, d'avoir manqué votre visite. Devant partir bientôt, je vous propose de me dédommager tout à l'heure, si vous n'avez pas de projets plus amusants.

Vingt minutes après, il entrait dans un salon élégant, fleuri, bien éclairé... où madame Ville-

dieu était seule à l'attendre, ce qui changea aussitôt en maussaderie l'humeur excellente qu'il apportait. Madame de la Guernerie, fatiguée par son traitement, était remontée chez elle.

— Quant à moi, confessa la mère, j'aime à veiller tard. Je lis, je fais de la tapisserie... ou des patiences quand ma fille n'est plus là, car elle ne peut souffrir même la vue des cartes.

— J'ai déjà cru remarquer, dit Tarragnoz en souriant, que vos goûts et ceux de madame votre fille ne sont pas toujours les mêmes.

— Depuis la mort de son mari, elle s'est retirée du monde avec une exagération que je déplore, même dans l'intérêt de sa santé. Mais vous, monsieur, n'êtes-vous pas aussi un peu misanthrope ?

— Oh ! madame, le mot est bien vaste. Je crois que j'ai le caractère mal fait, tout simplement. Je vois partout le mauvais côté d'une chose, le défaut qui rend haïssable un être humain. J'ai même le grand malheur de voir les miens et de ne pas ignorer que mon prochain les découvre. Imaginer que l'on est parfait, admiré de tout le monde, c'est le secret de l'absolue félicité.

— Et de l'absolu égoïsme.

— Mon Dieu ! madame, c'est tout un.

— N'avez-vous donc point d'amis de votre âge, qui vous entraînent dans leur gaieté ?

— Ma génération n'est pas gaie, madame : vous êtes trop près d'elle pour qu'il faille vous l'apprendre. Quant à l'amitié... Je ne connais rien au monde de plus beau et de plus inutile. Vous avez, je n'en doute pas, des amis prêts à vous donner leur vie. Ont-ils jamais pu vous débarrasser d'une migraine ? Les avez-vous jamais empêchés de prendre un rhume ?

— Mais oui, riposta la charmante femme avec un éclair de malice dans son regard. Il m'est arrivé de leur offrir une place dans ma voiture, au moment d'une averse.

— Faites attention que, précisément, l'infortuné recueilli par vous n'avait pas l'honneur d'être votre ami. Et cela me donne le droit de répéter encore : à quoi sert l'amitié ?

— Quelquefois, par de mauvais conseils, à causer la ruine, le chagrin, la mort ! répondit une voix vibrante et profonde derrière lui.

Le jeune homme se retourna. D'une portière qu'écartait son beau bras nu, madame de la

Guernerie surgissait comme une apparition qu'on eût appelée tragique, si le satin mauve clair d'un peignoir aux manches larges, l'or pâle des cheveux, l'admirable teint d'une blonde aux yeux de béryl étaient les attributs ordinaires d'une héroïne de tragédie. Le visiteur comprit que, retirée dans le boudoir contigu au salon, elle avait suivi l'entretien. Il aurait pu être flatté de ce qu'elle désirât s'y joindre. Mais les paroles qui venaient de tomber de cette bouche délicieuse lui causaient une commotion d'autant plus douloureuse qu'elle était moins attendue. Ce n'était pas au sens figuré seulement que lui-même avait sur la conscience la mort d'un ami !

Il s'était levé, balbutiant une phrase de politesse à laquelle madame de la Guernerie ne répondit qu'en lui tendant la main. Déjà elle s'était assise.

— Monsieur, dit-elle soudain calmée, en parlant philosophie à ma mère, vous vous trompez de porte. Elle est la jeune et la charmante : je suis la sérieuse, « défaut haïssable » à vos yeux, sans doute. Mais moi non plus je n'imagine pas que je suis parfaite.

Le jeune homme comprit qu'aucune de ses paroles n'avait été perdue.

— Je crois que, pour les femmes, être parfaites peut être une manière de devenir haïssables, affirma-t-il un peu vexé. Dieu merci, je n'ai jamais connu à leur égard ce sentiment fâcheux.

Au bout d'un instant, la jeune femme parut lasse et dit bonsoir à sa mère.

— Jouez-vous au piquet? demanda-t-elle à Tarragnoz. Oui? Eh bien, alors venez demain faire la partie de ma chère maman. Elle est ici pour moi, c'est bien le moins que je lui procure quelques plaisirs.

Le capitaine passa une nuit fort agitée. Le fantôme, moins régulier dans ses apparitions depuis quelque temps, se mêla d'une façon horriblement déplaisante au satin mauve et aux cheveux d'or d'une femme pleine de séduction et de vie. La journée fut longue. Déjà, sur toutes les pentes gazonnées entourant Carlsbad, on entendait ce bruit de tapis battus, pareil à un roulement de tambour, qui annonce la fermeture prochaine des « logis », des pensions et des hôtels.

Après dîner, Paul se rendit chez Cléopâtre.

— Allons ! dit bientôt la comtesse, commencez votre partie. Moi, qui suis une personne sérieuse, je rentre dans mon intérieur.

— Le moment est venu de vous avouer un mensonge, soupira le capitaine. Je n'ai jamais touché une carte de ma vie.

— C'est un bon point, déclara la comtesse. Mais alors, vous mentez à l'occasion ?

— Je voudrais voir le héros capable de convenir qu'il ne joue pas au piquet, sachant que deux femmes aimables vont lui répondre : « En ce cas, cher monsieur, vous n'êtes bon à rien ; restez chez vous. »

— Il serait encore temps de vous donner ce conseil.

— Mais je suis bon à quelque chose. Vous l'avez dit vous-même : je peux parler philosophie.

— Eh ! bien, faites une conférence. C'est la grande mode.

— Donnez-moi un sujet.

— *L'Art d'être heureux*, suggéra Valentine de la Guernerie en élevant ses beaux sourcils.

— Hélas ! Je suis mal documenté. Autant

vaudrait vous demander une causerie sur *l'Art d'être laide.*

— Maman ! gémit la comtesse, comme c'est dommage que vous ayez laissé votre album à la maison !

La phrase ne dépassait point en ironie ce qu'une femme bien élevée peut se permettre. Cependant Paul fut obligé de comprendre qu'on se moquait de son madrigal, dont il était assez fier.

— Pardon ! fit-il, tâchant de ne pas avoir l'air piqué. J'oubliais que nous ne sommes plus en France.

— Il m'avait paru, observa la comtesse, que vous préfériez la Bohème consciencieuse à la France spirituelle.

— En ce moment, répondit-il, je ne songe qu'au pays où l'on a été bon pour moi.

Disant ces mots, il baisa la main de madame Villedieu, fit un grand salut à sa fille, et regagna l'hôtel un peu plus tôt qu'il n'avait prévu.

Le sommeil, pour lui, fut long à venir ; mais le temps passa très vite à faire le procès de la comtesse. A résumer d'un mot le long réquisitoire, cette jeune femme était insupportable.

Même sa beauté, chose vraiment bien injuste, comptait aux yeux de Paul comme un grief, ou plutôt comme un de ces empiètements incommodes qui gênent la circulation. Depuis qu'elle avait apparu à ses yeux, il ne se mouvait plus dans l'existence avec la même liberté. Il songea aux plaintes entendues de la bouche d'un ami qui avait passé une saison près d'Avranches. L'ami en question avait pris en grippe l'admirable Mont Saint-Michel, ne pouvant rouler en voiture, sortir à pied, monter en bateau, ou simplement rester à sa fenètre sans apercevoir la « Merveille ».

Paul, en réalité, n'apercevait guère cette autre merveille que deux fois par jour. Mais, quand il ne la voyait pas, il se demandait malgré lui si cet autre fantôme n'allait pas surgir, sous les colonnades du Kursaal, le long des boutiques d'Alte-Wiese, ou — c'était là surtout qu'était sa place — au tournant de quelque allée sauvage de la forêt de pins, cadre fait pour sa beauté blonde de fée scandinave.

Et cependant il prévoyait déjà que cette obsession, dont il faisait semblant de se plaindre, lui laisserait un vide désagréable. Cette femme

qui le gênait, l'encombrait, se moquait de lui quand elle était présente, allait lui manquer quand elle serait partie, de même que le Mont Saint-Michel, déménagé un beau matin, eût manqué furieusement à son ami.

« Tout cela, se remontra-t-il à lui-même, est de pure imagination. Je ressemble à ces gens qui ont sur la langue un bouton pas plus gros qu'une tête d'épingle et croient avoir une montagne dans la bouche. Quoi qu'il en soit, madame la comtesse n'aura plus l'occasion de regretter son album. Dès demain nous revenons au régime du coup de chapeau pur et simple. Ainsi l'ordonne *ma* Faculté. »

Par malheur, ce n'était pas chez les autres seulement que Valentine de la Guernerie aimait la conscience. Elle avait examiné la sienne qui l'avait blâmée d'avoir été méchante. Le résultat fut que Tarragnoz la vit venir, le lendemain, dans la direction du fauteuil où il était assis, journal au poing, cigarette aux lèvres.

— Capitaine, dit-elle, je vois que vous êtes fumeur : j'ose vous appeler à mon aide. Il s'agit de m'aider à choisir une pipe d'écume; je

craindrais que le marchand n'abusât de mon ignorance. Voulez-vous faire la corvée séance tenante ? Maman, dans une demi-heure je serai de retour.

Cinq minutes après, la comtesse et son compagnon descendaient le trottoir coupé de marches et ombragé de tilleuls nains qui conduit du *Schlossberg* à l'unique rue de la ville basse. Avec l'aisance d'une femme du vrai monde, elle avait engagé immédiatement une de ces conversations agréables et non cherchées qui suivent naturellement la rencontre de deux amis. Bien qu'elle évitât la moindre allusion, Paul comprenait parfaitement qu'on l'indemnisait du tort causé la veille. Dire qu'il mit bas les armes dès la première minute, serait le faire meilleur qu'il n'était.

Cependant la paix était signée, sans la moindre mention directe, quand les deux ennemis de la veille arrivèrent chez le fabricant de pipes. Là, madame de la Guernerie donna sa commande sans consulter beaucoup Tarragnoz à vrai dire. Elle ordonna qu'un monogramme fût laissé en relief. Même elle en indiqua le dessin d'un coup de crayon très ferme, un peu ori-

ginal, qui frappa son compagnon. Le chiffre : R. T. lui resta dans l'œil.

— Votre ami ne pourra pas se plaindre, dit-il — car je pense bien que ce cadeau n'est pas destiné à une cousine.

— Non, c'est bien pour un ami, et pour l'un des plus dévoués que je possède.

Sans autre explication, madame de la Guernerie, ayant donné son adresse, quitta la boutique et remonta lentement vers le Savoy. Comme il était facile de le prévoir, vu le motif qui causait leur réunion à cette heure, ils parlaient de l'amitié. Tarragnoz, exclusivement imbu, sans les approuver, des idées françaises, soutenait que l'amitié d'un sexe à l'autre est impossible, sauf que l'âge additionné des deux parties n'égale un siècle.

— C'est fort ennuyeux, dit la comtesse. Me voilà obligée d'attendre quelque quarante ans avant de pouvoir vous donner une pipe d'écume.

— Oh ! D'ici là, j'aurai cessé depuis longtemps d'être pour vous-même une « connaissance de ville d'eaux ». N'est-ce pas odieusement banal, ces gens qui se cramponnent à

vous parce qu'ils ont fait queue à la même *Quelle* pendant deux ou trois semaines ?

— Tout à fait banal. Cependant on ne peut pas attendre qu'une amitié, même très forte, commencera toujours dans le canot de sauvetage d'un vaisseau qui coule à fond.

— Ce serait peu correct. Le naufrage sort de nos idées conventionnelles, dont il ne faut jamais sortir. L'existence de ce que vous appelez le monde est basée sur un système, qui a pour but de supprimer tout imprévu, autrement dit toute impulsion. Si vous devez votre fortune à une captation d'héritage et si, dans trois ou quatre rez-de-chaussée différents, j'accueille les femmes de trois ou quatre amis particulièrement chers, nous irons notre chemin avec tranquillité, parce que ces choses-là ne sont pas contraires au système. Que si, obéissant à une impulsion que je vais supposer réciproque, nous établissons une amitié sérieuse, visible et innocente, vous êtes une révoltée sans principes, et moi un triste individu qui compromet les femmes.

— Seigneur ! dit-elle en riant. Puisse le monde ignorer toujours que je vous ai emmené

choisir une pipe ! Dans tous les cas, je n'ai jamais vu aucun homme soutenir d'une façon aussi gaie des théories aussi décourageantes.

— Vous connaissez la gaieté proverbiale des croque-morts. Donc je vous dis au revoir... dans quarante ans. Le malheur c'est que, dans quarante jours, vous aurez oublié que j'existe.

— Voulez-vous parier que non ?

— Dix contre un, répondit Paul en baisant la main tendue.

Le surlendemain il accompagnait les deux dames au dernier « Carlsbad-Express », car la saison était finie. Il avait pardonné à madame de la Guernerie d'avoir piétiné ses madrigaux. D'ailleurs il ne songeait plus à en commettre.

— Je vous ferai signe quand nous serons redevenues Parisiennes, avait-elle promis.

Lui-même, son traitement achevé, regagna la France par Munich et les lacs italiens. Puis il reprit son « service d'amateur » près de son général. Son état physique et surtout moral était meilleur. Souvent il arrivait au matin sans s'être réveillé à l'apparition de Walter. Mais, en

apparence, rien n'était changé à sa misanthropie. Aux yeux du monde et de ses camarades, il continuait à passer pour un toqué ou pour un poseur, suivant les goûts.

VIII

Vers la fin de novembre, il reçut le billet suivant :

« Monsieur, j'ai gagné mon pari. Un soir que vous n'aurez ni obligation mondaine, ni « impulsion » permise ou défendue par le « système », vous nous trouverez, ma mère et moi, au coin de notre feu vers neuf heures et demie. Si c'est vous qui avez oublié notre nom, il me suffira de vous dire que nous sommes *les dames de la villa Cleopatra*. C'est assez pour vous remettre sur la voie. Bons souvenirs de vos « connais- » sances de ville d'eaux ».

» VILLEDIEU LA GUERNERIE,

» *14, rue de l'Yvette (c'est affreusement loin, au fond de la cour* ».

Celle qui avait griffonné cette carte eût peut-être su bon gré au destinataire de ce qu'il n'éprouva aucune surprise. On doit comprendre par là que, depuis l'allumage des calorifères et la sortie des manchons, il se demandait : « Le signe qu'on doit me faire viendra-t-il aujourd'hui ? »

Ce n'était pas, qu'on se garde bien de le croire, la confiance de l'homme fat certain d'avoir produit l'impression ineffaçable. Mais il avait lu dans les yeux de la comtesse — et d'autres l'avaient lu avant lui — qu'une promesse venant d'elle, même sans portée sérieuse, valait chose faite. Lui-même se piquait d'une fidélité scrupuleuse à tout engagement. N'empêche que, dix minutes après, son ordonnance portait au télégraphe un petit bleu pour une maîtresse de maison qui l'attendait à dîner. Tuile imprévue, affaire de service, regrets, désolation, rien ne manquait à l'imposture. Que celui d'entre nous qui est sans péché... ! Mais, dans notre monde, on ne lapide plus guère, Dieu merci ! même pour les impolitesses de ce genre.

Dire que la rue de l'Yvette est située à Auteuil ne donne qu'une faible idée de son éloignement. Les habitants d'Auteuil eux-mêmes

en ignorent le nom, ou déclarent avec emphase que « c'est un quartier perdu », se donnant ainsi l'impression relative d'être rapprochés de la Bourse. Habitué à l'étude des cartes, le capitaine arriva, sans se tromper et sans s'être mis en retard, à l'adresse indiquée. Madame Villedieu et sa fille habitaient effectivement au fond d'une cour ; mais c'était *leur* cour ; et le petit hôtel — un bijou — était *leur* hôtel.

Dans un salon qu'on était surpris de trouver si grand, quelques lampes électriques, sagement voilées, éclairaient sans éblouir. Une douzaine de roses superbes, dans un vase placé sur la table, suffisaient aux habitantes du lieu, simplicité remarquable à notre époque d'universelle richesse, où la moindre bourgeoise, dans sa décoration florale, veut avant tout la quantité. Au surplus, pas le moindre désir « d'épater », ou même de renseigner le public. Rien qui pût révéler si l'on était chez une grande pianiste ou chez une grande sculpteuse, ou chez une grande collectionneuse n'importe dans quel genre, ou chez une abonnée de Revues douée d'un appétit féroce — ou même chez une simple joueuse de bridge ; mais on sait déjà que ma-

dame de la Guernerie n'aimait pas les cartes.

Visiblement, elle aimait avant tout le confort physique et moral de l'existence. Paul Tarragnoz employa précisément ces termes pour répondre à la question posée après une « reconnaissance » très sobre de phrases avec la mère et la fille. Des deux côtés, on évitait de faire ressortir le *neuf* de ces relations, de même que les gens de goût redoutent l'air endimanché que donne le vêtement porté pour la première fois. Cependant, madame de la Guernerie voulut savoir « comment il était impressionné ».

Elle haussa légèrement les épaules en voyant sa mine surprise à ces mots.

— Voyons ! dit-elle. Croyez-vous que nous sommes vaines — ou modestes — au point de mendier l'admiration pour nos personnes ? Je vous demande ce que vous pensez « du milieu. » Supposez que vous êtes Bourget, celui du début, fourbissant la première des vingt pages qui vont décrire ce salon et nous dévoiler d'avance les qualités ou les défauts de celles qui l'habitent ?

Paul, improvisant sur le thème donné, récita du ton d'un homme qui lit à haute voix :

« A première vue, on juge la comtesse et sa

mère préoccupées avant tout du confort physique et moral de l'existence. Si l'on aime mieux, l'idéal de leur vie est la simplicité, la régularité, la facilité. Elles sont amies, non esclaves de l'ordre, ainsi que le témoigne la disposition des objets, presque tous utiles, pas plus nombreux qu'ils ne doivent l'être sous peine de créer la servitude. Les meubles, dont la commodité n'est pas moins irréprochable que le goût, n'ont pas eu à faire leurs preuves de noblesse. On voit qu'elles ne leur ont pas demandé : « D'où venez-vous? » mais : « A quoi êtes-vous bons?... »

— Bravo! interrompit madame de la Guernerie. Ajoutez que nous posons cette question aux gens et non pas seulement aux meubles.

— Tout cela, dit madame Villedieu sans amertume, se résume à insinuer que nous faisons l'effet de deux bonnes bourgeoises.

— Non, vous faites l'effet de personnes qui, ayant voyagé et peiné dans leurs pérégrinations — j'en parle par expérience — connaissent le prix du bien-être et du repos.

— C'est vrai, admit la comtesse devenue un peu sombre. Nous avons beaucoup voyagé au pays du chagrin. Je possède un oncle, ancien capitaine de vaisseau, qui vieillit doucement dans sa retraite. Bien qu'il soit Breton, il est allé s'établir en Touraine, parce que la vue de la mer lui rappelle « trop de fichus coups de tabac », pour employer ses expressions. Vous savez maintenant pourquoi nous habitons cette pension de famille sans pensionnaires, où l'héroïsme de l'amitié peut seul amener un être humain. La vue du monde nous rappellerait « de fichus coups de tabac », comme dirait mon oncle. Soit dit en passant, l'aversion du vieux marin pour l'empire de Neptune nous profite, car il nous prête son habitation du Morbihan.

Madame Villedieu étouffa un soupir :

— C'est presque aussi loin de Paris que la rue de l'Yvette !

— Patience ! dit madame de la Guernerie. Vous savez bien, maman, ce qui est convenu : quand nous serons vieilles, nous habiterons place Vendôme, et les « Echos mondains » du *Gaulois* retentiront de votre nom. Car nous

aurons eu le temps d'oublier le tangage... et la nausée.

Depuis qu'il était entré chez ces dames, Paul s'étonnait de si peu sentir qu'il y était un nouveau venu. Avant la fin de sa visite, il exprima cette surprise :

— Entre le coup de sifflet du train quittant Carlsbad et mon coup de sonnette de ce soir, nous nous sommes perdus de vue complètement. J'ignorais votre adresse et n'aurais pas cru convenable de vous la demander. Ce soir, je découvre que notre amitié a grandi dans cet intervalle, comme ces enfants qui, pour être placés en nourrice au village, ne s'en développent pas moins.

— Ils grandissent même souvent plus vite que les autres, dit madame de la Guernerie avec son sourire « dangereux. »

Tarragnoz le qualifiait ainsi dans sa pensée, parce qu'il ressemblait à la griffe soudaine et charmante d'un jeune chat feignant, pour jouer, d'être endormi.

Toutefois, réfléchissant à cette amitié — il en eut le loisir pendant le long trajet du retour — Paul reconnut que, dans la muraille du passé

de chacun d'eux, nulle porte de communication ne faisait mine de s'ouvrir. Chez madame Villedieu et sa fille, il n'avait pas surpris le moindre signe de curiosité sur son existence antérieure. Si l'on se souvient du désir qu'il portait en lui d'oublier certain drame, on juge que ce défaut d'intérêt ne pouvait que lui convenir. Mais il avait pour conséquence de lui ôter le droit d'être curieux lui-même. Questionnant, il risquait d'être interrogé à son tour. Et ses camarades avaient déjà reconnu que toute la période de sa carrière passée en Afrique était, dans leurs conversations, un terrain réservé.

Quoi qu'il en soit, quiconque aura compris sa nature pourra deviner que ces deux femmes étranges par leur retraite, séduisantes chacune à sa façon, étaient pour lui l'idéal des amies. Ses visites rue de l'Yvette, après l'heure du dîner, furent bientôt une habitude. Il fut très vite éclairé sur le caractère intime des relations entre la comtesse et sa mère. Celle-ci, manifestement, sacrifiait ses goûts, par tendresse d'abord, cela va de soi, mais aussi, pour peu qu'on observât bien, par une sorte de devoir de justice obligeant à la réparation du préjudice causé. Quels avaient été

les torts maternels, aucun moyen de le savoir n'existait pour lui. Les questions posées d'un air indifférent aux personnes de son entourage ne l'avaient guère avancé. Nul ne semblait avoir connu le comte de la Guernerie. Cependant une amie de catéchisme croyait savoir que « la pauvre Valentine », très malheureuse en ménage, s'était vue finalement abandonnée par son mari, lequel, fort à propos, était allé mourir en Amérique.

Il faut noter que Tarragnoz évitait soigneusement même de prononcer le nom de la rue qu'habitaient ces dames. Ayant découvert cette île charmante, il n'avait garde d'y introduire un *Vendredi*, gêneur certain, rival possible.

Qu'on n'aille pas conclure de ce mot qu'il s'avouait à lui-même, au sujet de madame de la Guernerie, une jalousie d'amoureux. On a déjà prévu qu'il était en train de le devenir ; mais ce fut à l'origine, sur cette pente douce, un glissement à peine discernable. Ainsi, d'après les lois de la pesanteur, un objet se meut au début avec une lenteur permettant à peine de voir qu'il se déplace. Puis, la chute s'accélère, et la vitesse, vous diront les mathématiciens,

s'accroît avec la durée en une proportion géométrique. Seul dans le dernier tramway d'Auteuil où il pouvait méditer, Paul Tarragnoz s'aperçut un soir qu'il était en pleine chute.

Voilà ce qu'on risque à rencontrer souvent une femme délicieusement différente des autres, sous l'œil reconnaissant d'une mère qui, après des années, voit le sourire voltiger de nouveau sur les lèvres de sa fille.

Pour connaître cette joie, madame Villedieu avait tout essayé. Et le hasard lui envoyait, dans la personne de Tarragnoz, sinon le remède cherché, du moins la diversion salutaire au chagrin de la jeune veuve ! Elle l'accueillit à bras ouverts, sans se cacher de personne, pas même de son frère, le capitaine de vaisseau Couaridouc, venu de Touraine passer le gros de l'hiver à Paris. Celui-là, vieux garçon encore vert, occupait ses soirées dans des lieux plus animés que la rue de l'Yvette. Il n'avait donc pas rencontré Tarragnoz ; mais il entendait souvent le nom de ce jeune homme. Un jour, sa nièce étant absente, il sermonna madame Villedieu avec sa franchise de marin :

— Tu es féroce ! Pour amuser Valentine tu

lui donnes ce joujou, sans te demander s'il a autre chose que du son dans l'estomac. Qui t'assure que ce garçon ne loge pas un cœur sous son pourpoint?

— Cela fait du bien à un homme d'être un peu amoureux.

— Et s'il l'est beaucoup?

— Tu ne le connais pas. Jamais tes mécaniciens n'ont fait tourner leur hélice avec autant de régularité que ce philosophe n'en commande à son tic tac intime.

— Et si c'est Valentine qui est prise?

— Pauvre petite! L'horreur des hommes a tué en elle toute faculté d'aimer.

— Pourtant, d'après ce que tu dis, ce jeune monsieur ne lui fait pas horreur.

— Parce que, précisément, il laisse oublier qu'il est un jeune monsieur. Lui aussi, tout me porte à le croire, c'est un éclopé du grand champ de bataille. Mais il n'en abuse pas pour être ennuyeux.

— Dis donc le mot : il t'amuse!

— Y verrais-tu beaucoup d'inconvénients? Si tu menais la vie que je mène!...

— Diable m'emporte si je l'accepterais!

Valentine abuse de ce qu'elle est éclopée, comme tu dis, pour exiger que tu boites !... Allons ! Je me sauve. On m'attend au Ministère de la Marine.

— Mauvais sujet !

IX

Madame Villedieu n'était pas aussi privée des joies du monde qu'elle voulait bien s'en plaindre. Chaque mardi elle recevait. Ce jour-là, pendant tout l'après-midi, le salon du petit hôtel devenait son domaine privé où, quand les communications n'étaient pas coupées par le mauvais temps, une douzaine d'amis des deux sexes, fidèles aux vieux souvenirs, venaient lui rendre un peu de l'atmosphère du monde. Pendant qu'on bavardait au rez-de-chaussée, madame de la Guernerie se cantonnait dans son boudoir du premier étage. Les visiteurs de sa mère, tous nés sous la période gaie du second Empire, trouvaient cette jeune femme peu amusante et ne venaient pas la déranger.

Paul arrivait régulièrement le premier au jour de madame de Villedieu, et faisait une fausse sortie quand arrivait quelqu'un. Alors il gravissait vingt marches, et la comtesse le remerciait de quitter le salon pour venir s'ennuyer avec elle. Sur les cinq heures on leur montait leur thé, comme à des enfants dans le *school room*. Tarragnoz, silencieux, regardait la jeune femme porter la tasse à ses lèvres, développant une ligne exquise des dentelles de la manche demi-courte à l'ongle rose du petit doigt élégamment replié. A ce moment, il ne voyait plus le fantôme de Walter.

Quelquefois même, il avait le bonheur d'arriver à l'aube sans aucune apparition macabre. L'insomnie, en revanche, le tourmentait souvent; mais il vaut mieux être hanté par une belle vivante que par un défunt au visage affreux. En même temps, grâce à la rencontre d'un camarade mieux informé que lui de la chronique mondaine, Paul accomplit des progrès, peu considérables à vrai dire, dans l'étude de l'histoire : entendez par là, dans l'histoire de Valentine.

Le chagrin de cette jeune veuve, chose récon-

fortante pour un amoureux, consistait moins dans l'absence éternelle de son mari que dans le regret de l'avoir épousé quelque six ans plus tôt. La Guernerie était un vilain monsieur et l'avait montré fort vite. Mais, fort vite aussi, et fort discrètement, il avait débarrassé de sa présence une épouse trop prompte à l'accepter et une belle-mère trop peu clairvoyante. Parti pour l'Amérique, il y était mort dans un accident de chemin de fer. Quant à la jeune veuve, le camarade de Tarragnoz ne pouvait rien en dire.

On ne l'avait jamais revue dans le monde, parce que la dot avait suivi les illusions. Ou bien peut-être qu'un consolateur mystérieux !...

Paul eut un mouvement d'indignation que son camarade ne put ignorer :

— Pardon ! Si tu es de ses amis...

— Je n'ai pas cet honneur. Mais je l'ai aperçue, elle et sa mère, à des eaux fort ennuyeuses. Elles vivaient comme deux recluses, ne disaient mot à personne et la jeune femme semblait encore plus sauvage que l'autre.

— Est-elle toujours jolie ?

— Oui, plutôt.

Et la conversation changea de terrain.

C'était beaucoup de savoir que Valentine n'avait pas aimé son mari ; plus encore de pouvoir constater l'absence de tout consolateur, avoué ou mystérieux. Mais précisément, Paul s'inquiétait de ne jamais entendre cette victime parler de ses griefs. Elle témoignait ainsi d'avoir l'âme peu ouverte aux consolations. D'habitude, ceux qui ont essuyé un naufrage racontent volontiers leurs aventures. Madame de la Guernerie, par son silence, faisait voir clairement que, même revenue au rivage, elle conservait trop dans sa bouche l'amertume de l'eau salée pour s'embarquer de nouveau.

Cette impression décourageante, que Paul éprouvait de plus en plus, ne résultait d'aucune protestation affirmative et bruyante. Mais il la *sentait* aussi fermée à l'amour qu'une rose du printemps dernier, séchée dans un tiroir, est fermée à la sève. Quand elle s'aperçut que ce jeune homme, dûment averti, s'allait néanmoins mettre à l'aimer, elle ne s'en effraya pas plus qu'un cuirassé ne s'effraye d'une périssoire, et, pas davantage, elle ne pointa ses canons sur lui. Peut-être lui avait-on dit qu'une femme ne

sait pas ce que c'est que d'être aimée, quand elle n'a pas été aimée « sans espoir ».

Elle put l'apprendre bientôt par l'aveu plein de tristesse qu'elle entendit, sans rien faire pour dissiper les nuages qui enveloppaient le cœur de Paul. C'était peu avant le départ pour la Bretagne, qui devait avoir lieu « aux premiers bourgeons », selon ce qu'avait dit autrefois madame Villedieu. Pour une fois, celle-ci gagna trois semaines, ce qui montre bien que sa fille n'était pas dépourvue de toute pitié à l'égard de ceux qui souffrent. Dans les nombreux jardins que possède encore la charmante rue de l'Yvette, les buissons des lilas n'étaient pas loin de fleurir quand on commença les malles. Un soleil radieux éclaira « le dernier mardi » du malheureux Tarragnoz.

— Il faut m'oublier, lui conseilla — un peu tard — la belle comtesse de la Guernerie, pendant que sa mère faisait les honneurs du thé dans le salon d'en bas.

— Il faudrait aussi trouver le moyen de ne pas mourir, gémit l'abandonné en couvrant de baisers les plus douces mains du monde.

Cette privauté constituait « son maximum »,

ainsi que, sans révolte, il se résignait à l'admettre. On sera sans doute heureux pour lui de savoir qu'il pouvait du moins « se résigner » en de fréquentes occasions.

Plus que jamais il trouva que la gare du quai d'Orsay ressemble à un caveau funèbre, certain soir où il aida madame Villedieu et sa fille à monter dans le vagon qu'elles ne devaient quitter qu'à Auray.

Il dit à la comtesse qui se promenait avec lui sur la plateforme :

— Vous êtes enchantée de partir, naturellement?

— Enchantée. Sans ma mère, il y a longtemps que je regarderais fleurir les ajoncs.

La cruauté de cette réponse étant quelque peu démentie par le regard qui l'accompagnait, Paul osa demander :

— Permettez-vous que j'aille *vous* regarder fleurir pendant mon congé d'automne?

— La Bretagne est à tout le monde, monsieur mon ami.

— Et permettez-vous que je vous écrive... quelquefois?

— Cela dépend beaucoup de ce que vous

m'écrirez. Mais d'ailleurs maman lit toutes mes lettres.

Paul laissa voir un accablement si profond qu'elle eut « son dangereux sourire ».

— Toutes ou presque toutes, corrigea-t-elle avec miséricorde.

— N'empêche que je ne ne pourrai pas vous écrire toute la journée. Que ferai-je le reste du temps?

— Vous espérerez une réponse, dit-elle, se moquant un peu.

Soudain Valentine de la Guernerie eut l'air découragé à son tour.

— Si seulement, soupira-t-elle presque à voix basse, je pouvais changer avec vous!

On fermait les portières; ce fut son dernier mot d'adieu. Debout sur le marchepied, alors que le train roulait déjà, Paul eut encore une fois « son maximum ».

Il rentra chez lui à pied. Comme il passait, peu hâté dans sa marche, devant la station d'omnibus du pont de la Concorde, un homme à la mise modeste lui tendit la main, après l'avoir attentivement dévisagé.

— Pardonnez-moi, dit Tarragnoz, mais...

— Je vous pardonne, fit une voix chargée de l'accent du Rhin. Vous ne m'avez jamais vu en civil. Pas étonnant que vous ne m'ayez pas reconnu.

— Le docteur Tucheim! Est-ce possible? Vous avez quitté la Légion?

— Depuis plus d'un an, je suis attaché au Val de Grâce. Vous, capitaine, avez, si je ne me trompe, un service d'aide de camp?

— Oui, un service de paresseux. N'est-il pas drôle de nous retrouver ainsi, par hasard, dans un endroit qui ressemble si peu...?

Arrivé à ce point de la conversation, Paul s'interrompit, absorbé par la question qu'il se posait intérieurement :

« Nous retrouver! Cela valait-il mieux? »

— J'étais venu accompagner des amis, raconta-t-il afin de dire quelque chose.

— Moi, j'attends l'autobus de Montparnasse, expliqua le docteur. Je vous ai reconnu quoique vous ayez changé en mieux, en plus jeune. Nous nous reverrons bientôt, j'espère.

Tarragnoz sentit *qu'il avait peur* de revoir l'homme mêlé à des événements terribles de sa vie. Mais, fidèle à son système de tenir en main

ce que madame Villedieu appelait « son tic tac intime », ce fut pour lui une raison déterminante de demander l'adresse de Tucheim et de promettre une visite très prompte. L'arrivée bruyante du lourd véhicule les sépara. Moins d'une semaine après il frappait à la porte de son ancien compagnon.

A ce moment, il n'était plus l'amoureux poursuivi par son rêve, mais « l'assassin innocent » poursuivi, malgré tout par le remords. Chose étonnante, il éprouvait l'envie d'ouvrir son âme au bon « curé », gardien de tant de secrets. Car la confession est un besoin inné de l'être humain avant d'être un dogme. Puisque, d'après les idées religieuses de Tucheim, l'absolution était possible, pourquoi celui-ci n'absoudrait-il pas la faute commise trois ans plus tôt, à supposer que ce fût vraiment une faute? Mais le courage manqua au visiteur; il se contenta de faire cette question :

— Et vous êtes toujours un chrétien dévot, mon très excellent docteur?

— Saint François de Sales prétend qu'il ne suffit pas de croire en Dieu et faire ses Pâques pour être dévot. Mais enfin, mettons que je le

suis. Vous en ai-je plus mal soigné quand vous avez été malade?

— Je vais plus loin : si j'avais dû mourir, j'aurais désiré que ce fût entre vos mains... Une cigarette, docteur?

— Permettez que je refuse. En bon Alsacien, je préfère la pipe.

Disant ces mots, le brave Tucheim atteignit un écrin de cuir rouge, l'ouvrit avec la pieuse lenteur d'un sacristain qui dévoile une châsse, et en sortit un chef-d'œuvre de culottage combinant, aux places voulues, la teinte riche de l'acajou à la blancheur intacte de l'écume. Il bourra sans rien dire, tout absorbé par l'opération délicate ; puis, l'œil fixé sur le fourneau, il alluma. Recueilli, heureux, il tirait des bouffées.

— Oh !... s'écria Tarragnoz.

— N'est-ce pas qu'elle est réussie?

— Faites voir !

L'officier prit la pipe dans ses mains pour l'examiner de plus près. Le monogramme R. T. se détachait en relief : Paul le reconnut. Dix mois plus tôt, en sa présence, madame de la Guernerie en avait donné le dessin au fabricant.

Voulant ne conserver aucun doute, il considéra l'intérieur de l'étui où l'or fané permettait encore de lire un nom : Carlsbad. Il retint une question déjà sur ses lèvres ; pas plus que les siens, il ne profanait les secrets des autres. Or de toute évidence, il était en face du secret de deux personnes. Tucheim se méprit sur la cause de son mutisme.

— Allons ! je vois que vous êtes connaisseur. Elle vaut cinquante francs comme un sou. Vous trouvez que c'est une folie pour un pauvre diable de médecin militaire? Rassurez-vous, mon capitaine, c'est un cadeau.

Paul crut voir s'ouvrir la porte des confidences.

— Bravo ! dit-il. On vous soigne ! Un ami ?... Une amie ?... Une sœur ?... Une fiancée ?...

Tucheim niait de la tête, son honnête sourire s'extasiant de plus en plus...

— Non, dit-il enfin. Une reine !

— De Madagascar ?...

— Non, c'est une reine de beauté et de blancheur. Mais, surtout, c'est la première femme que j'ai vraiment admirée.

— Et vous ne l'admirez plus?

— Oh ! si, malheureusement !

X

Tarragnoz abrégea sa visite, la conversation étant devenue impossible dans l'état de trouble où il se débattait. Les amoureux n'aiment pas le mystère, quel qu'il soit, dès qu'on les laisse de l'autre côté du mur derrière lequel se passe la chose inexpliquée. En ce moment, il aurait voulu poser une douzaine de questions, toutes également impossibles.

Où la comtesse avait-elle connu Tucheim? Comment l'avait-elle assez connu pour lui acheter une pipe? Pourquoi, ayant consulté sur le choix du cadeau, avait-elle caché soigneusement le nom du destinataire? Quand, où se voyaient-ils? Rue de l'Yvette ou ailleurs? A l'insu de madame Villedieu?...

Il faut avouer que, dans tout cela, un amoureux pouvait trouver de quoi se mettre martel en tête. Le bon « curé », de toute évidence, faisait plus que d'admirer la comtesse. Il n'avait, Dieu merci! rien de ce qui constitue le héros de roman, le rival dont la pensée donne la fièvre. Sans doute, même, il gardait en lui le secret de son adoration. Mais alors pourquoi, s'il était l'ami de tout repos dont il possédait le physique, lui faisait-on l'honneur du paravent et de l'échelle de corde réservés d'ordinaire à don Juan?

Pour un homme dont l'âpre curiosité atteignait les limites de la torture, cet ensemble de contradictions et d'obscurités, alors qu'il s'agissait d'une femme devenue son unique pensée, formait un supplice intolérable. En quittant le docteur il fit la route à pied, ce qui lui donna le loisir de méditer un plan de conduite sans pouvoir en arrêter les moindres lignes. Tantôt, furieux contre Tucheim, Dieu sait pourquoi! il voulait rompre avec « l'un des amis les plus dévoués » de la comtesse — elle l'avait ainsi qualifié. Tantôt rendu fou par les soupçons les plus monstrueux, se voyant l'objet d'une

duperie infâme, sa dignité lui commandait de laisser l'oubli recouvrir l'amour naissant — plus que naissant, hélas — comme la marée montante submerge le château de sable, œuvre de mains enfantines. Mais nous sommes, dans certains cas, l'enfant qui revient à son travail dès que le flot s'est retiré. Paul écrivit le soir même à Valentine.

Rien n'est plus lamentable qu'une lettre d'amour écrite avec une arrière-pensée au cœur. Madame de la Guernerie était trop femme pour ne pas sentir que son correspondant avait envie de la battre, tout en faisant de son mieux pour lui sourire. Elle examina sa conscience et, n'y trouvant rien, elle fit comprendre à Paul que leurs relations épistolaires débutaient d'une façon moins agréable qu'on ne pouvait s'y attendre. « Je suis malheureux », fut la réponse nuageuse, mais où l'on devinait l'absolue sincérité.

Alors, désarmée, Valentine consola celui qu'elle croyait attristé par « l'amour sans espoir ». A vrai dire elle le consola imparfaitement de même que les geôliers, ne pouvant faire plus, consolent un condamné à mort en lui offrant

des cigarettes et en jouant aux dominos avec lui. Toutefois, par ses lignes pleines de la sensibilité la plus exquise, on devinait que son cœur valait sa figure. Seulement sa réponse n'aidait en rien à deviner l'énigme dont Paul n'osait lui demander la solution.

Honteux de jouer un rôle d'espion, il retourna chez Tucheim, et fut plus honteux encore en voyant le plaisir causé par sa visite. Mais dès qu'il commença de battre les buissons, l'Alsacien dressa l'oreille, devint froid comme glace, et montra qu'il ne fallait attendre de lui aucune lumière. Ainsi, des deux côtés on le tenait en échec. Il y avait toutefois une différence : les lettres de la comtesse lui faisaient du bien et lui ôtaient de plus en plus l'idée qu'une telle femme pût être fausse. Tucheim, au contraire, sans être moins loyal, avait la main plus rude. Certains regards, certains silences pouvaient faire croire qu'il savait ou soupçonnait les secrets de Paul, alors que Paul ignorait tout des siens. De plus, on le comprendra, le capitaine en arrivait à ne plus pouvoir supporter la vue de l'odieuse pipe qui semblait avoir remplacé le fantôme de Walter. Peu à peu la vie sépara

de nouveau ces deux amis qu'elle avait rapprochés. Une parole de Tucheim fit déborder la coupe d'amertume.

— Docteur, lui avait dit Tarragnoz, je vous achète votre pipe. Combien en voulez-vous?

— Brave homme, répondit l'Alsacien en se redressant, vous n'êtes pas assez riche!

— Mais il me semble que vous compromettez « la reine »?

— Vraiment?... Vous me trouvez bavard?... J'ai pu l'être, mais je ne le suis plus.

— Tout de même, si elle savait que vous l'appelez : votre reine?

— Je pense qu'*elle sait*, bien que je n'aie pas été aussi bavard avec elle, répliqua Tucheim, les yeux gravement fixés sur le nuage sorti de ses lèvres.

Paul décida qu'il ne reverrait plus cet être si doux devenu agressif. D'ailleurs le moment approchait de son voyage en Bretagne, qui allait lui fournir l'occasion de s'expliquer une bonne fois avec la comtesse. Dès qu'il fut libre, il quitta Paris et vint prendre son gîte à Auray, d'où, sur son bon bidet du Morbihan, il pouvait gagner l'habitation de ses amies en une

heure par les sentiers coupant la lande. Toute l'ivresse qu'il espérait de cette rencontre attendue depuis quatre mois lui fut donnée. Le sourire n'était plus « dangereux » dans le sens d'autrefois, parce qu'il était devenu moins rare. Madame de la Guernerie était une femme différente. Dans ses yeux, le rayon fugitif, témoin de l'éclosion des premières fleurs, avait pris cette chaleur lumineuse du soleil d'été qui, en quelques jours, mûrit les moissons. Et le nouveau venu apportait à ses pieds une moisson d'amour qu'une dernière bouffée tiède allait jaunir.

Quand madame Villedieu, fatiguée de sa promenade, laissa Valentine faire les honneurs du parc à leur hôte, ce fut lui qui obliqua vers le petit bois de pins abritant la maison du côté de la mer, si bleue qu'on s'attendait à voir au loin fumer le Vésuve. Ils s'assirent sur un banc. A cette heure, Paul n'avait qu'une question sur les lèvres, bien différente des interrogations adroites et insidieuses préparées pendant la nuit du trajet.

— Pourquoi, dit-il, devenue plus belle encore, paraissez-vous moins inaccessible,

moins éloignée de cette terre où soupirent les pauvres humains? Est-ce votre coiffure moins parisienne, cette robe blanche de jeune fille, ce regard moins chargé d'un froid mystère? Il me semble que je vous aime non davantage, mais de plus près. Je m'étais dit en venant : combien de semaines, de mois, peut-être d'années, s'écouleront avant que j'ose lui offrir ma vie! Tout à l'heure, en vous voyant, j'ai senti le courage d'essayer. Mon premier mot, si j'avais pu, aurait été celui-là. Qu'allez-vous répondre? Que je suis fou? Alors ne faites pas attention à mes paroles. Je retomberai dans l'abîme où j'étais, abîme de chagrin, mais aussi de joie, puisque je vous aime, que vous le savez, et le voulez bien!

Un témoin de la scène, désirant le succès de Tarragnoz, eût préféré voir plus de tendresse ou plus de colère dans les yeux de Valentine. Sans l'interrompre elle l'avait écouté. Sortant du débat, comme on dit au barreau, elle fit cette remarque empreinte d'*humour* plus que d'émotion.

— Voilà qui est d'un habile homme! Si vous gagnez, il faudra que je paye; si vous perdez, le coup est nul. C'est bien ainsi, n'est-

ce pas, que vous proposez la partie? D'ailleurs, dans toutes celles que nous acceptons de jouer avec vous autres, c'est à cela qu'aboutissent nos chances.

— Ainsi, j'ai commis une sottise en voulant connaître mon sort? Vous allez me faire conduire à l'asile le plus voisin?

— Non. Avec vos instincts honnêtes, on n'est pas un fou dangereux. Vous appartenez à la catégorie de ceux qu'on laisse errer dans la campagne, à condition qu'ils ne cherchent pas à mettre le feu aux maisons, comme vous venez d'en faire la tentative. Parfois, même, si l'on est certain qu'ils n'ont plus d'allumettes dans leur poche, on les invite à dîner pour le soir.

Puis, redevenue sérieuse, elle ajouta :

— Mon pauvre ami, n'oubliez pas que j'ai passé par l'incendie!

Telle fut cette première entrevue où Tarragnoz plaida son affaire, oubliant d'instruire celle de Tucheim ainsi qu'il l'avait projeté. Cela prouverait qu'un bon amoureux fait un mauvais juge d'instruction si, dans des causes criminelles plus retentissantes, la démonstration n'avait eu lieu déjà.

La cause n'était pas perdue, mais il était sage de la retirer du rôle pour le moment. Paul, bon tacticien, jugea qu'il fallait amuser l'ennemi en attendant l'heure de le vaincre. On lui sut gré de son silence, d'autant plus que, sans demander même un peu d'amour, il en donnait beaucoup et constamment à propos, sachant se taire ou parler d'après les dispositions de Valentine qu'il devinait avec un tact merveilleux. Rien en lui ne ressemblait à l'amant rebuté, morose, gonflé de soupirs. Du reste, s'il se trouvait malheureux, bien des gens n'eussent demandé qu'à l'être de la même façon. Chaque jour il voyait Valentine, sans témoin importun, dans une nature admirable et poétique, et chaque jour il sentait augmenter la confiance qu'elle avait en lui.

Lorsqu'il fut au bout de son « voyage circulaire », commencé, continué, achevé dans un rayon de trois lieues autour d'Auray, le seul résultat visible était que son petit cheval breton savait par cœur les détours de certain sentier à travers la lande. Sur la monture paisible, son cavalier pouvait rêver à l'aise même quand il rentrait chez lui par les soirs sans lune. Quant

au progrès accompli vers le but qui lui tenait au cœur, nul n'aurait pu le conjecturer, sauf peut-être madame Villedieu. Elle observa d'un œil satisfait la tristesse dont sa fille ne put cacher la profondeur quand Paul se fut éloigné. Entre ceux-ci la correspondance devint très active. D'un côté l'amour remplissait toutes les pages. De l'autre, il était question de tout, excepté d'amour. Mais la belle ne fermait pas sa fenêtre à la sérénade, ce qui était bon signe. L'automne cependant tira vers sa fin.

Au dire de Valentine, le commencement de novembre fut particulièrement pluvieux sur la côte du Morbihan cette année-là. « Aussi, écrivait-elle, j'ai pitié de maman et me laisse ramener aux bords de l'Yvette un peu plus tôt qu'à l'ordinaire. Mon sacrifice est diminué par la vue de la joie qu'elle en éprouve. »

On peut se demander si cette mère égoïste était la seule qui fût pressée de revoir Paul. Quoiqu'il en soit, les habitudes furent reprises. Paul vint presque tous les soirs ; mais, surtout, il ne manqua pas le premier « mardi » de la rue de l'Yvette. Et, par cet après-midi qui leur semblait radieuse malgré le soleil absent, Paul

et Valentine se trouvèrent encore une fois réunis dans le petit boudoir du premier étage.

Une mystérieuse électricité vibra dans l'air, disant à l'amoureux : « enfin, ton heure est venue »! Il se mit à genoux, sans parler cette fois; et dans sa main, comme un léger fruit rose qui tombe parce que les patients soleils d'été l'ont mûri, la belle main de la jeune femme tomba, délicieusement abandonnée. Alors il chercha les lèvres de Valentine : ce fut toute la cérémonie de leurs fiançailles.

Trop vite le thé qu'on leur monta vint déranger leur tête à tête. Ils connurent les doux enfantillages des amoureux très jeunes : la pince d'argent confisquée, les doigts qui la remplacent guettés par une bouche avide et mis à rançon; le breuvage parfumé bu dans la même tasse; toutes ces choses innocentes qui ne sont rien et signifient tout. Et, presque aussitôt — on l'aurait cru — la pendule sonna sept heures. Valentine s'écria :

— Que doit penser ma mère?

— Allons lui dire... suggéra Paul.

— Non : laissez-moi déjà vous désobéir. Ne lui apprenons rien ce soir. Trompons-la, — mais

le pourrons-nous? — à la façon des amoureux de contrebande qui s'adorent en cachette. Si vous saviez, chéri, comme, depuis longtemps, je me cachais... de vous! En Bretagne, l'été dernier, quand je vous blâmais de me proposer une partie à chances inégales, pour moi elle était déjà presque perdue.

Sur les lèvres que le sourire ne quittait plus à cette heure, Paul toucha l'enjeu. Puis il demanda :

— Mais combien de temps nous cacherons-nous?

— Le temps! fit-elle. Pour nous, cette chose connue seulement de ceux qui souffrent n'existe plus. A des millions d'êtres malheureux, l'après-midi qui s'achève parut interminable. Pour nous, a-t-elle duré une seconde?

— Non, ma bien-aimée. Cependant je ne suis qu'au seuil du bonheur... et la vie est trop courte pour qu'il faille en rien perdre.

— Ah! toute une période de la mienne fut longue! Maintenant, partez. Ma mère n'a plus personne. Elle va venir. Un coup d'œil lui dirait tout si elle nous voyait ensemble. Demain, quand vous arriverez..., je serai mieux coiffée.

— Oui, mais je ne pourrai plus... déranger votre coiffure !

— Qu'en savons-nous ? murmura-t-elle à son oreille. Le hasard, pour peu qu'on l'aide, fournit des occasions.

XI

Pendant une semaine, ils s'aimèrent « en cachette », si bien que madame Villedieu devina tout et fut au comble de la joie. Ne désirant pas le malheur des autres, elle s'arrangeait pour que « les hasards » fussent nombreux. Paul, dans ces colloques clandestins, affirmait que, « pour mille raisons » le mariage devait avoir lieu à Paris, en décembre. Valentine préféra la Bretagne avec le soleil de mai, le ciel bleu, les ajoncs d'or. Cette grande question résolue, toujours en cachette, ils s'occupèrent des détails. A vrai dire, ce fut la fiancée qui s'en occupa, le fiancé, il l'avouait lui-même, étant devenu incapable d'aligner deux chiffres et de coordonner deux idées. Mais Valentine songeait à

tout, ayant un jugement sûr et aussi cette conscience droite qu'elle appréciait chez les autres. C'est pourquoi, un matin, Paul reçut d'elle ces pages, réglant « un détail » qu'il avait tout à fait perdu de vue :

« Cher, vous êtes la bonté même. Jamais vous ne m'avez fait subir un interrogatoire sur ma vie antérieure, supposant bien, pour citer vos paroles un peu étourdies, que je possède dans un tiroir l'acte prouvant que je suis devenue libre. Cet acte, je l'ai en effet. Il prouve en même temps que j'ai, sinon menti, du moins laissé vivre un mensonge. Bien que ni ma personne ni ma situation présente n'en soient affectées, je ne serais pas digne de vous si je laissais croire à l'homme dont je porterai le nom ce que j'ai fait croire au monde, non par fourberie, mais par charité chrétienne. Maître bien-aimé de mon cœur, jugez-moi !

» Quand on traverse un chemin boueux, il faut marcher vite : comprenez ce que je vais dire en quelques mots. Le comte de la Guernerie, séduisant, beau parleur, accepté trop vite par ma pauvre mère — j'avais dix-huit ans !

— était possédé de la passion terrible du jeu. (Vous étiez surpris de ma répulsion à la vue des cartes.) L'amour qu'il feignait d'éprouver l'en éloigna pendant une période très courte. Un matin je sus qu'il avait d'autres vices. Des misérables tenaient dans leurs mains ce qui lui restait de réputation, et même sa liberté, car il y avait des preuves. Ma dot servit à les racheter; puis mon oncle, qui avait des relations d'amitié avec le chef de la police, obtint qu'on donnerait au coupable le temps de disparaître. Le malheureux promit — en cela il fut fidèle — qu'on n'entendrait plus parler lui.

» Alors nous mîmes sur pied une histoire à l'usage du monde : la vie conjugale devenue impossible; des pertes d'argent (ceci du moins n'était pas inventé); la séparation par accord mutuel; madame désolée et fort à plaindre, mais ayant manqué d'énergie ; monsieur partant pour l'Amérique, tant pour oublier que pour refaire sa fortune... De mon côté, je pus, grâce à la bonté de mon oncle, me cacher en Bretagne, de sorte que le scandale s'endormit bientôt. Ma mère et moi, vous l'avez vu, sommes attentives à ne pas le réveiller.

» Ainsi, trois années se passèrent. Je n'avais véritablement pas de chagrin, n'ayant jamais aimé cet homme. Ce qui rendait ma vie atrocement pénible, c'était le dégoût persistant attaché à mon âme, à la façon de certaines odeurs écœurantes qui semblent incrustées dans nos narines. Enfin, j'appris que le gentilhomme déchu était mort et, chose que nul n'aurait pu prédire, mort en gentilhomme et en bon Français, parce que, — ce fut une de ces dernières paroles — il ne voulait pas que sa femme employât tout une longue vie à le mépriser. En effet, mon ami, je l'ai pleuré et, depuis, la pitié se mêla dans mon cœur... au reste.

» Le comte n'était pas allé en Amérique. S'étant fait passer pour un Suisse nommé Walter, il servait au régiment étranger. Là il trouva un des hommes les plus admirables que je connaisse, un médecin militaire qui sera, je pense, assis là-haut tout près de saint Vincent de Paul dont il imite la charité. Il reçut la confession laïque du faux Walter et ses instructions en cas de fin soudaine. Il le soigna quand une balle l'eut frappé mortellement, et c'est par lui que j'appris mon veuvage.

» Grâce à lui, également, l'acte funèbre porte le vrai nom du défunt. Sans cela, que ferions-nous? Quand je pus causer avec le docteur — je l'ai vu plusieurs fois — il employa toute son éloquence pour me faire admirer l'expiation, qui fut glorieuse et terrible, d'après ce qu'il m'a raconté. Il a insisté, comme s'il s'était agi d'un frère, pour que j'accorde mon pardon au pécheur repenti, et je l'ai fait. Le docteur Rudolph Tucheim — n'oubliez jamais ce nom — est *mon ami*. Vous souvenez-vous de cette pipe d'écume que nous avons achetée ensemble à Carlsbad? C'est à lui qu'elle était destinée. Jamais il n'a voulu accepter un souvenir plus précieux.

» Maintenant vous savez mon secret, le seul qu'il y ait dans ma vie. J'aurais pu le garder puisque, naturellement, il vous importe peu que le comte soit mort au Sud ou à l'Ouest. Mais ma conscience m'aurait gênée perpétuellement. Vous avez comparé la vôtre un certain jour à des bottines trop étroites. Cette phrase fut la première qui m'a rapprochée de vous.

» Je suis *tout près* maintenant et je vous dis bonsoir, ami aimé, en vous priant de brûler ces

pages. Vous me ferez plaisir en ne m'en parlant jamais. A demain ; je vous aime.

» VALENTINE. »

Du coup le Fantôme, qui s'était assez bien comporté en dernier lieu, reprit une attitude qui n'était même plus la menace, mais le triomphe joyeux et cruel. Tarragnoz le voyait devant lui, encore que l'on fût en plein jour. Aux convulsions de la torture physique poussée au comble se joignait, sur le visage du mort, un rictus de gaieté si odieuse en ce moment que la pitié se tut dans le cœur de Paul. Car, des yeux restés ouverts, une question sortait que les lèvres grimaçantes, muettes pour toujours, n'auraient pu, quand elles étaient animées, articuler plus clairement. Et, cette question, le fiancé de Valentine se la posait à lui-même depuis cinq minutes : *Que vas-tu faire maintenant?*

A première vue, la catastrophe apparaissait inévitable. Mais homme d'action et de sang-froid, il voulait tomber comme le soldat trahi par la fortune, accablé par le nombre, non comme le traînard maladroit assommé au

détour du chemin. Et surtout il fallait songer à Valentine... Tout d'abord, par un moyen quelconque, il était indispensable de gagner vingt-quatre heures.

« Pauvre petite! songea-t-il, je vais mentir comme tu as menti, et dans un but non moins excusable. Mais ce sera pour moins longtemps. »

Alors il envoya cette dépêche rue de l'Yvette :

« Reçu votre communication au moment de monter à cheval pour inspection inopinée. Il est probable que nous rentrerons au milieu de la nuit. Donc ne m'attendez pas avant demain. Ai-je besoin de vous dire que je vous admire encore plus? Mais je ne peux vous aimer davantage. »

La pendule marquait neuf heures du matin. Ayant obtenu la veille de son chef la permission de la journée, il devait pendant cette courte trêve imaginer le moyen de répondre à la question terrible. Mais une autre, tout d'abord, se dressait dans son esprit bouleversé :

« Puis-je épouser la veuve de l'homme que j'ai fait mourir? »

Avait-il été, — ce doute revint pour la mil-

lième fois, — un véritable criminel ou une victime de la fatalité mis en présence d'une situation suspendant l'effet de la loi morale? Jusqu'à cette heure il n'avait consulté personne sur un cas de conscience destiné, dans sa prévision, à rester purement théorique puisque les morts ne quittent pas leur tombe. Hélas! *Son mort* venait de ressusciter sous un autre nom. Il ne se nommait pas Walter, mais le comte de la Guernerie. « Peu vous importe, avait écrit sa veuve, que mon mari soit mort au Sud ou à l'Ouest ». Tout au contraire, cela importait beaucoup!

Le fragile vaisseau de l'esprit humain, quand la tempête souffle, est emporté en quelques secondes d'un pôle à l'autre de la décision. Tour à tour, Paul résolut de se taire et d'épouser Valentine; puis de rompre avec elle pour toujours sous un prétexte à inventer; puis de la prendre elle-même pour arbitre et d'accepter son jugement. Mais n'allait-il pas lui causer une horreur profonde, la faire frissonner au souvenir de chacun des baisers reçus? Pourrait-elle jamais le revoir? Et toujours il était ramené à cette question, résumant toutes les

autres : « Ai-je commis un crime, ou subi une fatalité? »

Peut-être on s'imagine le chaos d'une intelligence qui, depuis trois ans, s'interroge elle-même dans le doute et la solitude. Paul, d'une part, manquait du principe sévère, mais lumineux, du dogme moral divin; de l'autre, il n'avait jamais pu s'ouvrir à un confident quelconque.

Rudolph Tucheim, pour ce rôle, était indiqué. Mais il fallait d'abord lui dire : « C'est vous qui, trompé par un mensonge, m'avez fourni le poison mortel ! »

Ainsi battu par la plus forte tempête intérieure qu'il eût connue de sa vie, le malheureux Paul croyait avoir vécu des heures nombreuses depuis qu'il avait ouvert cette enveloppe, pareille à tant d'autres pleines d'espérance et de joie. Et cependant, vers la solution qui pouvait être une fatalité nouvelle ou un crime nouveau, mais qui *devait être*, il n'avait pas avancé d'une ligne. Ses yeux cherchèrent la pendule : neuf heures et quart. Il prit son chapeau et sortit, craignant, s'il prolongeait ce tête-à-tête avec lui-même, d'y laisser une part

notable de sa raison qui, déjà, ne suffisait plus à le tirer de l'affreux dilemme.

Ayant marché quelque temps au hasard, il se trouva en face d'un portail d'église. Des fidèles entraient, sortaient, lents ou hâtés, mais portant sur leurs physionomies un calme que Tarragnoz leur envia douloureusement. Tout à coup, il se souvint d'une parole que lui avait dite Rudolph Tucheim : « Oui, je me confesse ; mais si vous saviez comme c'est bon ! » Sans hésiter, il gravit les marches, voulant essayer non du sacrement, mais du droit que tout homme possède de dire au prêtre : « Écoutez-moi : je sais que mon secret va mourir avec vous. » Déjà, dans sa soif d'un remède quelconque, il tremblait d'être obligé d'attendre. Dans le bas-côté, il rencontra un ecclésiastique à cheveux blancs qui se dirigeait vers la porte.

— Sans vous déranger trop, demanda-t-il, pourriez-vous m'accorder quelques minutes d'entretien ?

Le vieil abbé sourit sans répondre ; mais son geste signifia :

— Je ne suis pas ici pour autre chose.

Quand ils furent seuls dans une sacristie, le

prêtre attendit pour voir si le visiteur allait s'asseoir ou s'agenouiller. Paul prit une chaise. Avide du soulagement attendu, sans chercher une phrase préparatoire, il débuta par ces mots :

— J'ai tué un homme il y a trois ans. L'acte que j'ai accompli m'a paru légitime à cette époque. J'en ai douté depuis, et je vous consulte parce que visiblement vous avez la sagesse et l'expérience.

— L'expérience tout au moins. Je crois deviner qu'il s'agit d'un duel.

— Non ; mais d'une délivrance implorée avec des hurlements de douleur que j'ai dans les oreilles depuis cette minute.

Paul raconta l'histoire lugubre, puis il garda le silence, les yeux fixés sur le visage resté impassible de son auditeur. Celui-ci médita quelques secondes avant de poser cette question :

— Si je vous ai bien compris, vous prétendez que votre conscience ne s'est pas opposée à... la délivrance accomplie par vous?

— Le médecin déclarait la fin certaine, inévitable, même dans le meilleur hôpital de Paris.

— L'avez-vous consulté sur le caractère licite ou illicite de l'acte prémédité par vous?

— Il n'a pas voulu m'entendre. En pareil cas, disait-il, un médecin n'a pas même le droit de se poser la question.

— Moi, en tant que prêtre, je ne l'ai pas davantage. *Non occides.* Ministre et serviteur de Dieu, comment voulez-vous que je discute une consigne, troublante en certains cas, je vous l'accorde, mais parfaitement claire pour mon entendement, aussi claire qu'aucune de celles que vous avez reçues de vos chefs a jamais pu l'être!

— Et voilà tout ce que vous, « ministre et serviteur de Dieu », pouvez faire pour moi?

— Je peux pour vous, bien au contraire, ce qui n'est donné à nul pouvoir humain. Je peux, si Dieu vous accorde la grâce du repentir sincère, vous renvoyer dans la paix de votre conscience délivrée de son fardeau.

— Nous ne comprenons pas le mot *conscience* de la même façon. La mienne est humaine parce que je suis homme.

— La conscience humaine comme vous l'appelez, autrement dit : la détermination en

dehors du catéchisme, est à mes yeux ce qu'est aux vôtres la conscience du soldat en dehors de la discipline. C'est la raison substituée à la règle supérieure. Mais voyez ce qui vous arrive ! La raison vous inquiète aujourd'hui à propos de l'acte qu'elle vous permit hier.

— Peut-être qu'il faut regretter l'aveugle foi des âges disparus... Mais une dernière question. Cette fois je m'adresse au sage qui connaît toutes les complications de la vie, non plus au prêtre. Supposez le cas que voici : l'homme qui a... délivré le mourant est sur le point d'épouser la veuve. Décidez-vous qu'il peut passer outre ?

— Ah ! voici une belle preuve de l'utilité du catéchisme ! Ceux qui s'en passent n'ont pas la moindre idée du nombre des « complications » qu'il écarte, même de l'existence matérielle. Si... l'homme de votre hypothèse avait obéi au commandement : *non occides*, il serait un époux très digne, après avoir été un ami dévoué jusqu'à l'héroïsme. Que puis-je vous dire de plus ? Vous m'appelez comme pilote sur un vaisseau dont vous avez supprimé la boussole !

— Vous pouvez du moins prier pour l'équipage en perdition.

— Cela, je vais le faire de tout mon cœur. Vous êtes très malheureux!

— Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup d'hommes plus malheureux que moi en ce moment. Nous nous reverrons peut-être.

— C'est, parmi d'autres grâces, celle-là que je vais demander pour vous.

XII

Paul, de nouveau seul avec son angoisse dans le tumulte de la rue, songea d'abord : « Je ne suis pas plus avancé. » Néanmoins le calme silence de l'église, les paroles sympathiques d'un sage, lui laissaient une pacification de ses nerfs qui l'étonnait lui-même. Le fantôme se tenait discrètement à l'écart, estimant sans doute qu'un créancier qui sait vivre doit accorder au débiteur le temps de se retourner, après sommation faite.

Soudain, presque inopinément, la vérité apparut très nette aux yeux de Tarragnoz, comme fait une île surgissant tout à coup hors du brouillard dissipé par l'éveil de la brise.

« Non, reconnut-il. Je ne puis plus songer à

prendre la place de l'homme que j'ai fait mourir. Est-ce d'une heure, est-ce d'un jour que j'ai avancé la fin certaine? Peu importe. C'est moi qui ai donné le coup de grâce. Nul n'en sait rien. Elle-même, jusqu'à la tombe, pourrait l'ignorer. Mais alors ma vie, déjà hantée, ne serait plus qu'un cauchemar empoisonnant chaque minute, même les plus douces. Lui dire adieu est nécessaire. Mais comment? »

Le fond, à ses yeux, n'était presque plus rien, tant son cœur était brisé par le poignant problème de la forme. Il eût embrassé l'inconnu venant lui dire :

« Tu ne la reverras plus ; tu n'entendras plus son nom. Mais sois sans inquiétude. J'ai les secrets des magiciens. D'un coup de baguette je ferai qu'elle oublie et qu'elle soit heureuse. Ne t'occupe que de ton propre malheur. »

Hélas! les magiciens ont disparu. Lui-même devait agir. Tout en marchant, il examina les modes d'action qui s'offraient à lui.

Se tuer? Assurément c'était le plus simple ; mais, par sa mort, il déplaçait la question sans la résoudre. Au lieu d'expliquer pourquoi il n'épousait pas Valentine, il fallait expliquer

pourquoi il s'était affranchi de la vie : deux *pourquoi* n'en faisant qu'un. Rompre peu à peu ? Faire croire qu'il était infidèle ? C'était une période d'atroce comédie au-dessus des forces d'un homme. Aussi bien, il s'en rendait compte, quelque jour en la voyant triste ou indignée il jetterait le masque, tomberait aux genoux de la seule femme que le monde contînt pour lui, remettrait les choses au même point.

La conclusion, toujours la même, revenait devant lui, terrible et unique. Il fallait imiter la franchise loyale de Valentine, lui faire le récit du drame. De vive voix ? Plusieurs raisons l'en dissuadaient. La principale était celle-ci : l'histoire achevée, il faudrait subir l'angoisse de la dernière scène, de la séparation, de l'adieu jeté avec horreur ou — supplice encore plus affreux — gémi dans les larmes ! Donc le mieux était d'écrire, ainsi qu'elle-même, d'ailleurs, en avait donné l'exemple. Aussitôt il orienta sa course sans but et se dirigea vers sa maison, surpris de découvrir qu'il n'avait pas quitté son quartier. Il croyait avoir franchi plusieurs lieues; une horloge lui indiqua seulement dix heures et demie, ce qui causa cette réflexion

désespérante : « Faudra-t-il cheminer encore trente ou quarante ans à ce coefficient de vitesse ? »

Mais il était urgent de ne pas distraire son intelligence de la tâche imposée, la plus difficile sans doute qu'un être humain allait avoir devant lui ce jour-là. Car il découvrait que l'action jugée presque comme un devoir sur le lieu et sur l'heure, prenait une fâcheuse ressemblance avec un crime pur et simple quand il devait la justifier, et devant quel tribunal ! Sa défense consistait à montrer à l'épouse — désarmée par l'expiation — le mari agonisant dans les tortures, demandant la mort avec des cris d'animal disséqué tout vif, et le médecin lui-même, pâle d'horreur impuissante, faisant le signe qui condamne sans espoir...

Le médecin ! Paul se frappa le front et les passants purent imaginer, à l'éclair de sa physionomie, qu'ils croisaient un inventeur enfin maître de son idée. Rudolph Tucheim, le meilleur témoin à décharge qu'il pût citer dans cette cause perdue, était aussi le messager le plus convenable pour la mission à remplir. Déjà cet homme sûr avait accompli une tâche du même

genre, prologue du dénouement qui allait éclater. Tout d'abord, il est vrai, Tarragnoz était obligé de faire l'aveu de son imposture ; il avait obtenu par un mensonge la morphine réclamée par le mourant. Il pouvait s'attendre à des paroles sévères de la bouche de son ancien ami... Ses épaules se soulevèrent de pitié.

« Pauvre Tucheim ! songea-t-il. J'entendrai tout sans me mettre en colère. Au point où j'en suis !... »

Déjà il avait sauté dans un fiacre. Malheureusement la course était longue : il avait trop de temps pour réfléchir, de façon qu'il compliqua son affaire, au fond très simple.

« Mon ambassadeur, est aussi mon rival, songea-t-il encore. Sans doute c'est — ou plutôt c'était — un rival malheureux, considérant Valentine comme la reine placée au-dessus de tout désir. Tout de même, il me l'a dit, « la reine » a deviné sa folie. Quel triomphe, pour l'amoureux n'espérant rien, d'aller mettre au pied du trône la tête de l'homme qui espérait tout ! »

Cette entrée en scène de la jalousie, à l'heure où Tarragnoz souffrait déjà mille morts, fut pour lui un raffinement de supplice.

— Retournez, cria-t-il à son conducteur.

Puis, songeant qu'il faudrait alors écrire la terrible lettre :

— Non, ordonna-t-il aussitôt, continuez.

— Abruti ! murmura le cocher de fiacre.

Quand le médecin, dix minutes plus tard, vint ouvrir la porte au capitaine, c'était presque un ennemi que, sans le savoir, il avait en sa présence.

— Je viens vous apporter une nouvelle fort agréable, annonça Paul après la poignée de mains obligatoire.

— Vous n'en avez pas l'air, fit observer Tucheim devenu sérieux en présence du sarcasme deviné.

— Si la nouvelle est bonne, ce n'est pas pour moi. Aussi permettez que je fasse vite. Je viens solliciter de votre obligeance une démarche qu'aucun être vivant ne saurait mieux accomplir.

— En quoi consiste-t-elle ?

— A informer la comtesse de la Guernerie, le plus tôt qu'il se pourra, de la rupture de mon mariage avec elle. Soit dit en passant, vous auriez bien dû me prévenir que mon ex-sergent

Walter avait été son mari. Je présume que vous étiez dans la confidence?

— Oui. C'est moi qui ai averti la comtesse de son veuvage. Revenu à Paris, j'ai causé avec elle pour obéir à une promesse faite. Je l'ai revue plusieurs fois... Elle a daigné me dire qu'elle m'était reconnaissante. Mais sur l'honneur, j'ignorais vos fiançailles.

— Quoi qu'il en soit, il m'est impossible d'épouser la veuve... du sergent Walter. Cela vous étonne probablement?

— Non, fit Tucheim sans regarder son interlocuteur. Je comprends vos scrupules.

— Vous savez donc?...

— Je sais que vous m'avez demandé *pour vous* un flacon de morphine, à l'heure où votre compagnon souffrait — Dieu en tiendra compte — la plus terrible douleur que puisse connaître l'organisme humain. Je sais que la mort du blessé — du condamné — est survenue peu après la remise du flacon. Votre manière de voir, dans l'espèce, n'étant pas la mienne, il m'était facile de... reconstituer les faits... Donc votre décision me surprend peu, encore que j'en puisse mesurer l'amertume.

— S'il vous plaît n'insistons pas. Je compte sur vous pour expliquer à la comtesse que ce n'est pas un criminel inexcusable qui disparaît de sa vie. Même si j'ai commis une faute, montrez-lui que mon châtiment est assez dur pour mériter qu'elle me plaigne. Mais vous parlerez comme il faut : je ne suis pas inquiet. D'ailleurs j'imagine que l'ambassade n'a rien de déplaisant pour vous.

Cette fois les yeux gris de l'Alsacien ne refusèrent pas la bataille. Paul n'eut pas de peine à lire la question qu'ils posaient clairement. Il répondit, la main étendue vers la table :

— J'étais avec la comtesse quand elle a choisi cette pipe d'écume. Elle a dessiné le monogramme en ma présence. « Le cadeau d'une reine », m'avez-vous dit...

— Oui, interrompit Tucheim. Une fois dans ma vie je n'ai pas su garder un secret. Mais je n'ai jamais eu la prétention d'épouser madame de la Guernerie : je pense vous en avoir convaincu.

— N'importe ; vous connaissez le proverbe de nos Arabes : « Le chien ne mange pas le foin. Cependant il mord la chèvre qui veut manger le

foin. » Allons, docteur ! Vous avez une belle occasion d'écarter la chèvre maudite, pour toujours, des fleurs de la prairie.

— Oui, l'occasion serait belle... pour un malhonnête homme.

— En quoi seriez-vous malhonnête d'aller dire à la comtesse que j'ai tué son mari ? C'est moi qui vous le demande.

— Mon capitaine, vous n'avez pas tué le sergent Walter.

— Hélas ! De ces mains que voilà, j'ai donné au malheureux trois injections de votre morphine, coup sur coup, sans même retirer l'aiguille de son épiderme.

— J'étais certain que vous le feriez. C'est pourquoi ma morphine... n'était pas de la morphine. Je vous ai fabriqué un liquide de même apparence, mais moins dangereux. Si je vous l'avais refusé, Dieu sait quel autre moyen vous auriez pris !

— Cependant il est mort presque aussitôt.

— Peut-être que l'heure était venue. Ou bien c'est un cas d'auto-suggestion ? Nous ne savons pas jusqu'où elle peut aller. J'en ai vu des exemples guère moins bizarres. Quoi qu'il en

soit, ce n'est pas vous qui avez tué... le comte de la Guernerie. Par conséquent, ne cherchez plus d'ambassadeur. Cela vous montre qu'un « curé » peut servir à quelque chose.

— Embrassez-moi, voulez-vous? dit Tarragnoz, les yeux humides.

Les deux hommes se quittèrent après une longue accolade. L'un remonta en voiture, donnant à son cocher l'adresse qu'on devine. L'autre bourra sa pipe d'écume, la considéra longtemps, et, sans l'allumer, la reposa sur la table. Quand un fumeur boude son tabac, c'est, comme chacun sait, qu'il traverse une mauvaise crise.

XIII

— Ces dames sont encore à déjeuner, mon capitaine.

Le visiteur tomba de son haut à cette réponse qu'il obtint rue de l'Yvette. L'annonce que ces dames étaient encore *à dîner* l'eût moins surpris car, depuis qu'il avait lu son courrier du matin, la notion de la durée, qui est notre horloge intérieure, ne fonctionnait plus dans son cerveau.

— Je reviendrai tout à l'heure, dit-il au valet de chambre.

Il se remit à marcher le long des rues, à cette heure et dans ce quartier presque désertes.

Ce répit ne venait-il pas à propos pour l'arrêter dans la fausse manœuvre qui risquait de

le faire sombrer sous voiles, en vue du port? Il accourait aux pieds de Valentine pour lui conter, palpitant de joie, la frayeur qu'il avait eue de la perdre. Il ne songeait qu'à lui-même, à ces bonds qu'il venait de faire, en une seule matinée, de la félicité au désespoir, du désespoir au bonheur reconquis. Mais il n'était pas seul intéressé dans la question. Résolue à ses yeux, elle menaçait de paraître moins simple à une femme et, qui plus est, à une femme soumise aux scrupules religieux. Innocent de fait, n'était-il pas coupable d'intention? Sans doute les paroles prononcées par Tucheim en Algérie, par un prêtre deux heures plus tôt, allaient se retrouver dans la bouche de Valentine : *Non occides!* Quelle serait la conclusion tirée, la sentence rendue? Était-il sage d'avouer sa faute, de chercher un juge pesant son verdict là où il pouvait ne trouver qu'une femme aimante, ouvrant ses bras? Pourquoi parler? Pourquoi troubler la paix d'une âme heureuse? Tucheim, le plus sûr des confidents, déclarait lui-même : « Vous n'avez pas tué ! »

Mais la raison, guide mieux inspiré cette fois qu'il n'avait été près du lit de Walter, lui pré-

senta ce dilemme : « Si ta fiancée juge qu'aucune barrière n'existe entre vous, n'est-il pas mieux qu'elle l'affirme ? Si la barrière existe à ses yeux, de quel nom faut-il désigner l'homme qui ose la franchir ? Comment pourra-t-il parler d'amour à la femme possédée par surprise, par ignorance ? Et quel rire méprisant fera grimacer le fantôme guettant la couche nuptiale !...

« Je parlerai, décida Tarragnoz, et je parlerai tout de suite. »

Comme c'était le « jour » de madame Villedieu, elle était remontée dans sa chambre au sortir de la table, pour sa toilette toujours un peu longue. Madame de la Guernerie, à la vue de Paul, manifesta une heureuse surprise :

— Voilà donc l' « inspection inopinée » qu'annonçait votre petit bleu ! Quelle idée de venir chez nous si matin ? Vous avez déjeuné, naturellement, car, sans cela, j'espère bien que vous n'auriez pas été faire les cent pas dans la rue... Pourquoi cet air étrange, mon ami ! Allez-vous partir, rester, vous asseoir, demeurer debout ?

Elle le regarda mieux, devint un peu pâle, et, baissant la voix :

— Est-ce ma lettre qui vous a mis dans cet état?... Venez-vous me dire?...

— Je viens vous dire que je vous aime...

— Eh bien! alors?...

— Mais je viens vous dire aussi que c'est moi qui ai ramassé le... sergent Walter quand il est tombé, là-bas!

Valentine poussa un léger cri.

— Montons chez moi, dit-elle.

— Quand ils furent à l'abri de toute oreille indiscrète :

— C'est vous, alors, qui avez risqué votre vie pour lui? Le docteur Tucheim a prononcé votre nom, sans doute. Mais ce nom m'était inconnu... et j'avoue que j'ai fait de mon mieux pour oublier cette fin...

— Vous pouvez dire cette réhabilitation.

— Oui : ce pouvait être une réhabilitation... aux yeux des autres. Enfin, je *lui* ai pardonné.

— En bonne chrétienne. Mais qui sait si la bonne chrétienne que vous êtes pourra m'absoudre?

— Grand Dieu? Qu'avez-vous donc fait?

— Pour la seconde fois dans cette matinée, le

même récit m'est imposé. Il sera dur à entendre pour vous qui m'aimez... qui *m'aimiez*... Dans un moment, peut-être, vous n'aurez plus pour moi que de l'horreur. Mais c'est l'occasion de répéter ma parabole à propos de la conscience. Me traîner à côté de vous, le reste de mon existence, avec des pieds endoloris : non, je ne veux pas !

— Je pense, dit-elle, que je vous pardonnerais tout, sauf d'avoir manqué à l'honneur... Mais je suis tranquille sur ce point.

— L'honneur est sauf, dit Paul. Quant au reste... nous verrons bientôt.

Il commença l'histoire de cette nuit qu'il voulait oublier, mais dont la destinée l'obligeait à se souvenir sans cesse. Tucheim, par pitié pour les nerfs d'une pauvre femme, n'avait pas donné au tableau son relief poignant. Paul, au contraire, avocat de sa propre cause, n'eut garde, on le conçoit, d'en diminuer l'horreur. Il prit soin de faire passer son juge par les angoisses qui avaient déterminé l'acte final. Plaidant la folie, au moins fallait-il montrer qu'un homme peut devenir fou après des heures semblables.

Cette éloquence désespérée, il put le voir, ne laissait pas que de produire son effet. Madame de la Guernerie, les mains jointes, les yeux fermés, subissait l'épreuve sans mot dire, sans marquer, sauf par des frémissements dont elle était secouée, l'attention qu'elle prêtait aux paroles de Tarragnoz. Mais quand celui-ci raconta sa visite à Tucheim, la morphine demandée, promise, Valentine cachant la tête dans ses mains ne put retenir une sourde exclamation de frayeur :

— De grâce, n'en dites pas plus : je devine... Et vous êtes chez moi !... Qu'est-ce qui peut donc vous arrêter, grand Dieu !

— Je suis chez vous, parce que Tucheim m'y envoie. Tout à l'heure il m'a dit : « Ce que je vous ai donné ce soir-là, n'était pas de la morphine. Vous n'êtes pour rien dans la mort du malheureux ». Doit-il vous apporter son témoignage ? Il est prêt à venir.

— Non, je vous crois. Mais vous *avez voulu* tuer !...

Une douleur calme, réfléchie, la faisait pleurer doucement. Paul craignit que ces larmes ne fussent l'éternel adieu à leurs espérances. Il supplia humblement :

— Ayez pitié de moi — de vous, puisque vous m'aimez. Ne dites pas aujourd'hui l'affreuse parole qui désunirait nos existences. Voyez les choses comme elles sont : la mort d'aucun homme n'est entre nous.

Elle répéta encore :

— Non ; mais vous avez voulu tuer !

Alors il essaya d'un autre argument :

— Oserai-je vous citer ce précepte que j'ai toujours admiré : « Tu ne jugeras point ! » Qui sait, vous trouvant à ma place, quelle conduite vous auriez tenue ?

— Puisque vous citez nos préceptes, n'oubliez pas celui qui m'aurait guidée : « Tu ne tueras point ! »... Et nous n'aurions jamais connu l'angoisse de la minute présente !

Ses larmes redoublèrent. Paul, comprenant que l'arrêt tremblait sur les lèvres du juge, s'était mis à genoux. Il n'avait même pas la hardiesse de toucher la main de Valentine, car il avait peur. Une troisième fois, depuis le matin, l'inéluctable commandement revenait à son oreille : *non occides.*

Madame de la Guernerie, enfin, s'essuya les yeux et prononça d'une voix ferme cette sen-

tence que Paul accueillit avec transport, car c'était un renvoi à huitaine — il attendait quelque chose de plus fâcheux :

— Mardi, à la même heure, nous nous verrons... si, dans l'intervalle, je ne vous ai pas pas manifesté le désir contraire. Maintenant, laissez-moi : je n'en peux plus !

Tarragnoz, décidément voué à l'extraordinaire, connut chaque matin une impression à coup sûr peu banale : la crainte d'apercevoir dans son courrier l'écriture de la femme qu'il adorait. Chaque matin il détourna les yeux quand son ordonnance lui apportait ses lettres, ne voulant pas que personne pût être là pour voir son visage, si l'épée suspendue tombait sur lui. Comme il dormit peu, il n'eut guère l'occasion d'être agité par des cauchemars, et le fantôme resta invisible. D'ailleurs son vrai cauchemar, désormais, n'était plus sur les frontières du Maroc mais dans une petite maison de la rue de l'Yvette.

Le mardi suivant, aucun tonnerre n'ayant grondé dans cette direction, il se mit en route après un déjeuner qui ne valait guère mieux que celui qu'il avait oublié sur sa table huit

jours plus tôt. Vingt fois, depuis le matin, il avait oscillé de l'espoir à la crainte. L'espoir lui disait : « Elle n'aurait pas la cruauté de te faire venir pour t'immoler de sa main ». — « Elle peut vouloir justifier à tes yeux ta condamnation », lui suggérait la crainte. Mis en présence de Valentine, il ne fut pas beaucoup plus avancé, tant elle avait l'air grave et sérieux. Elle lui tendit la main, et son regard droit, honnête, ne se détourna pas avec la confusion de l'aveu tendre. Évidemment, ce n'était pas de tendresse qu'il allait être question.

— J'ai, dit-elle, beaucoup réfléchi et beaucoup prié — pour vous peut-être plus encore que pour moi. Deux considérations me tracent mon devoir : d'abord, je vous ai fait une promesse sacrée. Ensuite, aux yeux humains, rien ne m'autorise à ne pas la tenir.

Le tribunal voulait bien ne pas le condamner ; mais il sentait devant lui la froideur d'un tribunal. Délivré, par les paroles de Valentine, de la crainte qu'il avait eue de la perdre, la pensée qu'il n'allait plus trouver le même cœur dans la même femme ne lui causait pas

une terreur beaucoup moindre. Il formula tristement cette plainte, qui était le *tout ou rien!* du véritable amour :

— Ce n'est pas le payement d'une dette que je réclame. Avez-vous donc peur d'un procès?

— Peut-être, admit-elle.

Étonné d'un langage si nouveau, Paul se taisait, redoutant d'autres blessures. Elle devina la souffrance infligée :

— Comprenons-nous bien. L'adversaire qui m'attaque, c'est moi, non pas vous. Pendant cette longue semaine, c'est contre moi même que j'ai soutenu le procès effroyablement obscur. Aux yeux du monde, encore une fois, rien ne nous sépare. La morale humaine, probablement, vous absout, comme l'a fait votre raison. Mais il y a la morale divine, qui est *ma morale*. Devant ma conscience, vous êtes coupable d'un meurtre par intention.

— Alors, gémit Tarragnoz, c'est pour entendre un adieu que je suis venu?

— Ai-je le droit de vous reprocher une situation qui est ma faute? Loyalement, dès nos premiers entretiens, vous m'avez avertie. Dans votre âme la place du dogme religieux reste

vide. C'était un danger pour notre avenir; mais, devenue aveugle — vous savez comment — j'ai passé outre. Non, je n'ai pas le droit de vous en punir. Tant pis pour moi si j'en souffre !

— Et je vous ai promis que vous serez la plus heureuse des femmes !

— Je ne serai pas la plus heureuse des femmes... sous certains rapports. Je tremblerai nuit et jour à la pensée de l'autre vie qui pourra nous séparer, si vous quittez ce monde avec un crime sur la conscience. Mais de mon amour je ferai une prière, qui finira par être entendue. Alors, oh ! mon ami, je serai la plus heureuse des femmes, en toute vérité.

Paul, sans répondre, considérait l'étendue, jusque-là ignorée, du sacrifice qu'il venait de recevoir.

— Comme vous valez mieux que moi ! soupira-t-il.

— Je ne vaux pas mieux, mais peut-être que j'aime mieux. Courage ! L'heure attendue viendra, même s'il y faut un miracle. Tâchons de sourire, et venez embrasser votre femme.

Étonnée de voir qu'il ne se pressait pas

d'obéir, elle l'interrogeait du regard tendre de ses beaux yeux.

— Garde ton baiser, dit-il, pour le moment prochain où tu ne reverras plus sur mon front ce qui effraye ton cœur de croyante.

Valentine avait compris ; mais elle ne voulait pas arracher une conversion comme d'autres arrachent le don d'une parure.

— N'allons pas trop vite, conseilla sa voix redevenue grave. Si vous croyez satisfaire un caprice de dévote, restez plutôt là où vous êtes. Je n'ai jamais pu pardonner à Henri Quatre d'avoir dit, si toutefois il l'a dit, que Paris vaut bien une messe.

— Nous n'irons pas trop vite, chère sainte, fit Tarragnoz en lui baisant la main. Pour vous montrer que c'est sérieux, vous serez quelques jours sans me voir. Et, dans l'occasion... une messe vaudra bien Paris.

FIN

FERRÉOL

I

A la veille du Second Empire, quelques capitales d'anciennes provinces gardaient encore, délicieusement visibles, les traces de l'autonomie passée, et ce caractère spécial du terroir que la division départementale n'a pas voulu respecter. Parmi les souveraines déchues, on remarquait Besançon, l'ancienne « cité libre et impériale », indépendante pendant des siècles jusqu'à l'établissement du *protectorat* Espagnol — si l'on veut bien excuser l'anachronisme du mot.

Aujourd'hui, nous trouvons qu'il était glorieux pour une ville de remettre ses clefs à un vainqueur quand il se nommait Louis XIV. Mais

les intrépides patriotes d'alors n'en jugeaient pas ainsi et, sans regarder la personne du conquérant, ne voyaient que l'amertume de la conquête. Lente à oublier, pas plus prompte à accepter la suprématie des individus ou des institutions, la forte race Comtoise, obligée d'obéir, ne fut pas unanime à se soumettre au fond du cœur. Longtemps après 1674, il arrivait qu'un vieillard « en fin de mort » exigeât d'être enterré « à bouchon », c'est-à-dire le dos en l'air, « pour ne pas voir le soleil du roi. »

Il n'est pas nécessaire de compter quatre-vingts ans d'âge pour avoir assisté à d'étranges conversations, où les arrière-petits-fils des *protégés* reprochaient encore à leurs protecteurs Espagnols de les avoir si mal défendus. Après quoi des comparaisons dépourvues d'euphémisme s'établissaient entre telle famille, tôt ralliée, qui avait obtenu du nouveau maître emplois, faveurs, dignités, et telle autre — l'auteur en connaît — qui s'était tenue à l'écart dans une réserve un peu farouche.

A ces souvenirs de « la conquête », deux fois séculaires, ceux de l'invasion de 1815, moins effacés naturellement, venaient pour

ainsi dire se superposer. Dans le peuple, pour qui la succession de Philippe IV était d'intérêt secondaire, on parlait encore des souffrances du blocus comme d'événements rapprochés, dont les témoins restaient en nombre. Finalement, de toutes ces chroniques de tranchées, d'assauts et de bombardements, quelle que fût leur époque, il subsistait un grand amour de l'armée, un culte reconnaissant pour la forteresse et pour le rempart, qui influaient sur les mœurs locales d'une façon à peine concevable aujourd'hui.

Comprimée alors dans l'enceinte des murailles, la ville séparait à peine par la largeur d'une rue ou d'une rivière des quartiers aussi différents l'un de l'autre que le Faubourg Saint-Germain l'est de Ménilmontant. Groupé sur la colline de la Cathédrale, le *Chapitre* logeait les couvents, les chanoines et quelques vieilles filles achevant leurs existences condamnées à l'économie, dans des maisonnettes propres et lissées comme le poil de leur angora. Les hôtels de la rue du Perron sentaient l'aristocratie sévère et froide. La Grande Rue était commerçante. Un pont traversé, on s'engageait dans les

rues du quartier le plus laid comme aussi le plus animé de la ville, peuplé de vignerons (*les bousbots*), de boutiquiers et d'aubergistes entassés entre le Doubs et l'enceinte. Par ces voies mal pavées et de moitié trop étroites, Besançon communiquait avec la Lorraine, la Bourgogne, le Centre, en un mot avec la plus grande partie du territoire national. Piétons, voitures de poste, diligences, chars de *rouliers*, tout circulait tant bien que mal dans les deux sens. Mais, arrivé aux ponts-levis, l'engorgement devenait inexprimable. Bordée de hautes maisons souvent très pauvres, empuantie par le ruisseau qui formait son milieu, la rue de Battant était l'une des moins agréables de la ville. Toutefois ses habitants, population distincte ayant ses habitudes, semblaient s'y plaire. De l'autre côté du Doubs, dans les quartiers plus riches occupant l'intérieur de la boucle que la rivière forme autour du roc de la citadelle, ces gens se sentaient dépaysés. De même le Bisontin proprement dit ne fût jamais allé « à Battant » pour son plaisir.

Là se trouvait, au premier quart de la montée, la boutique du chapelier Petitcuenot, mon-

tagnard venu de Morteau, jadis homme de peine chez son prédécesseur dont, après quinze ans d'une économie effroyable et d'un travail de bête de somme, il avait épousé la fille et repris la maison. C'était un gaillard de cinq pieds huit pouces, bon homme tant que tout allait bien, qui n'eût pas cédé le trottoir au Préfet, ni son opinion à l'Archevêque. Il se croyait un peu athée, ainsi qu'il était de mode à Battant ; c'est-à-dire qu'il n'allait pas à la messe et ne faisait pas ses pâques. Mais sa femme, pratiquante pour deux, l'obligeait à observer le vendredi, à quoi il remédiait en buvant un litre de plus à son repas. D'ailleurs, comme il buvait du vin de sa vigne de *Trô Châté*, pur et sans mélange (d'eau surtout), il était souvent allumé, jamais gris.

Lors du voyage du Prince-Président, Petitcuenot poussa des cris séditieux. Au fond, les affaires allant mal depuis trois ans, il n'avait aucun enthousiasme pour le régime en vigueur. Mais la haine de toute inégalité, essence de la nature comtoise, avait grincé en lui au passage de « cet individu » qui circulait dans une voiture à quatre chevaux. Mis pendant douze

heures au violon — où il ne trouva que de l'eau à boire, — il en sortit avec une soif terrible et la réputation d'un républicain avancé qu'il garda toujours. Il trouvait quand même très naturel d'envoyer à l'école des Frères ses deux fils, Claude et Ferréol, âgés celui-ci de sept ans, l'autre de neuf.

Ces deux gamins promettaient une bonne moyenne d'intelligence et « apprenaient » d'une façon très convenable. D'ailleurs, en cas de mauvais bulletin, les taloches maternelles se détachaient ainsi que la foudre d'une nuée d'orage.

Madame Petitcuenot, pas plus haute que rien, maigre et sèche — une *écrignôle*, disaient ses voisines, — les élevait dans la crainte des châtiments et aussi dans l'amour de la vieille cité qui l'avait vue naître, et dont elle n'était jamais sortie. Au peuple Bisontin d'alors, l'enceinte des fortifications donnait l'impression d'un appartement où se concentrent les habitudes et l'intérêt de l'existence qu'il abrite. Claude et Ferréol avaient déjà le culte du rempart, le respect du canon, l'admiration pour le soldat qui veille sur le repos des habitants. Ils tâchaient

de ne pas s'endormir dans leurs petits lits avant que la grosse cloche de Saint-Pierre n'eût ordonné, au coup d'onze heures, la fermeture des portes. Alors ils se pelotonnaient sous leurs couvertures avec l'agréable notion de la sécurité absolue contre l'attaque — toujours possible — de *l'ennemi*. L'ennemi, pour eux et pour un millier d'enfants de leur âge, était le danger vague et indéfini, quelque chose de pareil à un Croquemitaine effroyable et multiple, qui motivait l'existence de ces murs, de ces grosses portes, de ces ponts-levis, de ces canons, de ces régiments, et de cette citadelle « qui ne pouvait être prise que par la famine. »

Une fois, conduits par leur père, ils l'avaient visitée avec un laissez-passer bien en règle, sous l'œil sévère d'un gardien qui guettait leurs mouvements et surveillait leurs mains près des tas de boulets, comme si l'on eût traversé un magasin d'argenterie. On leur avait montré le Pont-de-Secours, « derrière lequel on fusille », et le puits qui descend jusqu'au Doubs. Quant au souterrain qui, d'après la légende connue de tout Bisontin, communique par-dessous la rivière avec le fort Bregille, à trois kilomètres,

c'était un secret vital de la défense, auquel, à moins d'être animé d'intentions suspectes, nul visiteur n'aurait osé faire allusion.

Une autre fois Petitcuenot, lui-même friand de ces émotions, avait suivi avec ses *gachenots* le chemin de ronde après la nuit tombée.

— Halte-là ! Qui vive ? criait à chaque tournant une voix formidable.

Et les faussets de soprano, bien vite, se mêlaient au baryton paternel pour répondre :

— Ami !

Car, à la moindre hésitation, paf ! une balle. On était prévenu.

Le soir, quand il faisait beau, leur mère les conduisait souvent à « la Retraite », sonnée sur la Place Saint-Pierre. L'œil au cadran illuminé où l'aiguille touchait presque l'heure, ils retenaient leurs souffles. Le huitième coup sonné, un roulement de cinquante tambours faisait vibrer leurs poitrines. Puis, après un silence brusque, les clairons des chasseurs à pied, les trompettes plus graves de l'artillerie donnaient successivement leur réplique. Enfin chacun des groupes, peau d'âne ou cuivre, tirait de son côté dans la direction de sa caserne avec un

decrescendo dans l'éloignement ; et, comme un enfant à la dernière chanson de sa nourrice, la ville forte s'endormait, obéissante, dans son berceau de granit.

Aux jours de congé ils allaient « voir les soldats » qui, à vrai dire, étaient mieux faits que ceux d'aujourd'hui, par leur équipement plus décoratif, pour frapper l'imagination des enfants.

D'abord venait la petite cohorte des sapeurs, laissant voir seulement leurs yeux entre leurs bonnets à poils et leurs barbes de fleuve. Quant au reste de leur personne, il disparaissait derrière leur tablier, dépouille presque complète d'un bœuf, éblouissant de blancheur, si raide qu'il paraissait en tôle. Leur main gauche, qu'un crispin de buffle rendait encore plus énorme (c'était vraiment l'âge du buffle) soutenait sur l'épaule l'acier brillant de la hache « qui servait à frayer le passage à l'armée », se disaient entre eux les spectateurs.

Puis c'était le tambour-major : six pieds d'homme, deux pieds de bonnet, deux autres pieds de panache. Enfin venaient les tambours traînant la jambe gauche protégée par d'autre

buffle, tandis que la jambe droite vermillonnait à découvert. Quel fracas sortait de ces caisses, monuments véritables si on les compare à celles d'aujourd'hui ! Cependant elles ont battu la charge aux extrémités de l'Europe, sans que le tapin d'alors les trouvât trop encombrantes.

Une fois par an la population, religieuse dans son ensemble, admirait un spectacle où les pompes du culte et celles de l'armée se confondaient en une splendeur qui semble un souvenir éloigné de plusieurs siècles. Cela se nommait la Procession Générale. Par toute la ville on voyait un cardinal promener l'ostensoir, sous un dais étincelant que suivaient les fonctionnaires civils en uniforme, la Cour en robes rouges, les Ordres Religieux, les généraux en grande tenue, l'infanterie avec ses sapeurs, la cavalerie avec ses cuirasses, l'artillerie avec ses canons. Tout ce cortège, massé en ordre sur la place Saint-Pierre, recevait la bénédiction tandis que les troupes, genou terre, présentaient les armes au fracas des tambours et des trompettes. Ni les sermons de leur curé, ni le catéchisme de leur école n'impressionnaient les deux *gachenots* autant que la vue de cette force

suprême : le soldat, prosterné devant cette autre force invisible, représentée par un pontife élevant l'hostie dans ses mains.

Décembre venu, la grande affaire était « la Crèche », véritable Mystère du Moyen-Age, représenté par des marionnettes et fortement modernisé. Quelle joie de retrouver le citoyen de Battant, le *bousbot* classique, Barbisier, venant adorer l'Enfant Jésus entre sa femme Naitouere, toujours en dispute, et les Rois Mages dont l'un, nègre comme nul n'ignore, était d'abord bousculé par le terrible vigneron. Car *ce peut chobreuillie*, avec sa figure mal récurée, allait *fare poue ai l'Offant*.

De même que la Procession était surtout une revue militaire pour Claude et Ferréol, de même ce qui les enchantait, au seuil de l'Etable, était la rude franchise du *bousbot*. Barbisier, sans que personne l'en priât, se constituait le gardien du petit « Joueset », n'admettant les visiteurs qu'après leur avoir dit leurs vérités, à la Comtoise. Chacun avait son compte, avocat dévalisant le plaideur, moine gourmand, vieille *brioule* demandant un second mari, étameur mettant toujours la

pièce à côté du trou, grande dame *trou bin enharnoichie*, voulant qu'on s'écarte d'elle, chapeau bas. Ainsi, dans ces âmes bien préparées, se fortifiait encore la haine de l'inégalité.

Claude, quand vint la Conscription, tira un mauvais numéro. Ce fut la première catastrophe de la famille ; mais le mot *catastrophe* n'est pas exagéré. A cette époque un « mauvais numéro » se traduisait par sept ans de service à la caserne, sans les raffinements de politesse et de confort dont nos troupiers sont aujourd'hui l'objet. Aussi, même pour des gens dont la plus agréable distraction consistait à « aller voir les soldats », l'approche du tirage au sort était un cauchemar ôtant le sommeil à bien des familles, trop pauvres pour « acheter un homme ».

Claude Petitcuenot, joli garçon, beau parleur, très intelligent, apportait déjà un aide précieux au commerce paternel. Mais surtout sa mère avait pour lui une adoration aveugle. Sans rien dire à personne, cette femme de tête avait employé dix ans à économiser la somme nécessaire. L'homme fut « acheté » et la tranquillité régna dans la maison. Quant à Ferréol,

victime d'un accident, il n'avait rien à redouter du « sort ». Ayant voulu, à l'âge de quinze ans, cueillir des fleurs rares sur la pente escarpée de la citadelle, l'arbuste auquel sa main s'accrochait n'avait pu le soutenir. De la chute effroyable il avait gardé une entorse qui, mal réduite, l'obligeait à l'usage d'une béquille pour le reste de ses jours.

Lui, pas beau, était aussi taciturne que son aîné était loquace. Il partageait l'admiration de ses parents pour Claude et, resté timide, lui obéissait en tout, faisant le gros ouvrage du magasin. Quand il avait replacé les volets, tandis que son frère s'allait divertir dans les cafés brillants de l'autre rive, l'infirme s'absorbait dans la lecture qui fut la passion — et la grande influence — de sa vie.

Au moment où, vers la fin de l'Empire, « l'émancipation ouvrière » grisa tant de cerveaux, Claude sentit les ailes lui pousser et désira voir la capitale. Depuis longtemps la diligence, péniblement venue de Dijon dans une journée, ne *berlinguait* plus sur les pavés de Battant. A la gare, toute proche, on montait en wagon et le train vous débarquait à Paris un

peu avant que la vingt-quatrième heure fût achevée.

Claude entreprit ce voyage pendant l'Exposition de 1867, voulant, disait-il, s'éclairer sur le progrès en général et celui de la chapellerie en particulier. Son billet lui donnait une semaine ; mais il vendit son coupon de retour et écrivit à sa famille qu'on ne devait pas compter sur lui de quelque temps.

Frappée au cœur, la vieille Comtoise pleura en silence. Au fond, le père Petitcuenot fut flatté dans son amour-propre.

— Bonnes gens, disait-il à ses voisins, je vous ai vendu des chapeaux pendant la moitié de ma vie et je ne sais pas s'ils poussent dans la terre ou sur les arbres. Mais Claude n'est pas si bête qu'on l'était de mon temps. Il s'est placé chez mon fournisseur et étudie la fabrication. Ça peut servir.

— A quoi ? lui demandait-on. Vous n'allez pas ouvrir une usine ?

Dieu sait qu'il n'y songeait pas ; mais « voulant faire bisquer le monde », il répondait évasivement :

— Oh ! pour faire notre marchandise, il n'y

a pas besoin d'un moulin à six paires de meules.

Déjà on regardait un peu de travers ce *bousbot* qui allait peut-être s'élever au-dessus des autres. Lui sentait quelque plaisir à se voir envié ; car c'était chez les autres, — faiblesse de l'humaine nature ! — qu'il n'aimait pas découvrir la supériorité.

La guerre contre l'Allemagne éclata sur ces entrefaites. Petitcuenot, qui avait cinquante-sept ans, fut incorporé dans la garde nationale de Besançon, tandis que Claude, enfermé dans la capitale, connaissait les rigueurs de la famine. On fut sans nouvelles de lui pendant deux mois ; puis survint la tempête de la Commune pendant laquelle, en fin diplomate, il réussit à ne se faire fusiller ni à Paris ni à Versailles.

Quand il put revenir en Franche-Comté, ce fut pour fermer les yeux à sa mère, tuée par cette série d'inquiétudes. Avec cette femme petite et frêle disparaissait la bonne influence de la famille et l'âme de la maison commerciale. Petitcuenot, vieilli par les émotions de la guerre et désemparé à fond par le chagrin, dit à ses enfants :

— Reprenez la boutique. Toi, Claude, tu vas te marier comme de juste. Mais tu garderas ton frère pour associé. Allons chez le notaire. Je voudrais déjà être à Morteau.

Le brave homme ne s'attendait guère à la réponse qu'il reçut, formellement négative. Claude n'avait pas plus envie de la femme que de la boutique. Ayant tâté de Paris, de ses plaisirs et de sa liberté, il était incapable de s'enfermer pour le reste de ses jours à Battant qui, pour être juste, ne ressemble guère au boulevard. On alla chez le notaire ; mais ce fut pour vendre la boutique et la vigne de *Trô-Châté*. Claude et Ferréol, celui-ci décidé au premier mot de son frère, partirent pour Paris avec l'argent dans leur poche — en réalité il était dans la poche du « Parisien ».

Pendant ce temps-là, vers les montagnes qu'il désirait revoir, Petitcuenot s'acheminait dans la patache qui l'avait « descendu » trente-cinq ans plus tôt. Comme fruit de son travail, il emportait un contrat de rente viagère en due forme. Ses enfants la payèrent avec d'autant plus de régularité que l'obligation s'éteignit assez vite. Le pauvre *bousbot*, n'ayant plus

d'occupation, mangea trop pour se distraire et but d'autant pour guérir la soif causée par les saucisses du crû, qui sont salées en diable. Retenu au logis pendant de longs mois par six pieds de neige, il devint la proie de l'obésité et mourut d'une congestion.

Ses fils suivirent son cercueil et gagnèrent l'estime des Mortuaciens en laissant au marbrier une somme rondelette, d'où résulta une tombe très convenable, même pour le père d'un député.

Claude avait-il vu l'avenir en songe ?

II

Ferréol, heureux de retrouver ce frère « Parisien » pour qui son admiration avait encore augmenté, le suivait dans sa course vers Paris de même qu'il se fût laissé emporter par un demi-dieu remontant vers l'Olympe. Le trajet fut employé à ouvrir les yeux du pauvre infirme, non moins infirme, pensait Claude, dans son esprit que dans son corps. Il restait entravé par les notions d'un autre âge et les croyances d'une autre planète. Son rêve était de gagner modestement sa vie par un travail assuré, d'apprendre la façon d'un objet dont il connaissait à peu près uniquement la vente, et, par son entrée dans la Ville-Lumière, d'éclairer son esprit avide de connaissances nouvelles.

Sa première désillusion fut éprouvée quand leur fiacre s'arrêta devant un hôtel assez borgne de la rue du Vertbois. Claude l'abandonna cinq minutes puis, revenant avec un garçon à la physionomie peu engageante, fit décharger une des deux malles.

— J'ai retenu ta chambre à l'entresol : tu n'auras pas à monter haut, dit-il à Ferréol. Et la rue d'Aboukir, où se trouve l'atelier, est à deux pas.

— Quoi ! Nous ne logerons pas ensemble ?

— Non : j'habite au cinquième, beaucoup trop loin. Avec ta béquille...

— Mais tu aurais pu changer de logement, ne fut-ce que par économie. Sans toi, dans ce taudis obscur, je vais mourir de chagrin.

Claude jugea le moment venu pour certaines confidences qu'il faudrait aborder tôt ou tard.

— C'est que... je n'habite pas seul.

— Avec un camarade ?

— Non, avec *une* camarade. C'est beaucoup plus pratique. Un jour tu t'en convaincras.

— Malgré ma béquille ?... répéta le boiteux avec un sourire triste.

Sans être scandalisé — Battant n'a rien de

commun avec une Thébaïde — il éprouvait un serrement de cœur à l'idée qu'il y avait entre lui et son frère... une camarade. La soirée, qu'il passa dans cette chambre basse, malodorante, meublée comme le sont ces gîtes de trente francs par mois, fut une des plus tristes de sa vie.

Sur l'heure il fût retourné à Besançon, dans le cas où la chose eût été possible. Mais sa mère n'était plus là, sa mère bonne et tendre pour lui, encore qu'elle préférât l'aîné. Un nouveau venu occupait sa chambrette bien aérée, d'une propreté méticuleuse. Et la table bien servie ne l'attendait plus dans l'arrière-boutique. La cuisine du « restaurant » de l'hôtel, sa nappe tachée de violet coupèrent l'appétit de ce jeune homme habitué au luxe de la propreté, sinon à d'autres. Etait-il tout à coup devenu très pauvre ? Découragé, il parcourut des yeux la soupente où il devait dormir. Ouvrant sa malle, seule chose qui lui fût personnelle en ce lieu, il se hâta d'en tirer quelques livres et, mal éclairé par son flambeau de zinc, il se réfugia dans la lecture de même que d'autres se réfugient dans l'ivresse. Quand le bruit s'apaisa au

rez-de-chaussée, un lourd sommeil lui apporta l'oubli absolu.

Le lendemain il attendit son frère une partie de la matinée. Claude parut enfin.

— Qu'allons-nous faire aujourd'hui ? demanda-t-il.

Ferréol répondit :

— Tu m'as promis du travail. Si je reste un jour de plus sans rien faire, je sens que le mal du pays va me prendre et que je retournerai chez nous.

— Chez nous, c'est Paris, déclara l'aîné en haussant les épaules. Mais puisqu'il te tarde tant de trimer, en route pour le bagne !

Le directeur du bagne, en bon français le patron, occupait une dizaine d'ouvriers et d'ouvrières au premier étage d'une maison bien éclairée de la rue d'Aboukir. Claude présenta son frère et demanda l'embauchage pour le nouveau venu d'un ton assuré, n'ignorant pas que son chef tenait à lui car il était habile dans la partie. Ferréol, quand ils furent dehors, s'étonna de cette hardiesse, non sans l'admirer au fond :

— J'avais presque peur de nous voir flanquer à la porte, *toé quement moé.*

— Il faudra oublier ton patois et apprendre à n'avoir pas peur d'*eux*, répondit Claude, sévèrement. Es-tu un esclave, ou un homme libre?

Ferréol, déjà ragaillardi par le travail assuré, avait tellement l'impression d'être un homme libre qu'il dit à son frère :

— Donne-moi un peu d'argent. Pas une heure de plus je ne veux rester dans ce *bregit* où tu m'as fourré. Nous ferons plus tard le partage de notre capital.

— Bien. Ton argent est à toi. Mais je n'ai que cent francs dans ma poche.

— Ils suffiront pour le moment. A demain. Je t'attendrai à la porte du patron.

Au bout d'une semaine, Ferréol était guéri de sa nostalgie. L'intérêt de son apprentissage avait, dès la première minute, absorbé son intelligence ouverte au progrès. Il admirait toutes ces machines qui, par leur travail successif, produisent le feutre : la *souffleuse* triant et nettoyant les poils coupés; la *bastisseuse* les envoyant sur les cônes; la *fouleuse*, la *ponceuse* donnant l'apprêt aux bastissages; puis la dernière machine pour *la mise en tournure*.

On était loin de l'ancienne méthode qu'il avait lue dans les vieux manuels démodés. Même les expressions surannées de *dégalage*, de *sévrétage*, d'*arçonnage* tombaient dans l'oubli.

« Pauvre père, songeait-il, qui n'aurait pu dire si les chapeaux poussent dans la terre ou sur les arbres ! »

Il éprouvait l'orgueil légitime de savoir, le désir d'apprendre encore plus. Dès le premier jour le chef de la maison — Boisjean et Cie — avait prévu que Ferréol serait un ouvrier de premier ordre et le laissait voir. Par contre les hommes de l'atelier se tenaient sur la réserve. L'un d'eux avait dit :

— Le nouveau a une tête d'espion.

Mais Claude, très influent par l'ancienneté et non moins par le bagout, se porta garant pour son frère. Il expliqua :

— C'est un original, un peu timide à cause de sa béquille, et qui n'a jamais rien vu. Il a besoin de se dérouiller ; mais c'est aussi franc que l'or. Des mille et des cent ne lui feraient pas dire ce qu'il ne veut pas dire, ni faire ce qu'il ne veut pas faire. On est comme ça chez nous.

Le dimanche qui suivit, Claude informa son

frère qu'il l'invitait à dîner dans une brasserie voisine et qu'il le présenterait à « sa camarade. »

La camarade en question fut introduite sous le nom de Virginie, sans adjonction patronymique et encombrante. C'était une jolie fille, parisienne jusqu'au bout des ongles, vêtue avec le goût et la simplicité d'une duchesse en voyage, et qui travaillait chez une grande « fleuriste artificielle. »

— Vous comprenez, dit-elle à Ferréol pour le mettre à l'aise, que les fleurs et les chapeaux sont faits pour aller ensemble.

De fait il était fort intimidé. Cependant il riposta galamment :

— Vous n'avez pas l'air d'être en papier, comme les roses que vous faites.

Contente d'être admirée, elle répondit :

— Et vous, monsieur, vous n'avez pas l'air si jésuite qu'on me l'avait dit.

— Grosse bavarde! critiqua Claude sans se fâcher... Tout de même je parie qu'il est allé à la messe ce matin.

— Oui, à la Madeleine. L'église de Battant porte le même nom. Mais les *couriolots* de chez nous ont la voix moins claire.

— Ah! la Madeleine! soupira Virginie. C'est là que j'ai fait ma première communion. En défilant j'ai cassé mon cierge, et la voisine qui m'avait habillée a prétendu que c'était mauvais signe. On peut dire qu'elle avait de l'œil, celle-là! Dieu de Dieu! Si les pauvres gamines savaient ce qui les attend plus tard, elles iraient se fiche à l'eau avec leur robe blanche.

— Est-ce qu'on va pleurer? demanda Claude grincheux.

— Pleurer! Le temps où je pleurais encore est déjà loin.

Elle fredonna l'air à la mode :

> Je cass' les noisettes
> En m'asseyant d'sus...

Et le dîner à deux francs cinquante, vin compris, fut attaqué sans plus de réminiscences moroses. Puis on alla finir la soirée au théâtre, et ce fut Ferréol qui eut les yeux humides en écoutant les plaintes de la mère à qui l'époux indigne avait enlevé son enfant, pour la contraindre à signer l'abandon de sa fortune. Car il était moins blasé que Virginie sur le théâtre... et sur beaucoup de choses.

Ce grand garçon naïf et maltraité par le sort plaisait beaucoup à la jeune Parisienne. Elle voulut visiter son logement, très modeste, mais propre et bien tenu. Cependant l'absence de la main féminine se laissait voir dans les détails. En une demi-heure la grisette changea l'aspect du lieu et le rendit agréable.

— Vous auriez besoin qu'une fleuriste vienne vous inspecter une fois ou deux par semaine, dit-elle en riant.

Ferréol rougit un peu, puis, tâchant de prendre l'air goguenard :

— Les fleuristes n'aiment pas les boiteux.

Virginie le consola d'un air convaincu.

— Ça ne m'aurait pas fait peur quand j'étais libre. Avec vous autres on est sûre de n'avoir pas donné son amitié à un coureur... comme j'en connais.

Claude prit l'insinuation avec bonne humeur.

— A ce compte-là, dit-il, nous devrions préférer celles qui marchent avec des crosses.

— Michel Montaigne est de cet avis, remarqua Ferréol. D'après lui, tant qu'on n'a pas aimé une boiteuse, on ne sait pas ce que c'est que l'amour.

— J'ai connu un Montaigne qui voyageait pour les plumes. Est-ce le vôtre? demanda Virginie.

— Non. Le mien était maire de Bordeaux.

— Mazette! Vous avez des belles connaissances, vous!

L'instruction mal digérée mais considérable, acquise par d'incessantes lectures, déclassait un peu le jeune Comtois relativement aux innombrables Virginie qu'il croisait sur son chemin. A cette époque, il était à peu près heureux, croyant atteindre son idéal : une moitié de la vie consacrée au travail matériel nécessaire à l'existence; l'autre intéressée par l'étude. Ce serait en effet l'idéal de l'ouvrier intelligent. Mais il n'est pas bon à l'homme d'être seul. Parfois, quand la pluie ne s'était pas arrêtée pendant deux jours, et que la blanchisseuse lui rendait son linge *déboutonné*, les paroles entendues faisaient rêver Ferréol :

« Vous auriez besoin qu'une femme vînt vous inspecter de temps en temps. »

Une *finisseuse* de la maison Boisjean, point belle, mais d'instincts honnêtes et de cœur tendre, s'amouracha de lui et cacha son secret

avec un soin dont ses compagnes lui donnaient peu l'exemple. Ferréol avait l'âme trop féminine pour ne pas pénétrer un mystère de ce genre; il avait, en même temps, le cœur trop jeune pour n'être pas touché du sentiment qu'il avait inspiré sans le vouloir. Il oublia un soir que Rose, elle non plus, n'était pas ferrée sur Montaigne. L'étourdissement passé, l'estime restant, il décida :

« Je dois l'épouser. Mais que va dire mon frère quand je lui parlerai de cela, et des comptes de famille qu'il faudra régler? »

Ce qu'allait dire le majestueux Claude pouvait se prévoir facilement. Aussi, par l'éloignement naturel à tout humain, qu'il s'agisse d'une scène, ou de l'extraction d'une molaire, Ferréol *attendit*. Rose, d'ailleurs, n'était pas exigeante, ni bruyante. Enfin, bien que son salaire fût augmenté, il se trouvait encore trop éloigné du tarif qu'il se proposait d'atteindre. Mais surtout des préoccupations d'ordre général occupèrent bientôt son esprit..

Tandis qu'il travaillait à gravir les échelons de l'aisance, l'atelier Boisjean, et les autres de la même industrie, s'agitaient à l'idée qu'il

fallait réviser les tarifs, autrement dit grossir la paye. Dans l'opinion de la masse — encore simpliste il y a trente ans — le capital était un réservoir inépuisable, communiquant avec le champ de la main-d'œuvre par des canaux d'irrigations, appelés salaires, qu'il s'agissait seulement de faire élargir pour assurer l'abondance et augmenter le bien-être. On n'avait pas encore admis le principe que le travail est un mal en soi, devant être réduit de plus en plus sans diminuer le gain de l'ouvrier. Le patron n'était pas encore l'ennemi héréditaire, qu'il faut exterminer : seulement un détenteur trop avide de la richesse, qu'il faut amener à composition.

Tel fut le point de départ de la grève des chapeliers, une des premières vraiment sérieuses qu'a connues l'industrie parisienne. D'ailleurs c'était une lutte de salaires, et non pas la bataille politique presentée dans la suite aux prolétaires comme le plus saint des devoirs. Ceci, toutefois, s'appliquait seulement à la masse des grévistes dont l'éducation restait à faire. Celle des meneurs était déjà beaucoup plus avancée. Ils lisaient Karl Marx et ses commentateurs, les uns sans bien comprendre,

comme Claude; d'autres, comme Ferréol, avec assez d'intelligence pour admirer l'idéal de la doctrine, mais trop peu de jugement pour discerner à quelle impasse venait aboutir ce vaste horizon.

Dès le premier jour, l'atelier reconnut Claude pour le chef de la grève. De la bouche de ce colosse à la voix tonitruante, les mots chargés d'accent lourd tombaient sur ses contradicteurs à la façon de pierres jetées à deux mains du haut d'un mâchicoulis. Il y avait plusieurs dissidents chez Boisjean, des centaines ailleurs. En ce temps-là il ne suffisait pas encore de crier *au loup!* pour faire courir tous les moutons de Panurge du côté où voulaient les conduire certains bergers aux vues habiles.

Quitter le travail pour forcer l'augmentation du salaire était chose aisée. Vivre sans salaire l'était moins, et l'impôt forcé du Syndicat n'existait pas encore.

— Est-ce vous, objectaient les dissidents mariés et pères de famille, qui donnerez du pain aux mioches?

— Un peu de patience, répondait Claude.

C'est un mauvais quart d'heure à passer. Demain vous leur donnerez du gâteau.

En attendant, il organisait des cotisations et s'inscrivait pour une offrande généreuse.

— Le brave homme! Il se prive pour nous, disaient les grévistes ignorant l'existence du petit magot apporté de Besançon.

Déjà Claude devenait une influence. On le déléguait pour « présenter les revendications » de la main-d'œuvre chapelière, à cette heure complètement soulevée. Secrétaire par-ci, trésorier par-là, il ne quittait plus sa redingote les dimanches. Son nom était dans tous les journaux et entrait dans les oreilles du public. Nul ne savait qu'il était, en réalité, le porte-voix de Ferréol qui préparait ses harangues.

Ce frère cadet, gréviste convaincu, mais silencieux, restait chez lui, ardemment plongé dans l'étude des maîtres. De tous ses camarades, il était certainement celui qui possédait le mieux la question sociale dans la forme transcendante et théorique où elle se maintenait alors. Pour lui, la question de savoir s'il toucherait vingt sous de plus par jour n'était qu'un détail infime. Relever, affranchir la classe ouvrière

non seulement matériellement, mais socialement, non seulement dans tel pays, mais sur toute la surface du globe, telle était la Grande Idée. Ainsi qu'il est dans ses glorieuses traditions, la France devait, selon Ferréol, marcher en tête du mouvement régénérateur, être la première au triomphe, même si elle devait souffrir davantage dans la lutte. Chez cet honnête homme, rien ne pouvait égaler la sincérité de la conviction, si ce n'est la modestie et, plus encore peut-être la timidité. Il continuait la race disparue à jamais des Bénédictins de la Révolution.

Ferréol aurait protesté contre cette qualification anti-progressiste, ainsi qu'on dirait aujourd'hui. Ses oracles lui enseignaient que toute Religion est une entrave, un joug, un bandeau. La preuve, c'est que le peuple était croyant à l'époque où il était pauvre, ignorant, mal logé, mal nourri, mal gouverné. Ne plus croire était la première étape vers le bonheur, la lumière et la justice. Mais Ferréol était patient, et ne bondissait pas plus à la vue d'un prêtre, qu'il n'eût fait à la vue des diligences, appelées à disparaître d'elles-mêmes, rencontrées jadis dans

les montagnes du Doubs. Même, quand il entrait à l'église pour un enterrement (Claude, déjà, restait à la porte) il s'abandonnait volontiers à ses souvenirs d'enfance qu'il caressait avec un amour de poète.

Finalement les patrons vaincus passèrent sous les fourches caudines de l'augmentation des salaires.

— Après tout, raisonnèrent-ils, peu expérimentés eux-mêmes, c'est l'acheteur qui supportera la différence, presque sans le savoir. Payer un chapeau vingt sous, quarante sous de plus, n'est pas la mort d'un homme.

III

Claude entra un dimanche matin chez Ferréol, la mine un peu longue sous l'air protecteur qu'il conservait toujours dans ses rapports avec son cadet.

— J'ai une nouvelle à t'apprendre, *gachenot*. *Tins t'ben*, sans quoi tu tomberas.

— Monsieur parle patois : c'est mauvais signe. Tu as fait un mauvais coup !

— Je vais en faire un. Mes bans s'affichent à la mairie pendant que je te parle.

Ferréol, avec une grimace comique, posa cette question :

— Et mademoiselle Virginie n'a rien cassé ?

— Elle ne cassera rien — pour le moment — puisque c'est elle que j'épouse.

— Tiens ! dit Ferréol, je m'attendais à te voir épouser une fille de ministre, en attendant que tu deviennes ministre.

— Aucun d'eux n'a de demoiselles à marier. Mais assez de moqueries. J'ai sous la main une bonne fille. Pourquoi battre les buissons où je pourrais trouver un serpent? Je ne suis pas le premier — ni le dernier peut-être, mon brave — à faire ce que je fais. D'ailleurs c'est décidé, et je compte sur toi pour être mon témoin. Ne t'épouvante pas ; je t'épargne la moitié de la corvée.

— Pas d'église, tu veux dire?

— Ah ! zut ! On n'est plus des gosses... Tout de même, c'est drôle, les femmes. Virginie tenait au curé. Il y a eu des scènes, des larmes. Enfin elle a compris les obligations d'un homme qui veut faire son chemin, sinon arriver au ministère, comme tu dis. Si elle t'en parle, ne lui cache pas ton opinion, car elle te tient pour un esprit supérieur.

— Es-tu bien sûr que je te rendrais service en lui montrant *mon opinion ?* Faire pleurer une femme, *sa femme*, pour un peu d'eau bénite, je trouve qu'il faut y regarder à deux fois. Quel

mal peut-il en résulter après tout? Si maman Petitcuenot était encore du monde, elle en aurait fait une maladie!

— Qu'est-ce que tu veux? Les temps ne sont plus les mêmes. Compare ce que nous étions dans la boutique de Battant à ce que nous sommes aujourd'hui?

— Il faut distinguer. Ta vie a changé plus que la mienne. Je ne suis ni orateur, ni secrétaire, ni délégué, avec frais de bureau et indemnités de voyage.

— Il ne tiendrait qu'à toi.

— Chacun son idée : j'ai la mienne. Pour le moment il est convenu que je t'assiste à la mairie. Bonne chance, mon vieux!

L'*idée* de Ferréol se tourna et se retourna dans sa tête, quand il fut seul. « Pourquoi ne pas prendre une bonne fille qu'on a sous la main? » avait demandé le grand frère. D'après cela pourrait-il s'indigner que son cadet lui donnât pour belle-sœur l'excellente Rose, qui valait cent fois Virginie (argument à ne pas produire), ne fût-ce que par la comparaison de leur passé. Et cette phrase que Claude avait dite avec un singulier regard : « Je ne suis pas

le dernier, peut-être, à faire ce que je fais ! »

N'était-ce pas une invitation implicite à suivre son exemple? Quand Ferréol se trouva en présence de Rose, la jeune ouvrière le questionna par cette phrase qui témoignait plus de perspicacité que de prétention au grand style :

— Tu as quelque chose?

— Quelque chose ! répondit Ferréol. J'ai un tas de choses. D'abord Claude épouse Virginie.

Au lieu de l'exclamation attendue, cette nouvelle ne détermina qu'un sourire, peut-être un peu caustique.

— Tu t'y attendais?

Rose répondit, l'air plus sérieux :

— Je n'ai pas reçu de confidences. Mademoiselle Virginie ne n'aime guère...

— Et tu ne l'aimes pas.

— Nous sommes d'espèce différente, malgré ce qu'on pourrait croire. Mais je la connais bien. Si ton frère semblait destiner à trimer toute sa vie, elle l'aurait laissé parfaitement tranquille. Au contraire, il se pousse dans la politique et peut aller loin. C'était le moment de se faire épouser.

— Tu ne l'envies pas?

— Non. Prendre un homme par intérêt, sans l'aimer!... Et le prendre malgré lui! C'est se jeter dans le chagrin la tête la première.

— Qu'est-ce qui te prouve qu'ils ne s'aiment pas?

Le sourire reparut, un peu dédaigneux :

— Tu sais aussi bien que moi qu'ils s'amusent, chacun de son côté. Elle n'aime que la toilette; lui n'aime que l'ambition. Mais leurs affaires ne sont pas les miennes.

— Et mademoiselle Rose, peut-on savoir ce qu'elle aime?

— Toi! fit-elle avec un regard débordant de tendresse.

Touché de cette effusion, il l'attira sur son cœur, très heureux du bonheur qu'il allait lui donner. Comme il eût fait à une fillette avant de lui laisser voir la poupée neuve, il taquina :

— Dans ton opinion, évidemment, je suis destiné à vivre jusqu'au bout dans les souliers d'un pauvre homme qui n'a pas, ainsi que Claude, l'espoir d'aller loin?

— Tu en sais dix fois plus que Claude; tu as dix fois plus d'intelligence, tu vaux dix fois mieux. Sans ton aide, il serait inconnu.

— Compliments en l'air ! Si cette bonne opinion était réelle tu imiterais Virginie : tu « te ferais épouser ».

Elle devint rouge comme à leur premier baiser d'amour, et se dégagea sans répondre un mot. Ferréol continua :

— L'essai n'en coûte rien. Et puis ce serait poli... Je te fais donc bien peur ? Allons ! Dis-moi que tu exiges le mariage !

Surpris de voir la jeune fille fondre en larmes :

— Rose, dit-il, c'est moi qui te le demande.

Les pleurs continuaient, malgré les caresses tendres, quasi-paternelles. Enfin elle put parler :

— Si j'avais voulu être ta femme, je n'avais qu'à prononcer une phrase que Virginie, avec tout son aplomb, ne pouvait dire à ton frère. Tu sais que j'étais sage, quand tu m'as rencontrée. Toi, l'honnêteté même, tu n'aurais pas refusé. D'abord j'en avais l'intention...

— *Tu en avais* l'intention ?

— Laisse-moi parler. Au commencement, tu n'étais pour moi qu'un ouvrier, plus doux que les autres et plus travailleur. Nul ne m'avait regardée, — il est facile de rester sage quand

on n'est pas jolie ; je t'ai plu, et cela m'a rendue fière. Et puis je te plaignais d'être infirme... Tu m'as pris le cœur. Mais bientôt je t'ai connu mieux. Je t'ai regardé lire ; je t'ai entendu parler — quand il n'y avait personne : tu n'es pas un charlatan. Alors, j'ai compris ce que tu veux : guérir la misère du pauvre monde ; et je suis certaine que tu y parviendras.

— La guérir, non, pauvre enfant ! La soulager, peut-être.

— Pour cela, tu ne dois pas traîner le boulet d'une femme sans instruction, sans figure, sans manières, et un peu sotte. Plus tard, quand tu auras pris la place que tu dois prendre, que ferais-tu de moi ? Claude, si peu qu'il ait monté, rougira de sa femme et le laissera voir. Toi, bien supérieur, tu rougiras de la tienne sans le montrer. Mais j'ai de bons yeux, et ce sera terrible.

— Quelle folie te prend ? Est-ce que tu crois que je possèderai un hôtel et que je donnerai des bals, même si j'en avais les moyens ? De la bouche des simples sort la vérité. Pourvu que je puisse l'écrire comme il faut dans un petit coin, la faire lire par d'autres simples, je serai très

heureux. Et toi aussi, devenue ma femme, tu seras très heureuse.

— Mais je le suis *maintenant;* je le suis tout à fait. Tu m'as donné spontanément la preuve que tu m'aimes, que tu m'estimes, au point d'oublier la distance qui nous sépare...

— Voyons, Rose, finis cet enfantillage! Le premier dogme de mon *Credo* politique est l'égalité. Penses-tu que je vais me dédire, quand il s'agit de toi, la meilleure, la plus fidèle des créatures? Ne vaux-tu pas mieux sur beaucoup de points que les grandes dames? N'ai-je pas besoin de ton affection, même, hélas! de ton aide matériel? Ma pauvre enfant, l'homme qui t'intimide n'est qu'un misérable boiteux. Si tu m'abandonnais...

— Sois tranquille. Tant que ma présence restera nécessaire, je serai là.

— Etrange et noble créature! Je ne m'attendais guère à ce refus!... Mais je te forcerai bien à consentir.

— Je disparaîtrai plutôt. Méfie-toi! Un beau matin, l'oiseau que tu veux mettre en cage sera envolé.

Elle essayait de rire, bien que ses yeux ne

fussent pas encore secs. Tout à coup, à la vue du chagrin causé, Rose devint sérieuse.

— Quand tu parles, j'écoute, et je me souviens, dit-elle. N'as-tu pas répété, en mainte occasion, qu'il faut se tenir prêt aux plus durs sacrifices pour notre cause ! Eh bien, je me sacrifie, et, quelque jour, tu reconnaîtras que j'avais raison.

Il s'écria, découragé :

— Au diable l'éloquence ! Voilà ce que la mienne a produit... Mais avec les femmes il ne faut jamais prolonger la discussion. Pour aujourd'hui la séance est levée.

Le samedi suivant, dernier du mois de novembre, les ouvriers et ouvrières rassemblés pour la paye furent étonnés de voir paraître Boisjean lui-même, au lieu du caissier qui, d'ordinaire, soldait les journées. C'était la première fois depuis la grève déjà ancienne que le patron et son personnel se trouvaient en présence, car, entre eux, une certaine froideur remplaçait l'aisance des anciens rapports. On devina qu'il se préparait quelque chose de sérieux. Tout de suite un mot d'ordre circula, donné par Claude qui, plus intelligent que les autres, suivait avec

inquiétude la marche des affaires depuis le commencement de la saison :

— S'il veut réduire le tarif du travail, grève instantanée, et que personne ne flanche !

— Non, débuta *ex abrupto* le chef qui devinait l'intention. Il ne s'agit pas de réduire vos salaires, mais de vous donner un avis, dans votre intérêt. Employés à la journée, sans contrat, je peux vous renvoyer quand il me convient. Mais voici bientôt quarante ans que la maison occupe des ouvriers. Ni mon père ni moi n'avons jamais été sans cœur pour eux. Donc, je vous préviens qu'à partir du trente-un décembre, la manufacture Boisjean et compagnie aura terminé son existence, volontairement, les bénéfices n'étant plus sérieux.

— On n'a pas besoin de gagner deux cent mille francs par an, grommela tout haut l'orateur Claude.

— Peut-être ; mais on a besoin d'être récompensé de son travail, et surtout de ne pas faire faillite. La brusque et importante élévation des prix de la main-d'œuvre...

— Ah ! voyons, je pense que vous n'allez pas revenir là-dessus ?

— Pas le moins du monde ; nous fermons nos portes, voilà tout. Payant plus cher, il fallait frapper le client ; mais le client n'a rien voulu entendre, et la fabrication étrangère nous l'a pris. Bonne chance à ceux qui veulent lutter encore! Nous en avons assez. D'ailleurs la confiance diminue. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu trouver acquéreur pour la maison. Dans votre intérêt, c'est regrettable, car vous voilà contraints à chercher du travail. Vous avez un mois devant vous, ce qui est quelque chose. Maintenant, veuillez passer à la caisse — pendant qu'il y en a une.

Les figures s'allongèrent ; quelques mères de famille eurent des larmes dans les yeux. Claude, voyant une réaction se produire, estima qu'il fallait défendre son influence.

— A tout à l'heure, au café du coin, prononça-t-il.

Chacun fut exact à la réunion. L'orateur, sans attendre qu'un mécontent prît la parole, tomba sur le patron qui, probablement, croyait avoir évité tout reproche.

— Des phrases! dit-il. On nous en fait toujours entendre, et aussi des mensonges. La

maison Boisjean liquide, voyant ses affaires baisser, et ne pouvant trouver d'acquéreur? On la connaît, celle-là. Savez-vous pourquoi ils n'ont pas vendu? Parce qu'ils sont indemnisés par la masse noire des patrons, qui se soutiennent entre eux.

La seule idée que les patrons pouvaient avoir la scélératesse de s'entendre — ils n'y songeaient pas encore — souleva dans l'auditoire une tempête d'indignation. Se voyant écouté, Claude continua :

— N'allez pas supposer, au surplus, que cette indemnité soit nécessaire. Boisjean possède un château en Normandie ; son compte à la banque se chiffre par deux millions. Voulez-vous me dire d'où ils viennent? (*De la sueur du peuple!*) Et ces gaillards-là prétendent que l'ouvrier gagne trop! Quant à la fabrication étrangère, c'est un fantôme qu'on agite pour vous effrayer. Il est malheureusement certain que la main-d'œuvre tombe à un prix dérisoire en certains pays.

L'orateur fit une pause, dont Ferréol profita pour établir cet axiome, de sa voix douce et un peu timide :

— La grève partielle n'est qu'un rêve momentané. Ce qu'il faut c'est la grève établie dans toute l'Europe, au moyen d'un effort combiné, d'une éducation plus parfaite de nos camarades.

— J'allais y arriver, dit Claude maître dans l'art de couver l'œuf d'autrui. Si, vraiment, les camarades belges nous contrarient, je propose une réunion générale de nous autres, et l'envoi d'un délégué à Bruxelles.

Une semaine après, le *métingue* avait lieu et Claude exposait *son* idée, qui souleva l'enthousiasme. On devine qu'il fut chargé — et défrayé — de la mission. Virginie l'accompagnait. Ce fut leur voyage de noces. Mais les « camarades belges », ne voyant que leur intérêt particulier, demeurèrent inébranlables.

Le 31 décembre, la maison Boisjean ferma ses portes. Les ouvriers, pendant un mois, avaient cherché du travail, sans en trouver pour la plupart. De ce nombre était Claude qui dénonçait avec une indignation redoublée l'entente des patrons et répétait en tous lieux :

— Patience, mes amis ; serrons-nous le ventre. C'est une épreuve momentanée à subir.

Quelques patrons, à la vérité, semblaient s'entendre ; mais c'était pour faire faillite. La misère atteignait certains ménages, non, toutefois, celui de Claude nanti de la succession du *bousbot* Bisontin. Ferréol, une fois de plus, demanda le règlement. Son frère, toujours en chemin, n'avait pas le temps nécessaire pour établir la balance définitive. Un nouvel acompte fut versé.

Et le rideau tombe, pour un entracte de vingt années, pendant lesquelles, selon la vieille habitude, les uns meurent, les autres naissent; les uns souffrent, les autres s'amusent, sans que d'ailleurs la somme totale de la félicité humaine se soit accrue sensiblement.

IV

Tout au commencement du vingtième siècle, on s'agita un peu dans le camp des « bourgeois ». Certaines candidatures à la députation surprirent par leur audace, qui commanda l'estime à défaut du triomphe. En France on aimera quelque temps encore le courage, même malheureux.

L'un des candidats les plus pittoresques fut à coup sûr le baron de Cussigny, gentilhomme de vieille race, vivant avec sa mère dans leur petit hôtel assez maussade de la rue de Beaune, car il était encore trop jeune, au dire de la douairière, pour se marier.

Madame de Cussigny avait quarante neuf ans et en paraissait soixante au repos. La voir mar-

cher ou l'entendre parler suffisait à lui rendre son âge véritable. Une soubrette de Molière eût envié la promptitude de sa langue et la vivacité de son esprit; un facteur eût envié ses jambes. Sans avoir été jolie, elle aurait pu faucher son regain pas plus mal que d'autres.

— Mais, disait-elle, je n'ai pas le temps de teindre mes cheveux une fois par semaine, ou de faire ma figure une fois par jour, même deux, si je dîne en ville. Et ce n'est pas en allant à la messe de six heures tous les matins qu'une femme se « conserve ». D'ailleurs, pour les hommes qu'on trouve maintenant!...

La dégénérescence de la partie masculine de la société constituait un de ses thèmes favoris. Elle se moquait d'elle-même, selon sa tactique, pour couper l'herbe sous le pied des moqueurs.

— Au fond, disait-elle, je suis un raisin trop mûr qui reproche aux renards de ne plus savoir sauter.

Le défunt baron avait beaucoup « sauté », au point que, s'il n'avait eu affaire à une maîtresse femme, on peut se demander si le petit hôtel de la rue de Beaune et le domaine assez vaste de Cussigny auraient passé intacts aux mains du

jeune Gérard, qui, fort sagement, laissait l'administration à sa mère.

Dans son veuvage tranquille, avec sa fortune « qui marchait toute seule » au dire de son notaire, celle-ci aurait pu mener une vie exempte de préoccupations. Mais l'amour des entreprises malaisées, voire même désespérées, était dans sa nature.

— Elle a un tel besoin de se jeter dans la gueule du loup, disaient ses amis, qu'elle irait en chercher au Jardin des Plantes si les loups de tout poil ne couraient les rues.

Dès l'apparition du « Socialisme chrétien » cette femme intrépide s'y était jetée avec ardeur, entraînant son fils avec elle. C'était un garçon courageux, spirituel, ayant au même degré la haine des chiffres et l'amour du sport. Dès son enfance il refusait de continuer son chemin dans la rue, si deux chiens lui donnaient le spectacle d'une bataille. Il entra dans plusieurs comités, tous conservateurs en gros, mais horriblement divisés sur le détail. Ainsi occupé, il n'avait pas le temps de songer à mal, du moins sa mère le croyait encore au seuil de la vingt-sixième année de Gérard. Mais elle

perdit cette illusion un matin qu'ils se croisèrent sous la voûte du petit hôtel, l'une allant à la messe, l'autre sortant d'ailleurs que des matines, selon toute apparence. Il bredouillait une histoire quelconque; mais sa mère lui évita les frais d'imagination.

— Pouah! fit-elle, vous empestez l'étable à porcs. Je vous donne vingt-quatre heures pour vous désinfecter; ensuite nous causerons.

Gérard garda les arrêts sans dire un mot, d'abord parce qu'il aimait et respectait sa mère, ensuite parce que, à la suite de remplois nécessités par les écarts du défunt, elle tenait les cordons de la bourse et les tenait d'une main ferme. D'ailleurs, comme il le disait plus tard à ses amis :

— Un jeune homme peut oublier ses principes; mais il ne doit jamais oublier l'heure à laquelle on s'éveille chez lui. Tant pis pour moi : c'est ma faute!

Quand il reparut devant sa mère, au bout du délai fixé, le délinquant s'attendait à un « abatage »; mais il n'en fut rien. La baronne, très calme, débuta ainsi :

— Je vous croyais un peu moins stupide que

les autres; il paraît que je me trompe : nous sommes toutes les mêmes. Il n'y a qu'un mot qui serve, mon cher : vous êtes en train de mal tourner. Votre oncle le Sénateur, que je suis allée voir, est de cet avis.

— C'est beaucoup de bonté de sa part, fit l'inculpé. A mon âge il avait un conseil judiciaire.

— Voilà précisément ce qu'il m'a rappelé, en me pressant de vous en donner un. A défaut, il suggère de vous envoyer rejoindre son fils au Manitoba, ou bien de vous lancer dans la politique.

— Ma mère, dit Gérard avec la contenance ferme de Socrate en face de l'infusion célèbre, je reconnais que je dois changer de vie, et qu'il est temps de me marier.

— Vous marier? De quel droit irais-je offrir à une pauvre héritière qui ne m'a jamais fait de mal un mari... comme j'en ai vu! Plus tard nous y penserons. Pour le moment votre oncle et moi sommes d'avis que la politique vous donnerait la plus utile des occupations.

C'est pourquoi, au moment où cette histoire — tel le Rhône endormi dans le lac de Genève

— reprend son cours interrompu, elle rencontre Gérard, candidat royaliste à Belleville, mais de ce royalisme façon vingtième siècle dont les théories ne peuvent trouver place dans un récit où la politique n'a rien à voir.

Très séduisant par sa crânerie de mousquetaire, il avait assez vite regagné les bonnes grâces de la baronne, qui le suivait comme son ombre dans les réunions publiques où, véritablement, il était superbe. Son sang-froid merveilleux dans la riposte lui gagnait des partisans. Il arrivait à convaincre des auditeurs nombreux que le Roi ne les obligerait ni à se confesser tous les samedis, ni à battre l'eau des étangs pour imposer silence aux grenouilles. Avec cette qualité de l'homme d'État, qui est de compter sur lui-même et sur le succès, il ne dédaignait cependant pas l'aide d'autrui. Plusieurs jeunes femmes du Faubourg Saint-Germain, à son instigation, couraient les quartiers les plus louches de Belleville pour soutenir sa cause, distribuant aux hommes des sourires, aux femmes des poignées de mains, aux mioches des bonbons. Les sourires surtout faisaient merveille. Les dents blanches de certaine jolie

marquise gagnèrent bien des voix à Gérard dont la minorité, fort honorable, fut supérieure à toute prévision, sauf la sienne.

Pas une de ces « agentes » ne fut insultée, chose qui n'étonnera pas ceux qui connaissent le vrai peuple de Paris. Toutefois il y avait des réfractaires, même aux sourires. C'est ainsi que, dans une réunion, la baronne de Cussigny, après le discours de Gérard, entendit une voix lourde, un peu timide, qui grognait plutôt qu'elle ne lançait une apostrophe dangereuse :

— Vous insultez le peuple en paraissant devant lui avec vos carrosses, vos laquais, et les falbalas de vos dames, ni plus ni moins que vous faisiez jadis pour aller à la cour.

— Oui, citoyen, répondit le candidat toujours sur la parade ; nous mettons ce que nous avons de plus beau pour paraître devant le peuple. C'est en n'agissant pas ainsi que nous l'insulterions, puisque le peuple est roi à l'heure présente.

Des applaudissements éclatèrent ; mais la baronne distingua cette nouvelle apostrophe du même interrupteur qui, cette fois, ne s'adressait plus au candidat :

— Sont-ils assez simples!

Se détournant, elle découvrit un visage fin, moins excité qu'attristé, de penseur profond. L'homme, dont les cheveux étaient gris et les vêtements pauvres mais non sordides, appuyait son menton sur une béquille. Elle demanda son nom. Quelqu'un lui répondit :

— C'est Ferréol Petitcuenot, le principal rédacteur du *Journal du Vingtième*, l'un des plus terribles adversaires de votre fils.

La baronne, toujours prête aux « expéditions », décida qu'elle irait voir le journaliste et nota son adresse. Le lendemain elle sonnait à la porte d'un logement situé au rez-de-chaussée d'une grande maison qui dominait Paris, au niveau de la Butte Montmartre. Une très jolie fillette de douze ans vint ouvrir et se montra d'abord un peu farouche. Elle déclara toutefois que son père était bien le journaliste Petitcuenot et que, « fatigué » depuis la veille, il gardait le lit dans la pièce voisine. Madame de Cussigny, avec son impétuosité ordinaire, entra sans attendre la permission. Ferréol la reconnut aussitôt et demanda :

— Qu'est-ce qui vous amène? Si c'est pour

solliciter ma voix, c'est bien de la peine inutile que vous avez prise.

Habituée aux hasards de certaines visites, car elle était dame de charité hors des temps d'élections, la baronne s'approcha du malade, le dévisagea sans répondre et, à son immense étonnement, lui tâta le pouls.

— J'ai peur, dit-elle enfin, que vous ne votiez pour personne dimanche. Vous avez la fièvre. Qu'est-ce que vous buvez?

— L'eau du robinet. Je n'aime pas le vin; encore moins les drogues. D'ailleurs je ne crois pas à la médecine.

— Avez-vous mangé quelque chose?

— Du pain et de la charcuterie. La petite ne sait pas cuisiner. Depuis que sa mère est morte l'année dernière, c'est moi qui fais le ménage.

— Boiriez-vous du lait chaud?

— Oui. Les deux seules choses qui manquent, c'est du lait d'abord, du feu ensuite.

La baronne était déjà sortie. Elle revint avec la « boite » en fer-blanc classique, et un peu de sucre, car elle se défiait de l'approvisionnement du buffet. Elle trouva du bois, alluma le petit fourneau en cœur, suivie des yeux par

l'enfant qui, abasourdie, la considérait comme un phénomène.

Quand le malade fut réconforté, il prévint loyalement :

— Votre intérêt n'est pas que j'aille mieux. Car alors je pourrai faire mon article et éreinter une dernière fois votre fils.

— Tant pis pour mon fils ! Mais si vous allez tout à fait mal, ce sera tant pis pour votre fille. Vos poumons sifflent. Vous devriez voir un médecin.

— Des blagueurs, les médecins ! D'ailleurs le monde n'est qu'un vaste composé de blagueurs. Vous le savez puisque votre fils est candidat. Mon frère l'est aussi, en province.

— Blagueur ou candidat ?... Pardon ! J'étais venue vous parler politique : c'est autre chose qu'il vous faut. Si j'avais le temps, je vous soignerais. Pour le moment j'ai d'autres devoirs ; mais je vais vous envoyer une bonne sœur, à condition que vous ne la mettiez pas à la porte.

— Est-ce que je vous ai mise à la porte, vous ?

— Pardon ! répéta madame de Cussigny. Après l'élection je reviendrai vous voir.

— Même si votre fils est battu?

— Surtout s'il est battu : vous serez de bonne humeur. Vous ne l'êtes pas, maintenant.

— Je ne suis jamais de bonne humeur — et je n'ai jamais reçu l'aumône. Qu'avez-vous dépensé pour moi?

— Dix-sept sous. J'allais vous les réclamer. Bon. Nous sommes quittes. A la semaine prochaine. Oui, vous avez beau sourire; quand j'ai promis une chose, je la tiens.

Gérard de Cussigny mort et enterré — au point de vue du scrutin — sa mère visita de nouveau Ferréol et le trouva couché, son visage méconnaissable à cause des taches qui le marquaient.

— Allez-vous-en! cria le malade : j'ai la scarlatine.

Au lieu de s'en aller, madame de Cussigny ferma la porte et s'approcha du lit.

— A mon âge le péril n'est pas grand; mais, pour la petite, c'est dangereux. Où est-elle?

— La sœur l'a emmenée. Elle dit comme vous que c'est dangereux. Alors je n'ai pas résisté.

— Vous aimez votre fille?

— Je n'ai pas autre chose à aimer en ce monde.

— Pourtant vous avez un frère? A propos, je vous félicite : il est élu. Ça vous est égal?... Tiens! Je ne comprends pas. Occupons-nous d'autre chose. Vous êtes bien soigné?

— Comme un ministre des Finances. La sœur est une bonne femme. Croiriez-vous qu'elle ne m'a pas encore parlé de me confesser?

— Ah! Vous ne la connaissez guère! Si vous vouliez vous confesser elle vous en empêcherait. N'est-ce pas, sœur Marie-Thérèse?

L'hospitalière qui venait d'entrer soutint la plaisanterie.

— D'autres m'épargneraient cette peine, fit-elle avec un sourire amusé qui creusa des fossettes dans sa bonne figure ronde, sans âge.

Ferréol en eut pour ses quarante jours, après quoi le *Journal du Vingtième* sapa plus vigoureusement que jamais le trône et l'autel, surtout l'autel qui résistait mieux. La baronne cependant continuait ses visites, pour deux raisons. L'une, qu'elle laissait voir au visité peu à peu adouci, était l'amusement; l'autre était la charité, car elle méritait mieux encore le nom de Chrétienne que le nom de Socialiste.

Elle avait assisté à beaucoup de conférences, lues et présidées par des gens du monde qui connaissaient admirablement la question sociale. Mais c'était la première fois qu'elle causait avec un vrai socialiste, sachant ce qu'il voulait, pouvant l'expliquer, pétri d'intelligence, non moins estimable que son interlocutrice par la sincérité et la droiture, avec une érudition bien supérieure sur la matière. Entre eux la controverse était sérieuse, même violente. Puis, sur le terrain neutre, l'un des adversaires devenait courtois, l'autre calmant.

— Nous faisons la guerre à la façon d'autrefois, avait dit un jour la baronne. Assiégeants, assiégés soupent ensemble ; puis, le lendemain, c'est à qui tapera le plus fort.

Mais les « expéditions » de madame de Cussigny avaient un autre motif, qui était Rosine. Cette fillette promettait de devenir une beauté dans quatre ou cinq ans, et Dieu sait qu'elle ne promettait pas de devenir une sainte, vu son éducation et son entourage. A quoi pouvait être bonne, plus tard, cette fille du peuple qui « ne savait pas cuisiner » et même pas beaucoup balayer d'après ce qu'on pouvait voir ?

Pendant six semaines, sœur Marie-Thérèse l'avait gardée, par crainte de la scarlatine violente qui tenait Ferréol fort abattu et momentanément incapable de lutter. Puis il avait fallu rendre la petite, déjà plus au courant des choses du ménage et, contrairement aux craintes de son père, n'ayant dans sa poche ni médaille, ni catéchisme. Ce n'était pas qu'elle n'en eût besoin, et même de quelque chose de plus, car elle n'avait jamais été baptisée. Madame de Cussigny comptait bien qu'on la baptiserait ; toutefois, connaissant le terrain, elle jugeait la prudence nécessaire.

Son amour du bien, et aussi des tâches ardues, l'amenait régulièrement une fois par quinzaine dans le petit logement de Belleville, mais toujours « en passant », réclamée par d'autres courses dans le voisinage, s'il fallait l'en croire. Abonnée au *Journal du Vingtième*, paraissant tous les samedis, elle faisait au rédacteur le plaisir de discuter ses articles.

— Au fond, disait-elle, nous voulons tous deux améliorer le sort du peuple.

— Oui, répondait Ferréol ; mais vous cherchez un tuteur pour le jeune arbre étouffé par

la vieille forêt. Moi je cherche à lui donner de l'air et du jour à coups de cognée.

— Méfiez-vous du vent qui soufflera trop à son aise dans la clairière, conseillait la baronne.

Peu à peu elle avait amené son étrange ami à lui conter quelques pages de son histoire, avec des réticences dont elle ne comprit pas tout d'abord le motif. Impossible de savoir au juste dans quelles circonstances il avait quitté son état de chapelier. Pour l'homme qui avait lu et écrit tant de pages destinées à établir l'urgence des grèves, il était pénible d'admettre que la grève déclarée vingt ans plus tôt avait transporté le centre de la fabrication chapelière en Belgique. De plus, très jaloux de l'honneur de sa famille, comment avouer que l'illustre Claude s'était servi de la crédulité populaire dans son intérêt personnel avant tout? Comment lui laisser le beau rôle dans le singulier partage de la succession paternelle, gardée « indivise » pour employer son expression entachée d'euphémisme?

Et quelle répugnance naturelle à laisser voir certains secrets douloureux d'une vie manquée! Pourtant le jour vint où cet homme de bonne

foi et de bon cœur comprit que la baronne méritait sa confiance. Alors, tandis que Rosine était absente, il conta l'étrange histoire de Rose se jugeant indigne d'un « grand homme » qui aurait besoin quelque jour d'une femme pouvant tenir un salon.

— Ma pauvre Rose ! Il est joli, mon salon ! Elle est brillante, ma gloire ! Comme tribune un journal de faubourg où j'écris des articles qui impressionnent les lecteurs, surtout parce qu'ils sont, pour eux, incompréhensibles ! Et Rose m'a laissé seul, avec une fille qui est ma joie et ma terreur. L'enfant, très bonne, est déjà un peu triste, parce qu'elle comprend beaucoup de choses, notamment les luttes qui l'attendent... peut-être les mêmes que sa mère a connues. Moi, je ne ferai pas de vieux os, et alors !...

— Votre frère n'est-il pas marié ?

— Oh ! si : Rosine a une tante ; mais une tante qui rougirait de sa nièce, de même qu'elle rougirait d'entrer dans ma maison. Madame Petitcuenot va aux bals de l'Élysée. Il paraît que son fils, qui a vingt ans, orne déjà le cabinet d'un ministre.

— Pourquoi votre frère ne fait-il rien pour vous ?

— Il y a plusieurs raisons. La première c'est que j'ai toujours conspué le népotisme ; et je ne veux pas qu'on dise de moi : « Encore un farceur ! »

— Je vous reconnais bien là. Toutefois les sentiments ne tranchent pas les questions. La grande question à nos âges, cher monsieur Ferréol, c'est nos enfants. Que comptez-vous faire de Rosine ? Probablement une employée d'un bureau quelconque ?

— Elle ne veut pas. Son goût c'est la couture.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la baronne en levant les bras au ciel. Couturière avec un visage comme le sien !

V

Rosine, l'année suivante, était couturière ; mais qu'on se rassure : la baronne l'avait placée elle-même dans une maison dont elle était non seulement la cliente, mais aussi l'une des commanditaires, ce qui, au point de vue purement commercial, n'eût pas été un bon placement. La commanditée, en effet, s'obligeait, outre une faible redevance, à observer des règles fort strictes relevant d'un système social aussi louable que peu pratiqué dans l'industrie en général, et particulièrement dans la sienne.

Madame Mélanie, pour l'appeler comme son enseigne, se piquait d'habiller bien, mais n'habillait pas tout le monde, vu qu'elle posait à son tour des conditions à ses clientes. Celles-ci

renonçaient héroïquement à faire veiller des jeunes filles la moitié de la nuit pour achever une toilette commandée trop tard. Elles permettaient que l'atelier chômât le dimanche, qu'aucune livraison n'eût lieu ce jour-là, ni aucun jour passé certaine heure. Comme conséquence l'ouvrière, payée un prix convenable, avait chance de garder sa santé et sa vertu, choses qui vont bien ensemble au dire de Juvénal.

Toutes recrutées dans la catégorie honnête, elles n'entendaient pas autour d'elles ces conversations qui rendent un foyer de danse très pâle à côté d'un foyer de couture. A midi, la même « œuvre » leur ouvrait un restaurant spécial, hors de toute promiscuité fâcheuse. Rosine, on le voit, était bien gardée contre le péril de la rue et contre le péril de sa beauté.

D'autres n'eussent pas supporté « cette vie d'esclave sans plaisirs » pour employer le style qu'affectionnait Ferréol quelques années plus tôt. Mais, avec l'âge, il était devenu plus sobre dans ses expressions, bien que sa manière de voir sur le fond des choses restât la même. Son journal trouva qu'il devenait mou et le lui fit

sentir. Le susceptible Comtois blessé au fond de l'âme donna sa démission. Dès lors il n'avait plus de motif pour habiter Belleville, sans parler de la distance qui séparait sa fille de l'atelier de couture. Dégoûté, fatigué, et de plus en plus infirme, il accepta les yeux fermés un logement découvert dans une maison très propre de la rue d'Alger par madame de Cussigny, honorée à cette heure de toute sa confiance.

D'ailleurs il ne pouvait se plaindre de l'arrangement, qui, pour le même prix, lui donnait une installation bien supérieure à celle de Belleville. Et surtout quelle différence entre les deux concierges ! Dans la bouche de madame Mélisson nul n'entendait jamais un gros mot. Par contre elle s'était constituée « femme de ménage » de Ferréol, sous prétexte qu'elle avait seulement la cour à traverser pour entrer dans son rez-de-chaussée et qu'elle aimait à causer avec un locataire si *comme il faut*. Ainsi, pendant la longue absence de Rosine qui gagnait une journée relativement très forte, le père de la jeune fille n'était pas isolé. En somme il pouvait se dire plus heureux qu'il ne l'avait été depuis longtemps.

Pauvre homme! Il ne connaissait pas bien madame de Cussigny et son goût d'entreprises ardues. Il ne soupçonnait pas, lui qui trouvait le peuple crédule, que des mailles invisibles se resserraient de plus en plus autour de sa crédulité. Le haut salaire de sa fille, le bas prix de son loyer, et, chose plus invraisemblable encore! les attentions de sa concierge ne causaient pas d'étonnement à cet idéaliste planant hors du réel. Que la baronne vînt enlever Rosine chaque dimanche matin pour la mener prendre l'air au Bois, la chose lui paraissait toute simple. C'est pourquoi le choc qu'il reçut un jour fut considérable.

Le dimanche de la Pentecôte, Rosine s'était promenée un peu plus longtemps que d'habitude. Elle rentra, calme en apparence, mais intérieurement agitée ainsi qu'on pouvait le voir au léger tremblement de ses mains. Pour son père, c'était l'idole accomplie. Elle était bonne, intelligente, honnête jusqu'aux moelles, franche comme une lame d'acier neuf. Il aimait à dire : « c'est mon élève », et sincèrement il en avait le droit, lui ayant communiqué son goût pour l'étude silencieuse, sa fidélité au principe admis,

sa logique inexpugnable. En même temps, avec le sang de ses veines, il lui avait transmis sa volonté inflexible.

— Mon père, commença-t-elle, vous enseignez que la religion inculquée au berceau est une atteinte à la liberté. Vous dites que l'être humain, jusqu'à dix-huit ans, est incapable de décider s'il aura une religion, encore plus de la choisir. Enfin, d'après vous, cacher ses convictions est le fait d'un cœur lâche. En quoi nous sommes d'accord.

— Et après ? demanda Ferréol en quittant ses lunettes, — sa vue baissait avec l'âge.

— La semaine dernière, continua « l'élève », j'ai eu dix-huit ans. J'ai décidé que j'aurais une religion : je l'ai choisie. Ce matin j'ai été baptisée dans l'église catholique. Je ne serais pas votre fille si je tardais une heure à vous en informer.

Ferréol ne manifesta aucune violence. Sans faire un mouvement, il semblait fixer du regard un horizon très éloigné.

— *Leur* force est encore plus terrible que nous ne croyons, murmura-t-il enfin, se parlant à lui-même.

— En quoi la trouvez-vous « terrible? » demanda la néophyte. Je serai pour vous plus tendre, plus dévouée si c'est possible. Je ne travaillerai pas moins; je ne serai pas moins honnête. Nous n'aborderons pas les sujets religieux, sauf qu'il ne vous plaise de le faire. D'où vient la terreur que vous éprouvez ?

— De l'exemple que tu m'offres. Je pensais t'avoir abritée derrière une muraille. La superstition, depuis que tu es au monde, n'a frappé tes yeux par aucun signe, tes oreilles par aucune voix. Malgré tout, leur pouvoir, incoercible comme la mer qui passe sous les fondations d'un mûr, t'a engloutie et t'emporte ! Quel long chemin nous sépare encore de l'émancipation des esprits !

La jeune fille souriait un peu, reconnaissant les phrases bien des fois entendues.

— Père, demanda-t-elle, ne gâtez pas mon bonheur qui est très grand. Si vous saviez combien cela encourage d'avoir enfin trouvé une raison pour vivre... de la rude vie des pauvres ! Les riches de ce monde puisent leur raison d'exister dans l'heure présente, c'est-à-dire dans l'argent. S'il n'y a pas d'heure future, l'argent

est tout ; l'unique question est d'en trouver, n'importe où, n'importe comment. Or, n'étant pas dans ces idées ni vous ni moi, quel motif aurions-nous de rester ici-bas ? Maintenant, j'en ai un.

— Oui, je sais : la vie éternelle ! ricana Ferréol.

Mais il eut assez d'empire sur lui-même pour ne pas hausser les épaules.

— N'en parlons plus : toutes opinions sont libres, affirma-t-il en matière de conclusion.

Pendant de longs mois après cette entrevue mémorable, jamais la question religieuse ne fut soulevée entre la fille et le père, d'où l'on peut voir que ce républicain d'un autre âge aimait la liberté autrement qu'avec sa plume. D'ailleurs, la défaite éprouvée causait moins d'amertume à son orgueil que d'épouvante à ses convictions. La lutte contre l'idée religieuse n'était pas, chez lui, la convulsion d'un sectaire, mais la froide manœuvre d'un stratégiste poussant ses travaux d'approche contre « la citadelle bourgeoise ».

Contemplant chaque jour le terrain gagné, il ne doutait pas du succès final. Et voilà que,

dans sa propre maison qu'il croyait inexpugnable, une bombe éclatait. « Leur force » était donc encore tellement grande !

Là se trouvait le côté grave de l'aventure. Que Rosine, baptisée, fréquentât l'église, c'était un détail, douloureux à coup sûr, mais un détail pur et simple. D'ailleurs, selon qu'elle l'avait annoncé, soigneuse à ne le choquer en rien, elle redoublait à son égard de tendresse dévouée. La bombe n'avait causé aucun dégât matériel.

Restait son compte à régler avec madame de Cussigny dont la main, sans le moindre doute, avait mis le feu à la mèche. « Elle se fera justice à elle-même, pensait le vieux *bousbot*. Je ne la verrai plus, et tout sera fini entre nous ». C'était mal connaître la baronne. Elle arriva un jour, comme si de rien n'était, la main tendue.

Sans toucher les doigts offerts, il demanda :

— Est-ce que vous me présentez l'eau bénite?

— Pas besoin, riposta la visiteuse impassible. On vous avait baptisé, vous !

Déjà elle occupait son siège ordinaire. Lui, resté debout, s'agitait dans une exaspération

mal contenue par sa timidité. Elle lui dit, de plus en plus calme :

— Vous voilà presque aussi rouge qu'au temps de votre scarlatine. Vous mourez d'envie de me mettre à la porte, mon bon ami.

— La franchise est le fond de mon caractère, madame la baronne.

— Serait-elle accompagnée d'ingratitude? Ou bien avez-vous peur de mon goupillon? Soyez tranquille. Si votre ferme intention est de griller en enfer toute l'éternité, je ne la contrarierai nullement. Ce n'est point mon affaire.

— Était-ce votre affaire de m'enlever l'âme de ma fille?

— L'âme de votre fille s'est envolée toute seule. Pourquoi l'avez-vous faite intelligente? Rosine, selon votre conseil, a vu, entendu, comparé. Elle vient d'atteindre dix-huit ans, l'âge de l'émancipation. D'autres, même pas aussi belles, se sauvent avec un amant. Son âme s'est enfuie avec Dieu, qui trouve toujours le moyen de parler aux âmes pures. Vous avez cru, en ne prononçant jamais certain nom, imiter ce prince persan qui enfermait sa fille et la laissait croire qu'il était le seul de son

sexe. Mais vous avez lu trop de livres pour ne pas connaître la fin de l'histoire. Seulement, votre fille n'est pas partie avec le prince. Elle reviendra chaque jour, fidèle et digne de vous, ayant peut-être refusé les diamants offerts sur sa route.

— Par votre fils ou par ses pareils!

— Je ne crois pas mon fils capable d'une infamie. Cependant, l'oisiveté est la mère de tous les vices. Or, c'est vous qui l'avez empêché de servir le peuple.

La discussion entre eux s'éleva, utile diversion que madame de Cussigny avait désirée. Quand ils se quittèrent, Ferréol oublia de refuser sa main.

Madame Mélisson guettait la visiteuse et la suivit dans la rue où son locataire ne pouvait les surprendre.

— Je crois, dit la bonne femme, qu'*ils* sont terriblement gênés. Le père gagnait peu comme journaliste; mais enfin c'était toujours ça. Maintenant, sa fille étant absente au déjeuner, il mange une rondelle de cervelas sur un morceau de pain, le tout arrosé d'eau claire. Savez-vous que son frère vit dans l'abondance?

— Je le sais, répondit la baronne. Ce qu'il y a de plus fort, c'est que ce frère lui doit de l'argent. Je vais servir au débiteur un plat de ma façon.

Dans la visite suivante, elle souleva la question et blâma Ferréol, dans l'intérêt de sa fille, de laisser dormir indéfiniment le partage du patrimoine.

— Car enfin, dit-elle, vous mourrez un jour. Et ce n'est pas Rosine qui pourra faire valoir vos droits.

— Mes droits? Où sont-ils? Pendant vingt ans, mon frère, quand j'entamais la question, m'a jeté un acompte comme on jette un os à un chien. Puis, un beau jour, il a prétendu que nous étions quittes. Moi je n'ai conservé aucune trace des versements. La comptabilité n'est pas mon fort.

— Est-il riche, votre aîné?

— J'espère bien que non. D'où lui viendrait sa richesse? De son indemnité parlementaire? On ne va pas loin avec vingt-cinq francs par jour. De sa femme? Ce serait pire que tout. De son fils? Un sous-attaché au cabinet d'un ministre n'est pas payé cher. Cependant mon

neveu Félix pose pour l'élégance, m'a-t-on assuré.

La baronne parla d'autre chose : elle avait son idée. Elle en avait toujours, quelquefois trop, à dire le vrai.

Félix Petit-Cuenot (il avait coupé son nom en deux pour lui ôter la saveur du crû) était en effet l'un des jeunes hommes chics du monde ministériel. De son père il tenait la haute stature ; mais les fatigues de Paris et l'air plus pauvre avaient affiné les muscles de l'aïeul montagnard. Félix ressemblait par le visage à la toujours belle Virginie, de sorte que cette tête blonde aux moustaches menues, au front fuyant, au regard bleu buveur de plaisir, s'ajustait mal sur ce corps d'athlète en bas de la forme. De bons instincts, une faiblesse fâcheuse de caractère, s'alliaient chez lui à l'ignorance naïve de tout principe. S'amuser autant que possible était à ses yeux le but de la vie, et même le but de la République, d'après une notion commune à beaucoup d'hommes de son âge. Il était républicain comme on est vigneron en Bourgogne : à cause de la récolte.

Pour lui, d'ailleurs, la récolte ne laissait rien

à désirer. Ses appointements, à vrai dire, étaient presque nuls, et la pension paternelle ne chiffrait pas haut. La République était là, heureusement, pour lui fournir le luxe d'un fils de famille possédant de belles rentes. Elle lui assurait un bureau élégant, des chasses princières, des bals et des garden-parties Elyséennes, des invitations recherchées, le sourire désintéressé du contrôleur dans tous les théâtres, des voyages gratuits à la Côte d'Azur ou à la montagne suivant les saisons, bref le bon souper et le bon gîte de la fable. Quant « au reste » la nature y avait pourvu.

Continuer à vivre ainsi était l'*unum necessarium*. Félix, en dehors de cette nécessité, n'aurait pas tué une mouche ni fermé un couvent. Mais quand l'ordre des choses, c'est-à-dire l'ordre de *ses choses*, risquait une perturbation, le bon garçon un peu mou devenait soit un guerrier fougueux, soit un fin diplomate, selon la nature du risque.

Sa quiétude fut troublée un matin, lorsque son père lui montra cette coupure d'un journal hostile envoyée par une agence qui, par hasard, faisait bien son service.

« *Bizarreries de l'assiette au beurre.* — Le dernier cotillon de certain haut personnage gouvernemental était conduit par un jeune snob qui doit le jour à un député républicain. Celui-ci possède son Hippocrate sur le bout du doigt, tout au moins le « chapitre des chapeaux » dont parle Molière. Le pittoresque de la situation est que ce député a pour frère un journaliste dévoué à la cause, mais aujourd'hui sans emploi, et dont la fille est couturière. De sorte que la cousine, probablement, avait piqué ses doigts, rougi ses yeux, et voûté ses épaules, afin d'ajuster quelques-uns des nombreux corsages que le beau cousin, pendant cette soirée, emprisonna d'un bras nerveux... L'honorable P., on le voit, ne pratique pas le népotisme... pour tous les membres de sa famille. »

Félix, rouge comme un coq, fulmina cet anathème :

— L'oncle Ferréol est un joli maître-chanteur !

— Je doute que le pétard vienne de lui, déclara l'aîné. Ce n'est pas son genre. Nous sommes brouillés ; tu ne l'as pas vu depuis ton entrée au collège. Moi, qui le connais mieux, je

ne lui reproche que son mauvais caractère. J'estime que nous devons mépriser ce coup d'épingle. Dans notre monde, on ne lit pas cette feuille cléricale.

— Dans notre monde, on est jaloux autant qu'ailleurs. Une méchanceté ne passe jamais inaperçue. Très joli de mépriser les coups d'épingle : ce n'est pas vous qu'on vise, et d'ailleurs vous sortez peu. Moi qui vais partout, je n'ai pas envie qu'une demoiselle me demande l'adresse de ma cousine la couturière. Je ne suis déjà pas si facile à marier ! Pourquoi diable avoir rompu avec mon oncle ?

— Ta mère ne pouvait accepter un faux ménage... et ses conséquences.

Le jeune homme haussa les épaules d'une manière qui témoignait moins de respect que d'information. Sans protester, Claude continua :

— Si j'avais voulu relever toutes les attaques de la Droite !... Que vas-tu faire ? Démentir l'existence de mon frère et de sa fille ?

— Non, mais empêcher que le chantage recommence tous les huit jours. Pour cela, il faut casquer : j'irai voir mon oncle.

— Et si tu te trompes ? S'il ne connaît même

pas l'article? Je t'engage à te méfier de sa béquille.

— On est diplomate quand les circonstances le veulent. Attendez mon rapport.

VI

Félix, pour aller voir son oncle, endossa le costume déjà fripé qu'il revêtait, par économie, dans les occasions rares où il dînait avec ses parents. Si le chantage était prémédité, comme il persistait à le croire, la prudence lui défendait l'extérieur de la richesse. Cependant, même sous ses atours simples, son apparition, après avoir émerveillé la concierge, étonna l'oncle Ferréol qui ne l'avait pas vu depuis dix ans.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il quand le visiteur se fut nommé.

— Plusieurs choses, répondit le visiteur qui s'était muni d'un prétexte. Commencerons-nous par les affaires ? Un journal où je fais quelque-

fois la « Revue des théâtres » cherche un rédacteur pour les questions sociales. Je sais que vous êtes libre et tout le monde connaît votre compétence. Vous plairait-il de rentrer dans l'arène ?

Ferréol, qui l'avait quittée malgré lui et en souffrait encore, dressa l'oreille à cette proposition. Toutefois il avait d'autres griefs où l'ambassadeur jouait un rôle plus personnel. Cette question vint sur ses lèvres :

— Ton père sait-il que tu es chez moi ?

— Franchement, non. Ceci est une des questions qui m'amènent. Je n'ai jamais bien compris la cause de cette brouille. Chez nous, sur ce point, on garde le silence. Mon plus vif désir serait de m'en expliquer avec vous, pour y mettre fin.

— Nous ne sommes pas *brouillés*, ton père et moi : nous sommes *éloignés*. Il me reproche mon genre de vie : je le blâme d'avoir donné raison à ceux qui prétendent que les apôtres de la foi socialiste sont de simples frocards, en quête de prébendes.

— Mais, dit prudemment le fin diplomate, mon père n'est pas riche.

— Il l'est encore trop.

— Et vous ne l'êtes pas assez, mon pauvre oncle !

— Je ne demande rien de plus, sauf la satisfaction de pouvoir être utile à ma cause. Peux-tu me la donner? J'en doute : les disciples se sont détournés du vieux pédagogue.

« Décidément, songea Félix, il n'est pour rien dans le pétard. Mon père l'a bien jugé. Mais cela ne m'avance guère. Où faut-il chercher maintenant? »

Son but rempli, rien ne le retenait chez son oncle, et, surtout, rien ne devait l'y rappeler. Comme il préparait une phrase pour clore l'entretien, la clef tourna dans la porte de l'étroit vestibule. Rosine, tout en se débarrassant de son chapeau et de son voile, cria gaiement :

— Eh bien, père? On m'abandonne? Pas venu au-devant de moi? J'étais inquiète en trouvant vide notre banc des Tuileries.

— Ma fille travaille de l'autre côté de l'eau, expliqua Ferréol. D'habitude je vais l'attendre à mi-chemin.

S'adressant à Rosine, il demanda :

— Peux-tu deviner le nom de ce jeune homme? Voyons, n'aie pas peur, grande sotte!

Sotte elle n'était, pas plus que laide. Mais, dans la bouche de son père, ces calomnies étaient des mots d'amitié. Avoir peur d'un homme n'était pas dans ses habitudes. Trop souvent elle avait repoussé l'hommage de galanterie offert sur sa route. Cependant elle mit sur le compte d'une frayeur inexpliquée le choc produit par la vue de Félix. Dans la suite elle se répéta plus d'une fois : « J'avais raison d'avoir peur! »

Quant à Félix, il murmura intérieurement la phrase du viveur charmé : « Dieu! la belle personne! »

— Le fils de mon aîné, dit Ferréol en manière de présentation.

— Votre cousin, précisa l'inconnu. Vous n'avez jamais entendu parler de moi?

Gracieuse par instinct, elle atténua d'un sourire l'aveu désobligeant de son geste. Ce sourire et le regard des grands yeux noirs qui corrigeaient une franchise involontaire la rendirent séduisante. Se devinant telle et ne voulant pas l'être, elle mit au repos son visage

mat et redevint statue, ainsi que jugea le spectateur.

— Moi, dit-il, j'ai entendu parler de vous... chez mes parents.

La diplomatie lui défendait de raconter qu'il avait entendu parler de Rosine dans un « écho » malicieux.

Ferréol, qui n'avait rien du diplomate, fit cette question :

— Ah ! par exemple, je voudrais bien savoir ce que tes parents ont dit ?

— Vous le saurez quand ma cousine sera loin, répondit l'adroit Félix.

Pour lui, jusqu'à cette heure, la cousine n'avait été qu'une petite ouvrière en robes, environnée — la chose était d'ailleurs sans importance — des nuages qui flottent autour de cette corporation mélangée. Depuis qu'elle était devant lui, Félix, avec son coup d'œil exercé, la voyait sortir rapidement du nuage, telle que le pic neigeux révélé par un vent soudain. Viveur, et surtout croyant l'être, il n'avait pas encore atteint ce point — qui se nomme la corruption — où la vertu semble un ridicule dont il faut sourire, une arrogance qu'il faut abais-

ser. Le jeune poulain, pour emprunter le langage des éleveurs, était encore tout près du sang, de la vieille race forte et honnête qui avait fourni le gas de Morteau et la brave petite chapelière de Battant. Chez lui, la dégénérescence avait porté sur l'énergie morale plus que sur les instincts de droiture, endormis comme des facultés sans emploi.

Donc, surtout chez une cousine placée, à son point de vue, hors de la circulation, l'honneur de la vie était chose louable et satisfaisante. Le plaisir qu'il éprouva en découvrant cette parure au front de Rosine l'étonna lui-même, non moins que l'impression produite par sa beauté. Car le fameux article qui l'avait amené chez son oncle avait menti sur plusieurs points. La jeune ouvrière n'avait pas les yeux rouges et sa taille était parfaite. Quant à ses mains, qui sortaient de gants défraîchis, mais soigneusement lavés (jadis portés par la baronne), on n'y trouvait aucune tare fâcheuse. Le cousin pensa qu'il ferait bon « emprisonner d'un bras nerveux » la taille dont il imaginait la souplesse onduleuse dans les évolutions d'une valse.

Ferréol mit fin à cette rêverie en disant :

— Excuse ma fille. Si nous devons avoir un dîner, il faut qu'elle le cuise : besogne très simple d'ailleurs.

Déjà Rosine avait la main sur la porte. Un mensonge de plus sortit des lèvres du visiteur :

— Je suis en train de négocier quelque chose pour mon oncle, de la copie que lui prendrait un journal. Vous me reverrez bientôt.

— Merci de vous occuper de mon père, dit-elle.

Félix trouva que le remerciement du sourire valait encore mieux que celui des mots.

Restait à trouver le journal qui, jusque-là, existait seulement dans son imagination, et qui n'en fût jamais sorti sans la charmante vision à peine disparue.

En attendant il rentra chez son père l'esprit tout calmé.

— Vous aviez raison, convint-il ; mon oncle ne connaît même pas l'article. C'est un fort honnête homme, instruit, intelligent, pondéré. Je vous avoue qu'il a fait ma conquête.

— Vraiment ? Peut-on savoir ce qu'il t'a dit ?

Répondre n'était pas commode. Le peu qu'avait dit Ferréol n'était pas fait pour les oreilles de Claude. En toute vérité le neveu ne voyait pas très bien comment l'oncle avait opéré sa conquête; du moins il ne le voyait pas encore.

— Quelquefois, remarqua-t-il avec profondeur, le silence d'un homme vaut mieux que ses paroles pour le faire juger. Celui-là n'est pas riche, tant s'en faut; mais son plus grand mal, c'est l'ennui. Quand il pourra donner un peu de sa prose à un journal quelconque, tout ira mieux. Je vais m'en occuper demain.

— Tu comptes le revoir?

— Si j'ai quelque collaboration à lui proposer. Ne serait-ce que cinq louis par mois, l'aubaine, pour lui, serait considérable. Ajoutez qu'on ne pourra plus dire que nous ne faisons rien pour nos parents pauvres.

La toujours belle Virginie assistait à la conversation. Avec le flair singulier qui distingue les femmes, elle voulut savoir si son fils avait aperçu « la couturière ». Il répondit :

— Nous nous sommes croisés sur le seuil, elle rentrant, moi sortant.

— A quoi est-ce qu'elle ressemble ?

— Mon Dieu ! elle ressemble... à une couturière.

Ce calme dédaigneux rassura l'ex-fleuriste. Cependant elle donna un conseil de sagesse maternelle :

— Je t'en conjure, mon ami. Reste à l'écart de cette bohème.

Il éclata de rire ; mais, incapable de supporter certaines critiques pharisiennes entendues bien des fois, il devint mordant :

— C'est à pouffer ! Mes ennemis politiques m'accusent d'être snob ; mon auguste mère craint que je ne m'encanaille dans un monde au-dessous de moi. Comment ne pas perdre la tête ?

— Enfin, tu pourras donner une adresse aux dames qui ont besoin de faire retaper leurs robes.

— Je pourrai même en donner une aux hommes qui ont besoin de faire retaper leurs chapeaux.

— Assez d'esprit ! commanda Claude. Avec tout cela nous ignorons d'où vient l'article.

— Un coup d'épingle, papa. C'est vous qui

l'avez dit. Dormons tranquilles jusqu'aux prochaines élections.

Dès le lendemain il se mit en quête d'un débouché pour la copie de son oncle, certain d'y parvenir sans trop de peine. Tous les journaux ont besoin du cabinet d'un ministre, — surtout quand ils sont ministériels. Donc le jeune attaché obtint assez vite pour Ferréol une place de rédacteur libre, intermittent (et pas payé cher) dans une feuille moins carnivore que le *Journal du Vingtième*. Et qui pourrait le blâmer si, pour cette agréable communication, il choisit l'heure où la table devait être desservie dans l'humble ménage de la rue d'Alger?

Rosine cousait pour son propre compte — moyen utile de se reposer — tandis que son père lui lisait le *Misanthrope* — moyen économique de la conduire au théâtre. Félix leur serra la main et dit gaiement :

— Profitez de votre reste, cher oncle! Vous n'aurez bientôt plus de temps pour la littérature d'autrui. On vous demande des articles : j'espère que la plume n'est pas rouillée.

La cousine, qui avait repris son ouvrage, leva sur lui des yeux brillants de gratitude.

Ferréol resta impassible, mais ses joues se colorèrent de plaisir.

— Nous verrons, fit-il simplement. Quoiqu'il en soit, tu as fait de ton mieux : je te remercie. Dois-je aussi remercier ton père ? Il m'en coûterait un peu ?

— Vous avez tort. Papa regrette la situation qui s'est établie entre vous. Il me le disait encore tout à l'heure. Patience ! La diplomatie est un don chez moi. Je vous les ramènerai.

— Est-ce possible ? Ta mère, qui est une grande dame, voudrait bien oublier mes torts ?

— Vous ne lui rendez pas justice, mon oncle. Elle aussi parle de vous avec... avec une estime sincère.

— Papa, fit doucement Rosine, pourquoi vous moquer ? Le cousin est très bon et vous lui devez le grand plaisir de rentrer dans la vie active.

— Ne croyez pas que la reconnaissance de votre père suffise à mon ambition. Je veux mériter la vôtre. Aimez-vous le théâtre ? Voici deux billets pour dimanche prochain.

— Seulement deux ?...

Elle s'arrêta un peu confuse de cette exclamation indiscrète.

— C'est tout ce que j'ai pu avoir, dit le jeune imposteur. J'aurais été fier de vous accompagner ; mais on n'a pas été plus généreux.

Escorter le père en veston et la fille en costume tailleur ! Il n'était pas encore mûr pour de tels sacrifices. Toutefois, loin des regards dédaigneux de ses belles amies, il avait passé une heure à suivre les jolis mouvements de la couseuse et à la voir, attentive, rester le petit doigt en l'air, tandis qu'elle buvait de ses jolis yeux l'histoire commencée.

Le dimanche matin, selon son habitude, Rosine alla voir madame de Cussigny dont elle était l'idole.

— Marraine, fit la petite, devinez qui est venu chez nous ?

La baronne répondit sans hésiter, comme si la chose eût été prévue :

— L'odieux homme qui est votre oncle ?

— Vous brûlez ! Son fils, Dieu sait pourquoi, a... fait une démarche.

Elle avait pris un air important et mystérieux qui la rendait délicieusement drôle.

— Oui, confirma la baronne, Dieu sait pourquoi (et moi aussi, songea-t-elle tout bas.) Je me demande quelle peut-être cette « démarche ». Apportait-il à votre père l'argent qu'on lui doit?

— Non, avoua l'innocente. Mais ses parents veulent se réconcilier avec nous.

— A l'œil? fit la dame qui avait pris une teinte d'argot dans ses visites aux mansardes.

— Ce serait beaucoup de n'être plus brouillés. Mais patience! Papa tient déjà quelque chose : il va écrire dans un journal.

— C'est tout! Et cela vaut combien?

— Quelque chose comme cent cinquante francs tous les mois, paraît-il. Voir papa occupé m'enchante.

La baronne parut moins enchantée.

— Bon! fit-elle s'oubliant ; nous allons avoir un « sapeur » de plus. Joli résultat!...

— Je doute qu'il sape bien fort : il se calme avec l'âge. Mais devinez où il me mène ce soir? Au théâtre, avec des billets donnés par le cousin.

— Tout à l'œil, décidément. J'aime à croire que vous n'allez pas entendre représenter une

ordure. Il est vrai que l'on mène les jeunes filles partout, maintenant.

— Papa dit que la pièce est convenable. Et vous savez qu'il est sévère, quand il s'agit de moi.

— Ainsi soit-il ! Je suppose qu'il surveillera ce cousin, qui doit être un chenapan.

— Marraine, vous n'êtes guère charitable, pour une dame de charité !

— Peuh, la charité ! Nous croyons la faire, et puis ça tourne contre nous... Enfin, ma petite, amusez-vous ce soir. Naturellement vous gagnerez un bon rhume en attendant l'omnibus jusqu'à une heure du matin ! J'exige que vous preniez un fiacre. Voici la course. Vous serez censée payer de votre poche. Pas d'observation ! Une filleule n'est pas obligée de s'évanouir quand sa marraine l'empêche d'attraper la mort — ainsi que dirait madame Mélisson — en lui donnant quarante sous.

VII

Félix, comme c'était son devoir, ne fut pas long à s'assurer que le spectacle avait amusé sa cousine.

Avant qu'elle pût répondre, la parole fut prise par Ferréol, qui n'était pas de bonne humeur :

— Parlons-en! Une pièce idiote : avec cela, des torrents d'eau à la sortie. On a dû se fendre d'un sapin. Il est vrai que c'est mademoiselle la richarde qui a payé.

Croyant à tort que sa générosité avait appauvri Rosine, Félix fut embarrassé et devint fort rouge. Elle s'en aperçut et, agréablement touchée, le consola aussitôt :

— Une dame que je connais m'avait fait

un cadeau. Quant à la pièce, elle était fort bien jouée et les actrices avaient de si belles robes ! De tout cœur merci, cousin.

— Voilà ! poursuivit l'oncle. De bons acteurs et de beaux costumes : cela fait tout passer. Quand on peut, comme moi, réciter son Molière par cœur, les inepties de ces jeunes gens ne pèsent pas lourd. Tout ce qu'ils peuvent trouver, c'est une femme coquine, un mari canaille, et, pour couronnement, la sublime invention du divorce.

— Mais, mon oncle, vous n'allez pas nier que le divorce soit un des bienfaits de la République?

— Oh! pardi, je suis de ceux qui ont porté Naquet au pinacle. Pratiqué conformément aux vues de ce grand penseur, le divorce est un bienfait, sans aucun doute.

— Dans une de ses proclamations, rappela Félix, mon père a dit : « c'est une soupape de sûreté. »

— La métaphore n'est pas de lui. Mais ce qui est fâcheux, c'est qu'elle ne peut plus servir. La soupape s'est changée en vanne de moulin, qui laisse passer toute la rivière. Depuis qu'on

peut rompre sans effort une union malheureuse, tout le monde se trouve mal marié. Une chose me confond, c'est de voir le progrès du fléau, non chez les bourgeois, corrompus par essence, mais chez le peuple que sa pauvreté devrait rendre austère. L'ouvrière divorce avec frénésie.

— Dame, si elle est battue par un ivrogne?

— Alors que penser de l'ouvrier qui la bat? Comment faire du bien au peuple si une bonne loi devient mauvaise par la faute des individus? On en arrive à croire que la réforme des individus passe avant la réforme des institutions. Quand on a usé la moitié de sa vie à dire le contraire, c'est pénible. Et quand on a une fille...! Penser que je te verrai quelque jour, pauvre enfant! partir au bras d'un monsieur qui se dit à lui-même : Après tout, il y a le divorce.

— Papa, fit doucement Rosine, vous ne me verrez jamais partir, si toutefois je pars, avec le monsieur désigné plus haut.

— Oui, je sais : tu feras intervenir le prêtre... Car elle est cléricale, ma fille! C'est le résultat le plus tangible que j'aie obtenu par

vingt-cinq ans de lutte. Dis-le à ton père : ça l'intéressera.

Félix, l'air élégamment navré, commença une protestation :

— Voyons, cousine...

Mais il n'alla pas plus loin. Jamais, dans les yeux d'une femme, il n'avait trouvé ce mélange de fermeté dans l'injonction et de toute-puissance dans la prière. Ce n'était pas la première fois, cependant, qu'une jeune cléricale avait tenu bon en face de sa pitié dédaigneuse. A cette heure il comprit qu'il causait une peine, et cette idée le troubla.

— Pardon ! fit-il en s'inclinant.

Ferréol resta impassible; mais ce jeu de scène, qui avait duré quelques secondes, le frappa vivement. Il revint à la plainte déjà exprimée :

— Je suis vieux ; j'ai travaillé, souffert toute ma vie pour donner un peu de bonheur au peuple et je n'ai pas même pu en donner à ma fille. Comme je suis fatigué ! Comme je voudrais, mes amis, retourner pour une heure dans notre vieux Battant, y guerroyer non à coups de plume mais à coups de boules de

neige, entendre les passants jurer contre les « petets marcassins d'écoulerots, petets gouillandeux! » et avoir les oreilles tirées par votre grand'mère, que Dieu ait son âme! ainsi qu'on disait alors.

Pendant ce temps-là Rosine songeait : « Papa l'ennuie; il ne reviendra plus. » Mais il revint encore, bien qu'en toute vérité son oncle l'ennuyât, parlant philosophie sociale des heures entières. Au fond c'était assez commode pour Félix, ainsi soustrait à l'obligation de causer avec sa cousine à qui, humiliante découverte! il ne trouvait rien à dire, lui qui se vantait de ne pouvoir être intimidé même par la Présidente de la République. La vérité est qu'il fallait taire certains propos qui lui seraient venus facilement, car sa conversion à l'amour chaste n'était pas encore bien avancée.

Il avait néanmoins composé à son propre usage, nul ne l'ayant fait pour lui, un code de morale peu compliqué et d'une rédaction fort simple. « Ça ne se fait pas » en était la formule unique. Tricher au jeu, refuser un duel, accepter de l'argent d'une bienfaitrice enamourée avait toujours passé à ses yeux pour des choses « qui ne se font pas ».

Séduire sa cousine germaine fut ajouté, de quoi il faut qu'on le loue, à ce catalogue un peu court d'opérations illicites. « Pas de chance ! » devint une plainte souvent répétée en lui-même. Il voulait dire par là : « Cette jeune fille, que je ne peux pas attaquer, est précisément celle dont je voudrais devenir le vainqueur ». A la période où nous sommes, l'idée qu'il aurait pu en faire sa femme n'avait pas même effleuré son esprit. Épouser, tant belle qu'on voudra, une fille également privée des faveurs de la fortune et des actes de l'état civil, ce n'est point immoral, peut-être, mais pire !

Ce beau Romain ne croyait pas avoir en face de lui une Sabine, luttant contre l'amour qui l'entraînait vers l'ennemi de sa foi, sinon de sa patrie. Elle non plus ne songeait pas à lui comme époux, le jugeant fait pour de plus hautes destinées. Elle ne l'en aimait pas moins pour *ne pas devoir* l'aimer ; probablement elle l'en aimait plus, sans chercher un dénouement à la Corneille, ni même à la Dumas fils. Elle l'aimait parce qu'il était beau, qu'il était bon pour son père, et puis pour cet autre motif, à savoir qu'il était le seul jeune

homme dont elle eût écouté la voix plus d'une minute, encore que les occasions ne lui eussent pas manqué. Elle souffrait avec une résignation tranquille, sans revendiquer son droit au bonheur, à l'exemple de l'héroïne qui, malgré tout, lui avait arraché des larmes dans la pièce qu'elle avait vue, grâce aux billets de son cousin.

Quant à Ferréol, la présence de son neveu lui était de plus en plus nécessaire. Il disait à sa fille :

— Nous avons les mêmes idées, bien plus que je ne l'aurais supposé.

On aurait pu lui répondre que « les idées » de Félix consistaient uniquement à écouter les développements lus ou parlés par son oncle, tout en se rinçant l'œil, comme auraient dit ses camarades. Déjà, une fois ou deux, il avait accompagné Ferréol dans sa promenade quotidienne au devant de sa fille. Par là il risquait d'être rencontré en compagnie d'un béquillard mal mis et d'une couturière ayant encore des fils blancs sur sa jupe. Mais il devenait plus brave, s'étonnant de la trouver plus belle chaque jour, phénomène cependant assez

simple, car ce n'est pas en mangeant qu'on gagne de l'appétit, quoi qu'en dise le proverbe.

Un soir, son oncle ayant été retenu au journal qui n'avait pas bien compté les lignes, Félix se trouva seul au-devant de Rosine dans le Jardin des Tuileries. Comme elle refusait de s'asseoir dix minutes sur le banc où d'habitude elle rejoignait son père, le cousin demanda :

— Est-ce donc que je vous fais peur?

— Ce n'est pas vous qui me faites peur, dit-elle en souriant ; ce sont vos gants, votre chapeau et votre canne à pomme ciselée. N'ayant pas l'air de mon cousin, vous avez l'air... d'autre chose, et cela me déplaît.

Il risqua cet aveu d'une qualité médiocre :

— Cependant je suis votre cousin... et l'ai regretté plus d'une fois.

Habituée à se défendre d'attaques plus directes, elle voulut couper court à toute ambiguité. Aussi bien le regard de jeune premier qui soulignait la phrase de Félix la rendait assez claire. Elle fit cette réponse plutôt sévère qu'embarrassée :

— Vous regrettez que je ne sois pas une

ouvrière quelconque dont vous pourriez vous amuser? Prenez garde! Quand vous serez un homme politique, vous n'aurez plus le droit de flétrir dans vos discours les vices de la bourgeoisie.

— C'est vous, dit-il en riant, qui cherchez à flétrir les miens. Laissez-moi vous prévenir qu'il ne faut pas vous fier à mon chapeau, ni à ma canne. J'ai toute la mine d'un grand viveur, n'est-ce pas? On s'y trompe, surtout quand on voit mes cartes : *attaché au cabinet du Ministre!* La vérité c'est que je n'aime ni la politique ni la grande vie. Ma bourse et ma cervelle sont trop vides, je m'en rends compte. Tous deux nous sommes déclassés : vous par en bas, moi par en haut. Je ferais un excellent commis, vous une parfaite cliente, me tendant votre main pour essayer des gants. « Et avec cela, mademoiselle? »

Rosine, le voyant simple et bon garçon, devint à son tour communicative et confiante.

— Que diriez-vous, demanda-t-elle, si vous saviez que mes gants coûtent six francs la paire?

Elle éclata de rire en voyant la tête effarée de son cousin.

— Voilà, expliqua-t-elle, ce que c'est que de posséder une marraine qui a de la générosité — et ma pointure, pauvre femme! J'hérite de son castor en hiver, de son chevreau en été. Quelque jour vous ferez sa connaissance. Elle vient souvent chez nous.

Félix n'avait plus envie de rire.

— Oh! s'écria-t-il, penser que vous portez la défroque des autres, comme une femme de chambre, *vous !*

La rencontre avec madame de Cussigny eut lieu quelques jours après. Installée chez Ferréol, elle vit entrer un beau jeune homme et ne put retenir une grimace quand elle apprit son nom. Elle déploya son face-à-main, et considéra le nouveau venu avec l'attention qu'elle eût accordée à une bête curieuse, voire assez dangereuse.

— Ah! dit-elle sans enthousiasme, c'est le neveu?

Intimidé par le nom qu'il entendit, plus encore par ce type ignoré, le neveu dessina l'inclination la plus respectueuse de son répertoire.

— Monsieur, déclara la baronne, vous avez pour oncle un des hommes que j'estime haute-

ment. Il pourrait être envieux s'il regardait à côté de lui. J'entends qu'il pourrait envier la richesse de... certains autres, car, sous bien des rapports, ce sont eux qui doivent l'envier.

— Madame, protesta Félix qui comprenait, vous commettez une grande erreur si vous croyez que mon père a de la fortune. Mais il déplore que son frère ne soit pas à la place qu'il devrait occuper ; sa fille encore moins.

— Je t'arrête là, interrompit le philosophe. Quand on est fille et petite-fille d'ouvriers, quoi de plus naturel que de gagner honnêtement sa vie?

— Les choses naturelles n'arrivent pas toujours, insinua la visiteuse. Payer ce qu'on doit est fort naturel, surtout quand le créancier est dans le besoin. N'empêche que des exemples du contraire se voient tous les jours.

En parlant ainsi, elle semblait vouloir percer de ses yeux brillants le visage de Félix. Or les parents de ce dernier, il en avait un souvenir vague, s'étaient entretenus jadis des « réclamations » du cadet... Une soudaine intuition le frappa : « Cette terrible vieille a inspiré le fameux article ». Véritablement il eut peur.

Des insinuations elle était capable de passer aux attaques directes. Au lieu d'attendre sa cousine il quitta la place, ne soupçonnant pas l'idée en germination dans la cervelle de la baronne, qui en avait au moins deux par jour.

Un dimanche matin, la marraine fit subir cet examen à sa filleule, qui le passa fort mal, ou fort bien, selon qu'on veut l'entendre :

— Petite vous m'aviez caché que ce cousin est superbe.

— Superbe est un mot que je n'aime pas, marraine.

— Tant pis pour vous, car c'est le mot qui convient. Je veux croire que vous n'écoutez pas tout ce qu'il vous dit.

— Mais il ne me dit rien ; il ne parle qu'avec mon père.

— Sans vous regarder jamais ?

— Ce ne serait guère poli, marraine.

— Vous n'avez jamais été seule avec lui ?

— Une fois, dans le Jardin des Tuileries.

— Et alors... ?

— Alors, toujours par politesse, il a regretté que sa qualité de cousin lui interdise la galanterie.

— Ardez un peu ce muguet ! Il vient souvent chez vous ? Oui ? Et vous êtes prête à jurer que ce n'est pas pour vous qu'il y vient ?

— Je ne peux pas jurer de ce que j'ignore ?

— Bon. Mais vous pouvez dire si vous serez contente quand il ne viendra plus.

Rosine s'étant mise à sangloter, l'excellente femme la prit dans ses bras.

— J'en étais sûre ! Nous voilà bien ! Si seulement ce n'était pas un mauvais drôle, ayant tous les vices !

Au milieu des sanglots, l'accusé fut chaudement défendu.

— Vous le calomniez toujours, marraine... ! Il n'a pas tous les vices... Dans le fond il est très simple... très honnête.

— Qu'en savez-vous, mignonne ?

— Il me l'a dit.

— Oh ! nous voilà renseignées... Franchement je vous croyais la tête plus solide.

Rosine, brusquement consolée, bondit sous le reproche.

— Où serais-je, madame, si je n'avais pas la tête solide ? Croyez-vous qu'il suffise à une jeune fille du peuple d'être bien gardée quand

elle travaille, bien gardée quand elle mange, comme je le suis grâce à vous, pour n'entendre jamais dire : « voulez-vous une voiture, de belles robes, des diamants? » Tout m'est donc défendu, non seulement ce qui est mal, mais encore d'aimer un homme qui n'en sait rien, qui ne demande rien, et qui me respecte? Faut-il donc m'arracher le cœur de même que je m'arrache les yeux pour gagner ma vie et celle de mon père? Quand vous aviez mon âge m'auriez-vous blâmée aussi sévèrement?

— Chère petite, je vous blâme uniquement d'être malheureuse.

— Vous détestez mon cousin!

— C'est son père que je déteste. Vilain homme! Il a dépouillé le vôtre qui est trop faible pour obtenir justice. Et voilà pourquoi vous vous arrachez les yeux... Mais j'ai mon idée. Si ce jeune homme est digne de vous... Allons! baignez vos joues. Ma voiture est attelée. Je vous emmène au Bois, charmant à cette heure.

VIII

Vers le milieu de la semaine, Félix vit entrer la baronne dans son cabinet du Ministère. Elle aussi avait inventé un prétexte.

— Monsieur, dit-elle, j'ai besoin de l'Administration, et vous jugez bien que les motifs de compter sur sa bienveillance me font défaut terriblement. Vous ayant rencontré je m'adresse à vous qui, je le confesse, êtes le seul habitant de ce vaste édifice dont le nom me soit connu. Mais vous avez peut-être oublié le mien ?

— Vous calomniez ma mémoire, protesta Félix sans se douter qu'elle avait calomnié d'autres choses en lui.

— Alors vous ne repoussez pas la suppliante ? Voici mon affaire. Dites-moi franchement si

elle est impossible et, dans ce cas, pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

Le jeune homme écouta d'une oreille, mais il était fort troublé. D'une part la présence d'une telle « suppliante » flattait son orgueil. De l'autre il n'était pas guéri de la blessure causée à ce même orgueil par certain article dont l'auteur, il le soupçonnait de plus en plus, n'était pas loin. Madame de Cussigny acheva son exposé. Il s'agissait d'obtenir une faveur — peu importante — pour le village de Normandie où elle avait son habitation. Quand elle eut fini, l'attaché tenait toute prête sa réponse. Il commença par protester contre les allégations de sa visiteuse. « La bienveillance gouvernementale est assurée à tout le monde, amis et ennemis, quand l'intérêt des populations est en jeu ». Avec une gravité mélancolique il demanda :

— Mais vous, madame, pourriez-vous assurer que la rancune de votre parti ne nous expose pas à des attaques injustes ? Vos journaux respectent-ils nos vies privées, nos tristesses de famille ? Et, puisque vous avez parlé de bienveillance, pouvons-nous compter sur la vôtre ?

— Nous sommes des vaincus, plaida la baronne sans faire l'innocente. Puisque nous payons, laissez-nous chanter. Qu'importe si le couplet qui sort de nos lèvres est parfois un peu malin ? Serez-vous moins libéral qu'un Mazarin, ministre de Louis Quatorze, homme d'église par-dessus le marché ? Êtes-vous mécontent qu'un de nos journaux ait appris à ses lecteurs l'existence d'une cousine dont le mérite égale la beauté ? En ce cas vous êtes plus difficile que moi, qui me flatte d'être son amie et la promène dans ma voiture.

— J'ignorais ce détail quand j'ai lu... votre couplet, avoua Félix. Ma cousine, assurément, n'est pas à plaindre.

— Jamais elle ne se plaint ; jamais elle ne récrimine. Elle est instruite, bien élevée, sérieuse au point de ne pas s'ennuyer de la compagnie d'une vieille femme. Chaque dimanche matin nous nous asseyons au bord du lac, et sa santé se trouve bien d'une heure ou deux en plein air. Revenons à vos griefs, et, pour dissiper une fâcheuse impression, laissez-moi vous assurer que je déplore votre ennui. Dieu me garde de faire croire que j'ai de l'influence dans

mon milieu politique, mais j'y compte des amis qui apprendront de ma bouche vos bienfaits à mon égard. Vous voyez que je parle comme si ma prière était déjà exaucée.

— Madame, elle le sera. Prenez seulement la peine de m'envoyer une note.

— Vous l'aurez demain.

Ils se quittèrent, satisfaits tous les deux. « Ils ne m'embêteront plus », songeait Félix. « Nous allons voir s'il viendra nous retrouver au lac », se disait la baronne.

Très exactement il y vint. Rosine, qui n'était pas dans la confidence, faillit s'évanouir d'étonnement heureux. Lui, avec une correction diplomatique, sembla n'en vouloir qu'à madame de Cussigny.

— Connaissant vos habitudes, fit-il, je viens vous rendre compte de ma mission dans cet endroit charmant où l'on ne devrait pas, surtout le dimanche, parler boutique.

Il s'interrompit juste assez pour serrer la main de sa cousine, occupée à nourrir les canards. Puis il conta modestement ses efforts, en bonne voie de succès, pour l'obtention de la faveur sollicitée. La baronne le remercia, le fit

causer, et jugea qu'il n'était point mauvais, sans le juger aussi bon qu'avait fait Rosine. Même elle trouva qu'il devenait amusant, lorsqu'il n'était pas dans son cabinet, devant son étagère de cartons plus ou moins vides, contemplé par les yeux de belle-mère que certain buste en plâtre ne détournait pas de lui. Au frottement continuel des journalistes, du monde des théâtres, des politiciens dégourdis, de ses camarades frottés eux-mêmes pareillement, il avait, n'étant point sot, conglutiné cet esprit parisien auprès duquel celui de Voltaire semble surfait, de même que Galvani reste dans l'ombre pour les hôtes d'un salon étincelant d'ampoules électriques.

A voir sa marraine sous le charme, Rosine éprouvait la jouissance délicieuse que cause à une femme le succès de l'être aimé. Elle en éprouvait une autre, qui était de sentir l'admiration dans les regards de son cousin. Sa robe et son chapeau, très simples, étaient l'ouvrage de ses doigts ; mais pas une seule des élégantes qui s'habillaient à cette heure pour les courses d'Auteuil, ne pouvait espérer d'être mise plus à sa figure. Laissée libre d'obéir à son goût

servi par son adresse, l'ouvrière Parisienne obtient des résultats merveilleux.

Encore qu'elle ne fût point coquette — et, surtout, ne voulût pas l'être — cette jeune fille avait conscience que sa toilette ne faisait point tache dans la voiture d'une grande dame, ni dans le voisinage d'un beau cousin. Les gants et le chapeau de Félix ne lui faisaient plus peur ; elle se sentait son égale. Pourtant elle causait peu sans toutefois s'occuper des canards qui, se voyant oubliés, débarquaient sur la terre ferme, guettant de leurs petits yeux ronds le pain qu'elle tenait encore entre ses doigts.

— Mon enfant, lui dit la baronne, en vous voyant ainsi entourée je songe à ces héritières dont les jeunes gens d'aujourd'hui ne regardent ni la robe ni la figure, mais seulement le sac.

Poussant un gros soupir qui contrastait avec l'expression de son visage, Rosine répondit :

— Hélas ! « mon sac » est trompeur. C'est vous, marraine, qui m'avez donné deux sous pour acheter ma dot.

— Permettez que je défende ma famille, baronne. La figure, dans l'occasion, n'est pas une figure d'héritière.

Madame de Cussigny trouva que « baronne » tout court était un peu intime dans la bouche de son nouvel ami. Sans broncher — sur la scène on lui en faisait entendre de plus fortes — elle protesta gracieusement :

— Je n'ai jamais pensé que votre cousine fût laide.

Puis, jugeant que la besogne accomplie était suffisante, elle tira sa montre :

— Allons, dites adieu aux canards, petite ! N'oublions pas que votre père aussi doit avoir son déjeuner.

Tous trois marchèrent du côté de la victoria qui attendait à l'ombre. Dans cet équipage de vrai style, près de cette femme à cheveux blancs, une personne ayant la beauté de Rosine trouvait un cadre qu'une automobile de trente mille francs ne pourra jamais fournir. Les yeux de Félix manifestaient une admiration ardente quand elle lui tendit la main. Le cocher pencha la tête pour demander les ordres. Madame de Cussigny, espiègle à ses heures malgré son âge, proposa :

— Monsieur, si vous n'avez pas peur du strapontin, je pourrais vous déposer quelque part.

Il devint très rouge, hésita, puis répondit :

— Vous êtes mille fois bonne ; mais il faut bien profiter du dimanche pour faire un peu d'exercice.

Quand on fut en route, madame de Cussigny éclata d'un rire malicieux :

— Pauvre garçon ! Ce n'est pas du strapontin qu'il a peur. Que dirait le ministre s'il lisait dans un rapport que son attaché roule carrosse avec la mère d'un candidat de la réaction ?

Il y eut un silence, après quoi la baronne exposa un plan qu'elle avait formé :

— Nous sommes en juillet. Pour moi c'est l'heure du départ. Pour vous c'est la morte saison. Je serai seule à Cussigny pendant un un mois, mon fils faisant une tournée en Écosse. Vous avez besoin de repos ; j'ai besoin d'une compagne. Conclusion indiquée : je vous emmène en Normandie.

— Oh ! marraine, y pensez-vous ? Que deviendrait mon père ?

— Votre père, évidemment, ne peut quitter Paris où il distribue le pain de la bonne parole... à ses canards. Mais il a une concierge secrètement amoureuse de lui. Je m'entendrai avec

madame Mélisson. Jamais — quitte à vous rendre jalouse — votre père n'aura été soigné, nourri, blanchi, raccommodé aussi bien qu'il va l'être. D'ailleurs il consentirait à vivre dans une prison pour vous donner quatre semaines au grand air. Vos joues sont pâles — quelquefois.

— Mon Dieu ! marraine, si vous voyiez les joues des pauvres malheureuses qui travaillent dans les ateliers où l'on passe la nuit !

— Petite, j'en demande pardon aux belles dames qui veulent une robe en trois jours, sans s'inquiéter du reste : elles font un grand péché.

— Et la patronne qui touche la facture, croyez-vous qu'elle n'a rien sur la conscience?

— Il n'y a plus de conscience, petite. Votre père et ses amis l'ont remplacée par des lois. La patronne, au lieu d'aller en purgatoire, va en police correctionnelle.

— D'où elle se tire plus facilement.

— Aussi votre père veut qu'on fasse des lois pour obliger ceux qui nous gouvernent à observer la loi. C'est un bien brave homme, votre père ! J'irai le voir demain pour arranger les vacances de sa fille. A bientôt!

Ferréol n'était pas seulement un brave

homme. Il adorait son enfant. La pensée que Rosine emplirait ses poumons pendant un mois du bon air de la campagne lui causa un plaisir extrême. Volontiers il s'oublia pour lui procurer ce bienfait. D'ailleurs, tant que durerait cette période de solitude, l'obligeante Mélisson répondait de lui et, chaque jour, il devait avoir une lettre de sa fille.

Dans la première semaine de juillet la baronne monta en wagon avec sa protégée qui croyait entrer dans un rêve impossible.

— A propos, et votre cousin? demanda la douairière. Sait-il que nous partons?

— Oui, marraine, il le sait. Même il a voulu avoir votre adresse en cas de besoin. Vous avez, paraît-il, une affaire ensemble.

— Nous en avons même deux. Vraiment, petite, ce jeune homme est plein d'attentions pour moi. Il gagne fort à être connu. Veuillez mettre ce coussin derrière ma tête, afin que j'essaye de dormir.

La bonne dame ferma les yeux, mais ne dormit pas tout de suite. Elle songeait :

« Lui aussi aura des vacances. Nous allons voir ce qu'il en fera ».

Cussigny est un village à peine visible à l'œil nu, caché sous les hêtres d'une de ces vallées innombrables qui font semblant d'amener des ruisseaux à la baie de Cancale, brillant au soleil à quelques lieues. La ville voisine, Avranches, domine toute la plaine déjà coupée régulièrement de haies gigantesques à la mode bretonne, car la vieille Armorique n'est pas loin. Dans ce damier de verdure, l'enceinte d'un parc planté d'arbres géants pose une tache irrégulière et plus foncée, recouvrant à demi les ardoises des tourelles carrées et trapues qui flanquent la gentilhommière sans prétention. L'ensemble peut passer pour triste; du moins il indique chez les possesseurs la volonté du repos tranquille.

Le mur longeant la route n'est coupé d'aucune porte et les claires-voies, jadis ménagées pour la vue, aujourd'hui masquées par des buissons impénétrables, défient la curiosité du passant. Pour aborder la demeure il faut quitter le grand chemin, contourner une pièce d'eau où brille l'échine dorée des carpes, et pénétrer dans le petit village composé en partie des fermes du domaine. Le porche en bois semble

vouloir éviter tout contraste humiliant aux chaumières voisines. D'ailleurs il s'ouvre assez rarement, et se referme aussitôt.

Dans la contrée madame de Cussigny passe pour un peu sauvage. Elle déclare à ses intimes :

— Pendant dix mois, j'appartiens au monde, à ses pompes, et à *mes* œuvres. Si l'on ne veut pas que je tombe fourbue, il faut me laisser tranquille pendant quelques semaines chaque année. D'ailleurs ma bourse a besoin de se refaire, autant que ma vieille personne.

Gérard meurt d'ennui dans cette habitation étouffée sous le dôme colossal d'une forêt vierge. Pas un coup de hache, pas un trait de scie, depuis qu'il est au monde, n'ont élagué cette verdure qu'un sol humide travaille à développer avec une véritable extravagance. Il dérange peu madame sa mère et, condamné à faire de la politique, il préfère politiquer près du boulevard. Aussi bien, à l'époque où nous sommes, le village croupit dans un arriéré lamentable. On y fait les processions ; le curé mange à son saoul, et les sœurs de l'école continuent à enseigner le catéchisme aux enfants.

La jeune Parisienne, émerveillée pendant

toute la route, fut d'abord plongée dans une extase de rêve quand elle se trouva en contact avec la vraie nature, connue seulement par les descriptions que lui lisait son père. Elle avait *son* Bois de Boulogne, tout à elle, sans gardiens ; *son* lac, *ses* canards, *ses* sentiers à l'abri de toute mauvaise rencontre. Le vrai silence, pour la première fois, faisait bourdonner ses oreilles. On lui avait permis de cueillir des roses, de manger des fruits tant qu'elle voudrait, de boire du lait à une « crèmerie » où l'on pouvait entrer sans porte-monnaie. Et sa chambre était baignée d'un jour lumineux, saturée d'un air qui avait le bon goût d'une nourriture choisie. Et la baronne lui disait deux fois par heure :

— Ne me remerciez pas. Le plaisir que me donnent vos yeux brillants de joie payerait un billet d'aller et retour de Paris à la lune !

Ainsi que toute Parisienne mise en contact soudain avec de vrais paysans, Rosine commença par être intimidée ; mais elle s'apprivoisa bientôt. Alors ce furent des jouissances dont elle n'avait aucun soupçon. Elle entra dans les fermes, caressa les veaux à l'étable, chercha les œufs au

poulailler et s'essaya au battage du beurre. Peu à peu elle apprit à *foiner* sans avoir peur des vaches, à conduire les grosses poulinières attelées aux chars vides. Pour les gamines ses poches étaient pleines de sucre *volé* au château. Pour les sœurs aînées elle coupait un corsage ; aux vieilles elle demandait une leçon de quenouille. Mais son tact raffiné l'empêchait de jouer à la demoiselle. Chaque matin elle faisait sa chambre et la cuisinière, empêtrée comme toute cuisinière parisienne à la campagne, la trouvait toujours prête à exécuter « ses commissions », soit au potager, soit à la ferme. Ainsi arriva le 14 juillet, fête nationale, ignorée à Cussigny, sauf quand elle tombe un dimanche, précaution qu'elle n'avait pas prise cette année-là.

Un bicycliste élégant heurta du marteau à la grande porte en chêne. Introduit dans la cour il se trouva bec à bec avec la baronne qui reconduisait son curé. Il salua la châtelaine, et même il salua la soutane, ce qui n'était pas une habitude chez lui, car il se nommait Félix Petit-Cuenot, avec un trait d'union.

Madame de Cussigny lui tendit la main en

affectant un grand calme, bien qu'elle eût un frémissement d'aise causé par cette réflexion intérieure : « Ah ! ah ! mon gaillard, je te tiens ! » Quand ils furent seuls :

— Vous êtes surprise de me voir, baronne ? Mais, comme vous savez, nous sommes au Quatorze Juillet...

— C'est pourtant vrai ! s'écria la châtelaine. Ici l'on néglige les dates les plus importantes.

— Paris s'en souvient, fort heureusement. Cela vaut un congé aux ronds-de-cuir de mon espèce. Tel que vous me voyez je suis en route pour le Mont Saint-Michel, après avoir quitté mon train à Avranches dans la matinée. Vous devant une visite, j'ai fait un léger détour afin de vous la rendre. Un cycliste ne regarde pas à quelques lieues...

— Vous êtes aimable à moitié, cher monsieur. Pour l'être complètement, il fallait arriver au coup de midi... Oh ! j'oubliais que mes côtelettes sont compromettantes. La maison est mal famée aux yeux du Gouvernement. J'espère que votre oncle est en bonne santé.

— Très bonne. J'apporte son souvenir à

vous et à ma cousine dont, par lui, je sais la présence à Cussigny.

— Allons la rejoindre, monsieur. Entendre parler de son père lui sera une joie.

Rosine travaillait aux foins sur une pelouse. Il faisait chaud, de sorte que la couleur de ses joues à l'approche de son cousin n'eut rien qui pût surprendre. Pour trouver une aussi belle faneuse, on aurait dû marcher longtemps. Elle tendit sa main forte et franche que le soleil avait déjà brunie, et la retira très vite, humiliée par les gants trop neufs de son cousin, en toutes choses tellement supérieur. Il répéta son programme d'excursion, « à peine allongé par son détour ».

La baronne attaqua le gouvernement, complice d'une compagnie fondée dans le but de remplacer la mer par des pâturages autour du « Mont. »

— Après l'avoir laïcisé par le haut, ils vont le déshonorer par le bas. Du reste c'est une opération pratiquée sur la France elle-même.

Rosine détourna l'entretien :

— Alors vous n'êtes à Cussigny que pour quelques minutes?

Forcément, puisque mon congé expire demain. Comme il fait bon sous ces grands arbres! Quelle fraîcheur délicieuse après la poussière de la grand'route!

Il s'essuyait le front.

— Petite, commanda la châtelaine, conduisez ce jeune homme à la salle de verdure où je vous rejoins, avec les rafraîchissements qu'il a bien gagnés.

— Vous avez une fière chance! déclara le touriste quand la baronne se fut éloignée de son pas agile. Quelques semaines dans ce lieu-ci ne me feraient pas peur.

— Quelle idée! Le second jour vous seriez mort d'ennui.

— C'est curieux de voir combien vous me jugez mal! Votre marraine me dénigre à journée faite. J'entends vos conversations aussi bien que si j'y étais : « Petite, ce cousin est un viveur qui ne peut se passer du théâtre, du café, de la compagnie des chenapans de son espèce, et n'admet pas qu'on puisse aller dormir avant trois heures du matin. »

Avec le talent inné des Parisiens pour l'imitation il contrefaisait la voix et les gestes de la

douairière, si bien que Rosine fut obligée de rire. Toutefois elle protesta, par amour de la justice :

— Parole d'honneur, depuis que nous sommes au château, votre nom n'a jamais été prononcé avec malveillance par madame de Cussigny.

— Alors cette bonne opinion vient de vous seule? De mieux en mieux !

Arrivés à la grande charmille carrée, ils s'étaient assis sur un banc. Félix continua :

— Vous souvient-il d'un autre banc où vous n'avez pas voulu prendre place près de moi, disant que vous aviez peur...?

— S'il vous plaît, restons à la campagne. Parlez-moi de mon père. Va-t-il bien? Est-il soigné comme il faut? Est-il heureux?

— Le plus heureux des hommes. Dorloté par la mère Mélisson, il engraisse à vue d'œil. Vous-même, cousine...

— Pas besoin d'achever. Heureusement je sais comment on élargit une robe! Mais je ne tiens pas à plaire au public par une taille de guêpe.

— « Le public » trouve que la robe est encore plus charmante avec un peu plus d'étoffe.

Assez, cousin! Vous croyez flirter avec vos grandes dames? Épargnez-moi votre galanterie. Dites-moi : pensez-vous que mon père soit malheureux en mon absence?

— Peut-être. En ce cas nous sommes deux.

— Pauvre père! Souvent je m'accuse d'être égoïste. Pendant qu'il étouffe à Paris, sentez quel air je respire!

— Et moi, ne pensez-vous pas que j'étouffe? Pourquoi plaignez-vous seulement votre père?

— Il ne va pas se promener au Mont Saint-Michel!

— Voyons! cousine! Allez-vous croire, à l'exemple de la baronne, qu'on passe deux nuits en chemin de fer pour manger une omelette chez la mère Poulard? A cette heure, si j'avais voulu, je boirais du champagne frappé à Fontainebleau avec ce que vous appelez « mes grandes dames ». Cherchez un peu pourquoi je n'ai pas voulu. Et qu'est-ce que j'y gagne? D'entendre dire que je mourrais d'ennui près de vous le second jour!... Allons! je reprends ma bécane et je poursuis ma route.

— Pas avant d'avoir fait honneur à l'hospitalité de marraine.

— Elle y met le temps! Je suppose qu'elle m'a oublié... Tenez, il est préférable que je ne vous voie plus. Respirez tout à votre aise l'air délicieux. Déplorez mes égarements. C'est très facile de prier Dieu — de loin — pour la conversion des pécheurs! Tant pis pour eux si la grâce n'est pas la plus forte!

Il s'était levé et parlait avec de grands gestes. Madame de Cussigny, débouchant dans la salle de verdure, feignit d'être alarmée de cette agitation :

— Qu'est-ce qui se passe? On dirait, monsieur, que vous êtes fort en colère?

— Non, madame, je suis simplement découragé. La vie est une farce!

— Et vous avez soif; de là votre mauvaise humeur. Ce plateau qu'on apporte va la calmer. Pardonnez-moi d'avoir été si longue. Petite, rafraîchissez votre cousin.

Le plateau, bien garni, sembla en effet produire un changement salutaire. La baronne crut bon de joindre la parole aux actes :

— Je m'attendais peu à vous voir pessimiste. Que vous manque-t-il pour être heureux? N'aimez-vous pas la carrière politique?

— Je m'en moque comme d'une guigne. Mais je n'ai pas le choix. Si je pouvais choisir!... C'est singulier : depuis mon arrivée chez vous, j'entends les voix de la campagne! Mon grand-père y est né. Vingt fois, sur ma bicyclette, je me suis dit à la vue d'une de ces jolies maisons : « que ne puis-je me réveiller ici demain, auprès d'une bonne femme!... » Demain je serai dans un cabinet obscur, auprès d'un garçon de bureau qui me méprise, parce qu'il est plus utile que moi!

La baronne jugea le moment convenable pour cette proposition :

— Mon ami, quand on est bien quelque part, il est sage d'y rester. Mon petit coin vous plaît? Achevez sous ces ombrages l'anniversaire du plus grand jour de notre histoire. Le Mont Saint-Michel est encombré de touristes. D'ailleurs vous auriez à peine le temps d'y parvenir. J'ai des cartes postales qui vous permettront de faire croire que vous y êtes allé. Ainsi nul ne saura que vous avez sur la conscience un dîner réactionnaire. Je l'avancerai un peu afin que vous ne manquiez pas le train de nuit. Qu'en pense ma filleule?

Rosine, pour son compte, ne présenta nulle objection.

La baronne, attendue ailleurs, s'excusa de les quitter un moment.

IX

Les voix de la campagne, de même que celles de la mer, sont par excellence une musique d'accompagnement. Nous leur faisons dire ce qu'il nous plaît pour soutenir le thème principal : amour, tristesse ou joie, que la minute présente compose dans notre cœur. Tout psychologue se fût demandé comment la campagne trouvait des accents si persuasifs pour parler au cœur du Parisien pur-sang qu'était Félix. La vue de Rosine, dont la frappante beauté se complétait à cette heure d'un rayonnement de tendresse, pouvait suffire pour donner l'explication. Après avoir été malheureux de son absence, — il n'avait dit que la vérité en l'affirmant — son cousin trouvait, chose bien rare, que l'image

vivante n'était pas inférieure à l'image regrettée du rêve. Peut-être aussi, parce qu'il l'avait payé par une fatigue et préparé par un mensonge, le bonheur éprouvé atteignait l'ivresse.

Aucune femme, d'ailleurs, n'aurait pu trouver un meilleur cadre pour une scène d'amour. La charmille, que le caprice du jardinier taillait avec soin alors que le feuillage restait inculte aux alentours, semblait une tente dressée en pleine forêt pour le doux mystère des aveux. Nul bruit ne venait distraire l'oreille sauf un chant heureux et lassé de colombes, qui couvrait par moments la plainte saisissable d'une cascade en miniature cachée dans les iris.

Enfin, — pourquoi ne pas le dire? — la main de Chloé paraît encore plus jolie lorqu'elle tend la boisson fraîche et réconfortante aux lèvres altérées de Daphnis; car, aux jouissances les plus raffinées de notre âme, le bien-être de son compagnon physique ne laisse pas d'ajouter un appoint sérieux.

— Cousine, dit le voyageur, de ma vie je n'ai senti autant qu'à l'heure présente la joie d'être au monde.

— Cela veut dire, expliqua-t-elle en remplis-

sant de nouveau le banap, que, de votre vie, vous n'avez eu si soif.

— Pour faire de l'obstruction, ainsi que dirait mon ministre, nul ne possède votre talent. Il faudra bien, tout de même, que je finisse par prononcer mon discours.

— La session est close depuis hier, mon cousin. Laissez reposer votre éloquence. Venez; allons faire les foins. Je vous montrerai comment on râtelle.

— Contentez-vous de m'avoir montré comment on aime — quand on aime bien.

Sur le visage de la jeune fille, ces paroles amenèrent un changement subit. Sans trouble et sans colère, mais avec une tristesse froide, elle demanda :

— Pourquoi ne me traitez-vous plus comme je prétends l'être, comme vous l'avez fait toujours? Ne gâtons pas cette rencontre si bien commencée. Un homme, entre tous, me doit le respect : c'est vous, le seul parent que j'aie ici-bas. Serez-vous donc un ennemi de plus, qu'il faudra écarter de mon chemin, en lui faisant voir qu'il se trompe?... Dieu! que la vie est lourde quand vient la désillusion!

Elle se mit à pleurer, ce qui est, en pareille circonstance, le moyen suprême employé par la fausse ingénue en quête du dénouement. Félix — de quoi il mérite d'être loué — ne s'y trompa point une minute. Et, pour cette raison même, le dénouement survint, plus tôt peut-être que le voyageur se l'était figuré au départ. Écartant la main qui cachait les plus beaux yeux du monde, il fut enivré par la vue de ces larmes délicieusement sincères. Très bas, car ses lèvres touchaient presque l'oreille de sa cousine :

— Vous m'avez, reprocha-t-il, interrompu trop tôt. Je vous ai dit que je vous aime. J'allais ajouter : voulez-vous être ma femme ? C'est moi, maintenant, qui regretterai toute ma vie d'être venu, si vous dites non.

Le *non* hésitait, en face d'une prière murmurée à genoux, avec une ferveur croissante. Le *oui* fut long à sortir des lèvres d'une personne que la vie, plus que son âge, rendait prudente. Hélas ! son propre cœur plaidait la cause de son cousin, déjà plaidée chaque jour par la baronne qui savait comment on chauffe, sans en avoir l'air, une candidature même beau-

coup plus mal préparée que celle-là. Depuis une heure, sous la charmille carrée, on ne discutait plus, quand la voix de la baronne parlant à son chien se fit entendre dans l'allée voisine. Elle parut bientôt et se confondit en excuses :

— Cher monsieur, qu'allez-vous penser de ma façon d'être hospitalière? Ces paysans, qui ne me voient guère qu'un ou deux mois chaque année, se rattrapent quand je suis parmi eux et absorbent tout mon temps. Rosine vous a-t-elle montré mon vieux chêne de quatre siècles? Non? Vraiment, petite, vous faites bien mal mes honneurs!

On dîna tôt, afin de donner le temps au voyageur de gagner la station d'Avranches pour l'heure du train. Quand il fut parti, et les domestiques retirés, la filleule vint embrasser sa marraine par façon d'exorde au discours dont on devine le texte.

— Bon! fit l'excellente femme, ne cherchez pas vos mots. Je suis sûre que mon brave Baptiste, qui est sourd et un peu aveugle, sait pertinemment qu'il vient de servir à table deux fiancés. On le lisait sur vos fronts. Je suis ravie, ma chère, positivement ravie : et je

déclare à qui veut l'entendre que ce jeune homme est charmant.

Le plan de Félix était de fractionner l'attaque de sa famille. Donc à peine débarqué, il informa sa mère de l'intention qu'il avait d'épouser sa cousine.

L'un des côtés recommandables de Virginie, sinon le seul, était d'adorer son fils avec passion. De l'avoir gâté on louera moins peut-être l'ancienne fleuriste. L'orgueil maternel, tout d'abord, l'emporta :

— Jamais nous ne permettrons cette mésalliance !

— Expliquez-moi comment je me mésallie en épousant la fille du cadet de mon père ?

— Une fille... de la main gauche !

— Il aurait pu m'en arriver autant.

— Une couturière !

— Je n'ai pas dans les veines le sang d'une duchesse !

— Une mendiante qui n'a rien !

— Pardon ! Elle a — ou du moins elle devrait avoir — la moitié de la fortune de mon père.

— Ah ! ton père. Attends un peu. Au premier mot il va te mettre à la porte.

— Ne vaut-il pas mieux l'en empêcher, sauf que cette séparation ne vous fasse plaisir?

Nous étions si heureux!

Vous le serez encore plus en voyant mon bonheur. Je l'aime : c'est une perle de beauté et de bonté. Allons! maman : ne pleurez pas! Et promettez que je peux compter sur vous.

— Je promets tout le contraire, n'ayant pas envie de mettre ton père hors de lui et de coucher dans la rue, plaisir que tu auras bientôt. Songe qu'un mot dit au ministre par un député...

— Quelquefois, c'est le député qui écoute le mot du ministre. L'élection n'est pas loin, et je suis bien en cour. Il y a beaucoup de place dans la rue, et mon père le sait.

— Nous étions si tranquilles! soupira de nouveau madame Petitcuenot.

Ferréol, pendant ce temps-là, comptait les jours et luttait contre la réaction qui succède toujours à l'enthousiasme du sacrifice. Par amour pour sa fille il avait consenti à s'en séparer; mais chaque semaine passée dans la solitude le vieillissait au moral sans le rajeunir au physique. Il s'abstenait du moindre mot de

plainte et tâchait de supporter avec courage le poids de l'absence. Toutefois, au cours de ses trop longues méditations, le disciple sincère de la grande école républicaine aujourd'hui disparue broyait du noir, maudissant l'heure où une aristocrate avait pénétré chez lui. Comment avait-il pu permettre que cette femme insinuante lui enlevât la personne de sa fille après lui avoir dérobé son âme?

Cependant, la justice étant sa qualité dominante, il revenait bientôt à une appréciation loyale du bienfait reçu. Tous les jours une lettre de l'enfant la montrait heureuse, fortifiée, reposée, comblée d'attentions quasi-maternelles sans rien perdre de sa sollicitude pour le cher absent. Même, en voyant sombrer autour de lui tant de jeunes ouvrières, l'honnête homme se demandait s'il aurait pu, avec les seules forces de sa tendresse et de sa doctrine, préserver du sort commun cette fleur délicate et précieuse. Question troublante pour un convaincu de son espèce! Mais, sur des questions d'ordre plus général, un doute non moins pénible venait l'assaillir. Après tant de luttes opiniâtres, d'efforts désintéressés, pou-

vait-il se réjouir à la vue d'un résultat sérieux?

En apprenant de la bouche de sa fille qu'elle était fiancée, il songea aussitôt : « Voilà encore l'œuvre de la baronne! On va m'offrir un adversaire politique : cela, jamais! »

Son étonnement fut extrême quand il connut le nom du fiancé. Toutefois, malgré les garanties de son origine peu suspecte de cléricalisme, on aurait tort de croire que Félix était pour lui le gendre idéal. Pris au dépourvu, Ferréol demanda une semaine pour réfléchir.

Cette hésitation fit accourir la baronne qui, nouvel étonnement, plaida la cause d'un ennemi du Roi et du Pape.

— Ma foi, madame, je n'y comprends plus rien! déclara le père de Rosine. Je voudrais savoir ce qu'a fait mon neveu pour mériter votre protection.

— Il s'est fait aimer d'une jeune personne que j'estime entre toutes. L'homme qu'elle a choisi ne peut être mauvais.

— Mauvais, je ne dis pas. Mais c'est un déclassé, et, qui plus est, un déclassé oisif, malgré l'étiquette collée sur son dos.

— Il en convient, et cherche un emploi

sérieux. Rosine, de son côté, pose pour première condition qu'elle ne vous quittera jamais. Enfin, votre gendre est fils unique. Voilà, du coup, vos comptes réglés avec votre frère. Que pouvez-vous désirer de mieux ?

— Reste à savoir si vous obtiendrez que mon frère vienne chez moi demander la main de la petite. Jusque là, Félix n'a rien à faire dans ma maison.

— Rien n'est plus juste, approuva la baronne. En ce qui me concerne, je vous promets de ne favoriser aucune rencontre des amoureux. Sur ce point bannissez toute crainte.

N'ayant pas promis de fermer sa porte à Félix elle le vit souvent ; toujours en l'absence de Rosine. Bientôt elle apprit que Claude ne voulait pas entendre parler du mariage soumis à son approbation.

— Mignonne, avait-elle dit à sa filleule, je ne vous *le* laisserai pas voir, mais je vous le tiendrai au chaud, comme on fait d'un plat qui doit attendre.

Fidèle à cet engagement, elle sut si bien admirer la constance de son jeune ami, louer son courage, découvrir en lui tous les symp-

tômes d'une grande passion que, pour le héros de roman qu'il croyait être, nul sacrifice n'eût semblé trop lourd. D'ailleurs les fiancés, par l'intermédiaire qu'on devine, pouvaient se transmettre un message verbal ne perdant rien à la transmission : au besoin, la baronne y eût ajouté du sien à l'exemple des soubrettes de Molière.

Voyant que sa famille traînait les choses en longueur, Félix se souvint de la parole qu'il avait prononcée : « Un député ne ferme pas l'oreille au mot d'un ministre. »

Claude vivait sur la politique à la façon du gui sur les arbres. Le gui ne se fait remarquer ni par la beauté de ses fleurs, ni par l'utilité de ses fruits; mais il n'attend pas qu'on l'admire. Collé à sa branche, il pompe la sève, heureux de son élévation, sans autre souci que la terreur du tranchant fatal qui peut venir le détacher. Ainsi Claude vivait, obèse et grisonnant, l'œil tourné vers la faucille d'or que tient l'électeur, ce druide moderne. Bien qu'on n'en fût pas encore aux fameux quinze mille francs, un siège au Palais Bourbon représentait une fortune pour cet homme condamné par sa

naissance à travailler toute sa vie. Une défaite électorale était la ruine. Claude n'aurait même pas retrouvé les sept francs par jour qu'il gagnait jadis à faire du feutre. Là était le point vulnérable, contre lequel, avec un coup d'œil très sûr aidé par les conseils salutaires de la baronne, Félix montait ses batteries.

Un jour, à la Chambre, le personnage de qui dépendait Félix arrêta Claude dans un couloir, et, le prenant par le coude, voulut savoir si tout allait bien dans sa circonscription. Peu habitué à ces faveurs du berger, car il n'était qu'un simple et inoffensif mouton du troupeau, notre homme rougit d'aise et déclara modestement :

— Je crois que tout va bien, monsieur le Ministre. Mais la meilleure horloge a besoin d'être remontée. Puis-je compter sur un coup de main de votre part, le moment venu?

— Mon cher député, répondit l'homme au portefeuille, entendez-vous avec votre fils : il a carte blanche pour me proposer tout ce qui peut vous être utile. Mais permettez qu'à mon tour je vous recommande sa candidature.

— Mon fils candidat!

— Seulement au bonheur conjugal, rassurez-vous! J'ai ses confidences : ne le faites pas souffrir. Ce qu'il demande vous coûtera moins cher qu'une élection — et à moi aussi.

— Ah! le mâtin! grogna Claude, pendant que le ministre allait s'emparer d'un autre coude.

Jamais il n'aurait cru son héritier aussi fort. Non seulement ce jeune diplomate lui proposait un marché, mais encore il trouvait moyen de le faire proposer par un ministre. Que celui-ci, dans le seul but de faire plaisir à son attaché, risquât de perdre une voix à la Chambre, Claude n'était pas assez simple pour le croire. Mais, à l'approche des élections, mieux valait avoir ses atouts au complet. « Cependant, concluait-il, je ne veux pas de ce mariage. Comment l'empêcher... sans me faire des ennemis? »

Il entra en campagne de son côté et, tout d'abord, poussa d'habiles reconnaissances sur le terrain opposé. Bientôt il apprit que son frère acceptait le choix de Rosine (il l'*acceptait*, l'insolent!) ; mais Ferréol voulait que le chef et l'illustration de la famille s'abaissât devant lui. Quant à la jeune personne, tombée dans le cléricalisme le plus abject, elle impo-

sait une neutralité honteuse à son père déjà gâteux, fidèle à sa marotte du libre arbitre. S'étant arrangé pour apercevoir Rosine, Claude dut avouer que le garçon était tombé en des mains redoutables. Parlez-nous de ces beautés vertueusement inaccessibles pour pousser un jeune sot aux dernières folies!

Il est amusant de prévoir la faute que commettront les futurs historiens de ce début du siècle. Notre politique intérieure, comme qu'on la juge, a produit dans l'ordre social, financier, religieux, des bouleversements qui égalent, dépassent peut-être en importance pratique les résultats dûs au génie de nos grands révolutionnaires. Par une déduction toute naturelle, on voudra placer au niveau correspondant les hommes d'État qui nous ont gouvernés sous la décadence de la troisième république. De là on peut prédire ce travail d'imagination fréquent chez ceux qui écrivent l'Histoire, aboutissant à des portraits flattés sans mesure.

Ce qu'il faut dire c'est que, possédant moins de génie que Robespierre, les ministres que nous avons pu voir à l'œuvre furent doués d'une ingéniosité plus grande, soit à découvrir, soit à

employer les petits moyens. C'est l'école du bridge et de son bluff succédant aux échecs et à leurs combinaisons profondes. Mais ceux qui perdirent n'en ont pas moins payé l'enjeu.

Simple marmiton de la grande cuisine, Claude avait surpris néanmoins certains secrets du métier, tels que l'art de colorer une sauce, de la faire tourner au besoin. Dès lors il banda son esprit à la découverte du « petit moyen », de la goutte de fiel capable de « faire tourner » le mariage de son fils. Avec le sang-froid de sa lourde nature, sans consulter personne — car il se défiait de tout le monde, en particulier de sa femme, — il étudia les éléments de son problème, et pensa pouvoir en sortir sans éclat fâcheux.

Pour une jeune fille courbée sous le joug des prêtres, la cérémonie religieuse est indispensable au contrat nuptial. Poser comme condition le mariage purement civil, c'était le rendre inacceptable à Rosine. En même temps c'était parer toutes les attaques. Claude pouvait répondre aux plaintes de son fils : « Veux-tu, en insistant, donner un soufflet à ta mère qui s'est contentée de la mairie? En admettant

que l'union doive être religieuse pour être légitime, veux-tu revendiquer pour toi-même la bâtardise ? Qui prendra ton parti si tu te brouilles avec ton père sur la question des principes jusqu'ici les tiens ? Quelle ligne de conduite adoptera mon frère, le vieux combattant pour la cause anticléricale ? »

Du même coup, Félix perdait tout l'espoir fondé sur l'appui de son chef, l'un de ceux qui avaient porté à la vieille influence romaine les coups les plus terribles. En cas de rupture avec sa famille pour un tel motif, le jeune attaché devait s'attendre à une disgrâce immédiate. Et alors, dans la proclamation aux électeurs quelle phrase superbe : « Il y a quatre ans, j'affirmais devant vous l'attachement aux idées laïques dont ma carrière fut le gage. Ceux qui connaissent ma vie intime, qui m'ont vu sacrifier les joies familiales sur l'autel de mes convictions, peuvent rendre témoignage à la sincérité de mes paroles. Blessé au cœur, c'est dans votre confiance et votre estime, c'est dans un redoublement de mes efforts pour le bien-être du peuple, que j'espère trouver ma consolation. »

X

Ainsi armé de pied en cap, Claude manda son fils en sa présence.

— La situation où nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, commença-t-il, ne peut s'éterniser. Tout d'abord, tes projets restent-ils les mêmes?

— Mon père, fit le jeune homme, ne parlons pas de projets, mais d'une résolution sérieuse. Si vous voyez en moi le gamin buté à son caprice, vous avez tort.

— Puisque tu le veux, causons comme de grandes personnes. Le mariage que tu désires sera pour moi un chagrin, accompagné d'une déception : tu pourrais faire beaucoup mieux.

— N'ayant jamais rêvé de faire aussi bien,

j'aurai de la peine à tomber d'accord avec vous.

— Soit. On peut être en désaccord sans se brouiller. A mon âge on ne recherche pas une rupture avec son fils unique. S'il te plait d'épouser une fille pauvre...

— Pardon ! Sans être riche, elle l'est autant que moi. Nous avons chacun la moitié du petit héritage de grand-père.

— Laissons cela de côté. Même pour ton mariage avec une millionnaire, je poserais une condition *sine quâ non*.

Claude posa la condition et se préparait à la soutenir par le discours dont on connaît les grandes lignes. Mais il fut interrompu dès l'exorde :

— Si je comprends bien, mon père, vous acceptez Rosine pourvu que le curé ne s'en mêle pas ?

— Il ne s'en est pas mêlé pour moi. Voudrais-tu m'infliger un blâme et démentir nos principes ?

— Embrassons-nous, papa. Je suis bien heureux. Rosine va être ennuyée, car les femmes tiennent à l'eau bénite et aux cierges. Mais elle

m'aime trop pour ne pas faire ce sacrifice. Dès ce soir je vais lui parler.

Rosine venait d'achever son ménage et causait à côté de son père quand Félix se montra. Elle rougit à sa vue d'une flamme de bonheur qui éclaira sa beauté; mais elle resta muette; ce fut Ferréol qui parla :

— Tu sais, j'imagine, ce que j'attends pour t'ouvrir ma porte?

— Je le sais, mon oncle. Autrement je n'aurais pas disparu de chez vous pendant de longues semaines. Ma pensée n'a pas quitté cette maison.

— Ta pensée m'importe peu. La visite de ton père doit précéder la tienne.

— Mon père viendra demain. Permettez que je prépare les voies à une rencontre... un peu délicate. Vous êtes l'un et l'autre... enracinés dans vos opinions.

— Ne perds pas le temps à nous comparer. Qu'as-tu à me dire?

— Que j'ai gagné ma cause devant mon père. Il est facile de bien plaider quand le cœur...

— Tu oublies à qui tu parles. C'est devant moi que ta cause doit se plaider. La question

est de savoir si je ferai à ton père l'honneur d'accorder ma fille à son fils.

Pour jeter cette réponse Ferréol s'était mis debout. Sa « vieille tête de 48 » — ainsi le peignaient ses adversaires — n'était pas celle d'un homme désireux de transiger. « Au seul mot de condition, pensa Félix, je suis sûr d'être flanqué à la porte. »

— La question préalable, distingua-t-il, était de convaincre mes parents qu'il ne s'agit pas d'un caprice, mais d'un amour de toute ma vie. C'est ce résultat que j'ai obtenu près d'eux : j'espère déja l'avoir obtenu près d'une autre.

Par un regard dont il se souvint longtemps, Rosine confirma cet espoir.

— Vous voyez, continua Félix, que la visite de mon père n'est plus qu'une simple démarche de courtoisie... et de réconciliation. Vos principes fondamentaux sont les mêmes. Avec son tact si grand et ses idées si larges, ma cousine les a toujours respectés. Nous savons d'avance, mon père et moi, qu'elle ne fera rien pour en soulever les scrupules.

Content de cette habile périphrase, le jeune homme se tut pour voir venir. Son oncle, moins

satisfait visiblement, s'était rassis. Devenue pâle tout à coup, Rosine avait posé son ouvrage. Pendant quelques secondes sa bouche trembla, puis elle exprima cette demande :

— Voulez-vous, s'il vous plaît, parler un peu plus clairement?

— Eh bien! s'il faut mettre les points sur les *i*, nous ne chercherons pas à savoir si vous allez à la messe, et vous n'exigerez pas que nous y allions.

— Même le jour de mon mariage?

— Les principes sont les principes. Feriez-vous gras au dîner de noces, si nous étions assez peu superstitieux pour nous marier un vendredi?

— Non, répondit-elle sans rire de la plaisanterie.

— Vous voyez donc bien! Chacun son idée. C'est comme je vous disais tout à l'heure : *passe moi la rhubarbe*... Mettez-vous à la place de mon père dont les convictions...

— Il serait sage de ne pas insister sur les convictions de ton père, fit observer Ferréol.

— Enfin ses votes sont là. Il ne faut pas trop exiger de lui. Ma mère s'est contentée de la

mairie, ce qui ne l'a pas empêchée de vouloir qu'on me baptise.

— En cachette? demanda Rosine.

— Mes souvenirs sont un peu vagues. Mais il ne s'agit pas de mon baptême. Pour n'avoir pas été à l'église, nous n'en serions pas moins mariés.

— Nous ne serions pas mariés du tout, affirma la jeune fille.

— Cependant, continua-t-il à plaisanter, si vous désertiez mon domicile je pourrais envoyer les gendarmes après vous. Cela montre bien...

Il s'arrêta en voyant que Rosine sanglotait, les coudes sur la table, la tête dans ses mains.

— Pardonnez-moi, pria-t-il. Je ne m'attendais nullement à vous voir attacher une telle importance... Alors, voici ce que je vous offre : marions-nous de la façon que le désire mon père. Le lendemain nous irons devant un prêtre...

— En cachette? demanda-t-elle encore. Savez-vous comment je la nomme, votre combinaison? Une lâcheté!

— Ah! tu es bien ma fille! approuva le descendant des vieux *bousbots*.

Félix n'avait pas soupçonné un instant que

les choses pussent prendre cette tournure. L'insuccès le rendit moins aimable :

— Je n'insiste plus, cousine. Je vais faire les sommations. Au sortir de l'église nous irons dans une chambre garnie ; le lendemain vous retournerez faire des robes. Moi je chercherai une place de caissier dans un magasin. Car ma famille ne nous connaîtra plus.

Rosine avait fini de pleurer ; son visage était très calme.

— Je voudrais, dit-elle, ne laisser aucun malentendu entre nous. Ce n'est pas la pauvreté qui m'effraye : c'est l'abîme ouvert devant notre avenir. Un voile me l'avait caché. Je n'en rougis pas : au contraire. Le sentiment que j'avais pour vous était très noble, car il s'y mêlait un désir de rédemption. Oui, j'espérais vous ramener sur la rive où j'ai abordé moi-même, pour y vivre et y mourir. J'ai été présomptueuse parce que je vous croyais seulement impie. Mais vous êtes un simple païen de la décadence, qui ne me feriez même pas l'honneur de me persécuter. Entre nous il n'y a pas l'ombre d'une notion commune. Je serais très malheureuse ; vous peut-être encore plus,

n'ayant pas, pour vous consoler, la douce vision d'outre-tombe. Et je me réveillerais un jour femme divorcée, puisque vous divorcez, vous autres.

Ferréol n'avait pas perdu la moindre parole de sa fille, car il était toujours l'homme curieux des théories, même contraires aux siennes. Il ne fut pas long, toutefois, à rentrer dans la réalité douloureuse, étant lui-même trop clairvoyant pour ne pas sonder l'abîme qui avait échappé à ses propres yeux, couverts d'un autre voile. Avant tout il fallait mettre fin à la torture qu'il lisait sur le visage contracté de Rosine.

— Je crois que tu ferais bien de te retirer, dit-il à son neveu.

Comme celui-ci hésitait, cherchant une phrase, la fiancée perdue vint à son secours :

— Vous aurez une lettre demain.

Il sortit avec le geste qu'il avait vu bien des fois sur le théâtre, quand l'amoureux gagne la coulisse après la scène de rupture. Bien que la passion fût la même en lui, il comprenait qu'une moitié de l'être de sa femme n'eût jamais été en son pouvoir. Mais, pour le

moment, il éprouvait surtout la fatigue du bon vivant qui vient d'essuyer une scène infiniment désagréable. Et il songeait que la lettre annoncée « ne serait pas drôle à lire ».

Quand son cousin fut éloigné, Rosine fit semblant de reprendre sa couture. L'ayant considérée une minute, son père lui dit :

— Pauvre enfant ! Tu aurais été malheureuse avec cet homme. Pour les mêmes raisons tu dois l'être avec moi.

Elle jeta son ouvrage, courut à lui et l'embrassa :

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Vous êtes l'homme que j'admire le plus en ce monde. La justice, la liberté, l'amour du peuple ne sont pas de vains mots dans votre bouche. Répandre ce que vous croyez la vérité est votre seule ambition. La loyauté est votre seul calcul. Toute personne droite et bienveillante, même d'un parti contraire, est honorée par vous. Me rendre heureuse fut l'un des motifs de votre existence. Père bien aimé, soyez en paix : sur tous les points, sauf un seul, vous y êtes parvenu.

XI

Félix eut la surprise de recevoir une lettre fort courte, au lieu des longues pages que son expérience lui faisait redouter. Mais il n'avait pas l'expérience des femmes d'un certain genre.

« Nous nous sommes trompés, voilà tout », lui écrivit-on d'une main ferme et sur un papier que ne tachait aucune larme. « Nous étant trompés tous deux, nous n'avons rien à nous reprocher. Un peu plus tard, les bons souvenirs resteront seuls dans notre mémoire. Je désire du fond de l'âme que le bonheur vous soit accordé. »

» ROSINE. »

» *P.-S.* — Je préfère que vous ne me répondiez pas. »

Les hommes sont difficiles à satisfaire. Des regrets flatteurs pour son amour-propre, mais développés avec l'abondance ordinaire, l'eussent fait grogner. Il se trouva mal servi par un adieu si laconique. « Vraiment, songea-t-il, on dirait que nous nous sommes trompés de parapluie et qu'elle me renvoie le mien. Son billet ne serait pas tourné autrement. » Pour comble, Rosine ne désirait pas voir la prose du fiancé rendu libre.

Désobéir entraînait un travail de rédaction fort ennuyeux. Obéir était « petit garçon » en diable. Un ami que Félix consulta, laissant croire qu'il s'agissait d'une rupture de la main gauche, lui donna ce conseil :

— Il faut toujours, en pareil cas, y aller d'un bouquet. C'est plus cher qu'une lettre ; mais on est certain de ne pas dire de bêtises, qui traîneront Dieu sait où !

Le soir même Rosine avait une gerbe de roses qu'elle laissa le lendemain dans sa chapelle favorite. On peut croire qu'elle y laissa autre chose que les fleurs, car sa visite fut longue. Madame de Cussigny attendait avec impatience sa filleule, le dimanche suivant.

— Eh bien ! petite, quoi de nouveau ? Le père a-t-il cédé ?

— Complètement, avec une seule condition.

— Méchante ! Vous ne m'avez pas prévenue ?

— C'était inutile. Je me suis décidée sans l'avis de personne. Le père de mon fiancé, comme preuve d'amour, me demandait l'abandon du mariage religieux.

— Ah ! le gredin ! Il se moquait de nous !

— Pas le moins du monde. Il réclamait un sacrifice sans importance à ses yeux. Quant au fiancé lui-même, il déclarait ne point approuver ce tatillonnage. Une douzaine de cierges en plus ou en moins est une simple vétille dans son opinion. Son père, malheureusement, tient les cordons de la bourse... Voilà ce qu'il m'a fallu entendre !

— Alors, tout est fini entre vous deux ?

— Plus j'y pense, marraine, plus je suis convaincue qu'il n'y a jamais rien eu entre nous deux — sauf un accès de folie. Une de mes compagnes, devenue amoureuse d'un Chinois, l'a épousé. Ils ont vécu ensemble huit jours. Le langage, la nourriture, le vêtement

de chacun d'eux répugnait à l'autre. Cependant cette pauvre folle avait aimé son Chinois...

Il fallut s'interrompre, essuyer une larme. Félix, après tout, n'avait ni le teint jaune, ni les yeux bridés ; il s'habillait bien et parlait mieux encore. Et la pauvre Rosine allait avoir vingt ans ! Madame de Cussigny, au spectacle de ce chagrin, aplatit ses coques blanches d'un coup de poing furieux.

— Tout cela c'est ma faute ! Jamais — vous entendez, petite — *jamais plus* je ne m'occuperai d'un mariage. Comment faut-il s'y prendre, Seigneur ! quand on veut faire quelque bien ici-bas ?

— Vous m'avez fait plus que du bien, marraine. Sans vous, quelle eût été mon existence ? J'avais tout contre moi !

— Et maintenant ? Je vous ai fait perdre la paix en vous poussant vers cet homme. Je m'étais figurée tant de choses : que vous le convertiriez, lui, son père, le vôtre !

A ces mots, la jeune fille regarda ses mains jointes.

— Mais, dit-elle, je n'y renonce pas.

— Oh ! bien, moi, j'y renonce. Qu'ils aillent

où ils voudront, peu m'importe ! C'est vous qui m'occupez. Si je pouvais, par quelque pénitence, me faire pardonner le chagrin dont votre cœur souffre, et dont je suis cause !...

— Vous aurez votre pénitence, marraine, et c'est moi qui la choisirai. Jusque-là, tâchons d'oublier cette mésaventure. Pour l'oublier, n'en parlons plus.

Et réduisant les proportions de cette mésaventure à un accès de folie, Rosine voulait parler de son cousin et ne lui rendait pas tout à fait justice. Véritablement, la blessure qu'il avait reçue ne risquait pas de causer la mort d'un joli garçon, entraîné pour une fois sur la rive sentimentale. Néanmoins les premières minutes furent pénibles. Sa mère, devenue sa confidente, traita la plaie par le vinaigre, non par le baume.

— Tu vois, dit-elle, ce grand amour ! A la première concession exigée, mademoiselle te tourne le dos. Cependant on ne lui demandait pas de commettre un vol, ou d'assassiner quelqu'un. L'amour ? Tu me fais rire ! L'obstination et l'orgueil, voilà ce qui la gonfle. Maintenant elle pourra dire : « J'ai envoyé paître le fils

Petit-Cuenot. » Hon ! Si je la tenais ! J'espère bien que tu vas montrer que tu t'en fiches. Moi, à ta place, je serais marié dans six semaines.

Quant à Claude, loin d'être blessé dans son amour-propre, il triomphait. Sans dire un *non* brutal, sans mécontenter personne, pas même son fils, il avait rendu le mariage impossible et mis les torts du côté de la jeune fille obstinée au refus d'une condition. C'était, en somme, la tactique employée trente ans plus tôt pour rompre un mariage destiné à faire plus de bruit en ce monde : celui de la France et du dernier Bourbon. Là aussi on avait amené la brouille en soulevant une question de cérémonial. Mais c'est sans le savoir que Claude avait copié ses prédécesseurs. Les dessous des événements, même de ceux qu'il voyait s'accomplir chaque jour, échappaient à sa compréhension.

Un temps moral s'étant écoulé depuis la catastrophe, il crut pouvoir guider son fils vers des projets nouveaux. L'union en vue réunissait toutes les garanties de bonheur pour Félix, et surtout pour Claude, à qui elle assurait des voix nombreuses, dont l'appoint devenait fort utile.

En effet, libre de tout souci du côté réactionnaire, il se sentait menacé d'une fissure dans le bloc servant d'appui à son siège. Le premier symptôme fâcheux était l'arrivée au Conseil Général d'un candidat ayant arboré cette étiquette de mauvaise mine : *Lucien Cottard, socialiste indépendant.*

— Quand je me suis présenté pour la première fois, il n'était pas si fier, soupirait Claude dans le sein de ses amis. Je l'ai eu pour un bureau de tabac qu'il désirait joindre à son débit de boissons. Maintenant son cabaret s'est transformé en maison de commerce florissante, car il est très fort. Son « indépendance », qu'il me fourre sous le nez, se traduit par ces mots : Cottard n'a plus besoin de moi et m'attend venir.

Un homme à sa dévotion, quelque chose comme le garde-chasse de son gibier électoral, lui dit un jour, en clignant de l'œil :

— Cottard a une fille unique. Ce n'est pas une beauté régulière, mais elle est gentille, bien dotée, et meurt d'envie d'habiter Paris.

Le samedi suivant, un coupé d'express, d'autant plus moelleux qu'il était gratuit, empor-

tait vers son fief le député, infatigable comme le *mercator* d'Horace, et pour la même raison : *Indocilis pauperiem pati*. Le lendemain, un prétexte frivole et d'ailleurs aussitôt pénétré, le mettait en présence de Malvina Cottard. Non seulement gentille, mais coquette et délurée, avec le joli teint d'une campagnarde qui reste à l'ombre, elle annonçait 200.000 francs de dot et en avait les deux bons tiers, chose rare. C'était un beau parti pour « le fils Petitcuenot que sa cousine avait envoyé paître », ainsi que disait Virginie. Malheureusement le désir de la revanche ne bouillonnait pas en lui, malgré les exhortations maternelles. Bien plus, après avoir déblatéré contre Rosine pendant un mois ou deux, il ne permettait plus qu'on en parlât devant lui.

— J'ai peur qu'il ne l'ait dans la peau, disait l'ancienne fleuriste en son langage raffiné.

Encore qu'elle exagérât fortement, on ne put obtenir que Félix allât rôder en province autour de Malvina Cottard.

— Assez d'émotions pour le moment, fut sa réponse donnée sous la forme ironique.

Le fâcheux, c'est qu'on avait causé autour

de Malvina. Les augures lui avaient annoncé la visite d'un beau jeune homme. Celui-ci tardant à venir, elle n'avait pas été contente. Le bruit courait même que cette fille unique, très gâtée par son père, se vantait de tenir dans ses mains la réélection du député sortant.

Pendant ce temps-là, Rosine songeait à prendre sa revanche, d'une façon que certains auront prévue. Madame de Cussigny, moins clairvoyante, faillit tomber en syncope un dimanche matin aux paroles qu'elle venait d'entendre. On était en hiver ; la neige fondait dans le cloaque de la rue. Il n'était plus question de promenade autour du lac, où l'on trouve du soleil, des fleurs, des canards... et des cousins.

— Vous, religieuse! Voyons, ma chère... Vous n'en êtes pas là! Cet affreux homme ne mérite pas un tel honneur. Songez qu'il va éclater d'orgueil. Cela seul doit vous arrêter.

— Si mon cousin doit être fier de quelque chose, marraine, ce n'est pas de m'envoyer au couvent, c'est de m'avoir empêchée d'y aller plus tôt. Le soir où je l'ai trouvé chez mon père, j'étais, tout comme aujourd'hui, décidée à partir. Je suis restée à cause de lui, pensant

que ma vocation n'était qu'une crise de découragement. Vous qui connaissez ma vie, mes idées, celles de ma famille, dites-moi ce qui peut me retenir dans le monde. Partout l'impossible m'arrête. Mon âme, pareille à l'oiseau devenu libre, se heurte aux murailles d'une chambre dont la lumière est enlevée. Mon père et moi nous nous faisons beaucoup de mal tout en nous adorant. Je tâche de ne point l'irriter par un mot, par un geste. Il en est de même pour lui. C'est une contrainte continuelle et douloureuse.

— Le fait est que votre famille n'est pas ordinaire.

— Mais si ! Des milliers de familles toutes semblables suivent leur chemin sans qu'il y ait aucun choc entre leurs membres. C'est moi qui ne suis pas à ma place dans ce milieu dont la grâce m'a sortie, et que la prière seule peut modifier.

— Oh ! si vous parlez comme les Saintes !... Mais, sainte ou non, votre père ne vous laissera jamais partir. Et que deviendra-t-il, si vous partez ?

— Souvenez-vous, marraine, d'une pénitence

que je vous ai promise un certain jour où vous étiez fort en colère contre vous-même. Elle consistera, si vous voulez bien, d'abord à me soutenir auprès de mon père, afin qu'il consente. Puis vous le consolerez ; vous me remplacerez auprès de lui.

La baronne leva les bras au ciel.

— Votre père va me tuer au premier mot. Peu importe ; je ne peux rien vous refuser. Mais, encore une fois, si j'en sors vivante, on pourra me prier longtemps de m'occuper d'un mariage !

XII

L'annonce des projets de Rosine mettait à l'épreuve quelques-uns des principes de son père. Toute sa vie, ce doctrinaire convaincu et loyal avait inscrit le respect de la liberté de chacun sur son programme. En cela il suivait l'exemple de ses amis politiques; mais, toujours conséquent avec lui-même, il n'opposait pas comme eux la tyrannie dans les actes à la liberté dans les mots. L'intolérance religieuse, l'ostracisme à l'égard du parti opposé, les mesures d'exception contre une catégorie de personnes, étaient jugés par lui comme incompatibles avec la pure notion républicaine. Trop dévoué à la cause pour tirer sur ses troupes, il restait depuis quelque temps à l'écart des

grandes discussions, les mains liées, réduit aux polémiques d'incidents où les conservateurs, Dieu merci! lui faisaient la partie belle.

Dans sa conduite avec sa fille on avait pu, jusque-là, reconnaître une fidélité remarquable à ses principes. S'il y manqua une fois dans sa vie, on doit reconnaître que cette défaillance n'eut aucun motif méprisable. Ce ne furent ni l'ambition, ni l'amour de la popularité ou de l'argent, ni la haine du sectaire aveugle qui lui firent oublier ces mots qu'il avait admirés — et copiés — sur la Déclaration de l'Indépendance Américaine : « Les hommes sont égaux, doués de certains droits inaliénables tels que la vie, la liberté, et *la faculté de poursuivre le bonheur.* »

En vain sa fille lui démontra qu'elle réclamait précisément cette faculté de poursuivre son bonheur là où elle le voyait, c'est-à-dire hors du monde. Ferréol répondait :

— Faudra-t-il que je te laisse courir à la rivière si tu prétends que le bonheur ne peut exister pour toi qu'au fond de l'eau? Les principes? Ce n'est pas pour des folles qu'ils sont

posés. Nul droit n'existe quand la raison le condamne.

Madame de Cussigny avait donné de sa personne courageusement, et même assez humblement, car elle disait à Ferréol :

— Vous auriez permis ce stupide mariage de mon invention. C'était pour votre fille cinquante ou soixante années d'enfer. Elle est certaine d'être heureuse là ou son désir la pousse; et maintenant elle se heurte à vos refus!

Les arguments ne pesaient pas lourd dans la balance contre l'angoisse qui étreignait le cœur du pauvre homme, à la pensée qu'il ne verrait plus sa fille. Des mois se passèrent. Chacun a pu voir qu'une vocation contrariée devient une vocation irrésistible. Ferréol, qui n'en avait pas l'expérience, le constata bientôt.

Un matin, sa fille lui rappela qu'elle avait vingt et un ans depuis la veille. Il ferma les yeux et raidit ses muscles, sentant venir le choc final. Rosine s'était tue, la gorge serrée par l'émotion.

— Je comprends, dit le père. Tu m'adresses tes sommations respectueuses, pour parler comme le Code. Je suis prêt à les écouter.

Elle formula ses intentions. Fille du peuple, élevée au milieu des misères que propage l'ignorance, elle voulait suivre dans un ordre enseignant l'exemple donné par le grand ami du peuple, dont elle était fière de porter le nom.

Un éclat de rire farouche l'interrompit :

— Beau motif d'orgueil! Je n'ai pas même pu me faire écouter de ma fille! Elle va instruire les pauvres! Dérision! C'est-à-dire qu'elle va, de son mieux, démolir ce que j'ai bâti! Pardieu! En ce qui te concerne, je n'aurai pas perdu mon temps. Lorsque, pendant de longues soirées, je te lisais nos chefs-d'œuvre, je ne croyais pas former la novice la moins abrutie de ton couvent... Peut-on savoir comment il se nomme?

Sa curiosité satisfaite, il continua :

— Donc la guerre est déclarée entre nous. Va pour la guerre! Je te préviens loyalement que je vais combattre. Comment? Je ne sais pas encore. Mais ne sois pas étonnée quand tu entendras le canon... Laisse-moi maintenant.

Tout son corps frémissait — de douleur, non de colère ainsi que le croyait sa fille. Plus clairvoyante, elle se serait jetée à son cou, tandis

qu'elle se crut chassée. Elle sortit pour aller reprendre courage là où elle savait qu'on en trouve. Alors commença pour Ferréol *l'heure mauvaise* de sa vie.

Un vieillard « bien conservé » reçoit une blessure ou fait une chute. Le voici, en peu d'instants, passé à l'état de ruine caduque. Encore actif la veille, il devient incapable de se diriger lui-même. Son existence utile est achevée. Il n'a plus qu'à attendre la mort.

Dans son être mental, Ferréol venait de subir un choc du même genre. Plus que par l'âge — bien qu'il eût soixante ans — il était vieilli par l'insuccès constant de ses efforts, par la faillite fréquente de ses doctrines. Dégonfler son cœur eût été un soulagement presque nécessaire. Malheureusement le confident naturel de ses chagrins, devenu l'adversaire de ses principes, était la dernière personne à qui cette âme de bronze eût laissé voir son découragement. Hélas! l'ennemie bien-aimée allait disparaître! C'était pour lui, plus encore qu'il ne le croyait, *le seul chagrin*, si on le comparait aux autres. Le blâme qui voudra de n'avoir pas eu l'âme d'un Brutus. On offre ici

l'image d'un honnête homme, fourvoyé hors de sa sphère, qui aimait sa fille et n'avait pas autre chose à aimer. Celle-ci ne saura jamais combien il fut près de se tuer pendant cette mauvaise heure. Aussi bien, la coupable action qu'il tâcha d'accomplir ne demandait guère moins de courage — ou guère moins de folie — de la part d'un être doué de sa nature rebelle à toute capitulation. Ayant fatigué sa pauvre tête à découvrir le moyen de garder sa fille, il n'en trouva qu'un, moyen affreusement pénible car il s'agissait de courber son orgueil devant son frère. En le voyant entrer chez lui, Claude ne put en croire ses yeux.

Sauf l'étiquette d'un parti, rien de commun n'était demeuré entre ces deux enfants sortis des mêmes entrailles. Devenu corpulent, mais toujours droit dans sa belle stature, bien nourri, bien vêtu, épanoui, haut en couleur, Claude était l'image du succès. Devant lui, le cadet faisait peine à voir dans son veston râpé, avec sa béquille et son pied difforme. Sur ses traits amaigris, l'accablement et la colère, le défi et l'humiliation formaient des contrastes douloureux à contempler. Avant qu'il eût prononcé

une parole, son frère aîné savait déjà qu'une catastrophe subite pouvait seule amener devant lui le révolté, qui n'avait pas franchi cette porte depuis dix ans. Le nouveau venu parla sans attendre aucune question :

— Oui, c'est moi ! Vas-tu me chasser ? Il est vrai que je t'ai tourné le dos parce que je désapprouve ta façon d'agir ; mais j'ai gardé cette opinion pour moi sans t'attaquer jamais. Nous ne sommes pas des ennemis politiques. D'ailleurs s'il dépendait d'un Bonaparte ou d'un Orléans quelconque de me conserver ma fille je serais chez lui en suppliant à l'heure qu'il est. Ne t'étonne donc pas que je vienne chez toi.

— Ta fille va mourir ?

— Elle va, ce qui revient au même, entrer dans un couvent. Déjà elle m'en avait parlé ; je ne croyais pas ce danger sérieux... La petite a eu du chagrin...

— Par sa faute : on lui ouvrait la porte.

— Vous saviez tous qu'elle ne consentirait pas à la franchir. Quoiqu'il en soit, elle m'a dit ce matin : « Je suis majeure. » Conclusion : elle me quitte. Alors j'ai réfléchi. Le seul moyen

de lui fermer le couvent, c'est de le démolir. Voilà ce qui m'amène chez toi.

A son tour Claude méditait sérieusement. Bien qu'on l'eût pris de court, l'intérêt personnel se dégageait pour lui avec une claire évidence. L'entrée en religion de sa nièce était un coup de fortune. Sans doute les derniers restes de l'ancien amour allaient s'évanouir chez Félix qui, évitant de prononcer le nom de sa cousine, refusait son attention au plan matrimonial déroulé sous ses yeux. C'est pourquoi l'homme qui avait contribué à « démolir » plus d'un couvent sentait faiblir son zèle en face du repaire de superstition qui allait engloutir une ombre gênante.

— Si je comprends bien, demanda-t-il, tu veux qu'on ferme le couvent que ta fille a choisi pour sa retraite? Elle en sera quitte pour aller dans un autre ; sans compter que la chose est moins facile et moins prompte que tu ne parais le croire.

— Mes vues s'étendent beaucoup plus loin. Qu'attendez-vous, à la Chambre, pour continuer l'œuvre à peine commencée? Tu peux prendre un rôle important, et surtout profitable. Réveille

ceux qui dorment. Remets les choses en mouvement. Ressuscite l'agitation. Ma fille n'ira pas se cacher derrière des murailles guettées par la pioche.

— Tu n'es donc plus l'apôtre de la « paix à l'intérieur? »

— Je suis père, et non plus apôtre. Toi qui pousses l'amour de la paix des nations jusqu'à l'antimilitarisme, que feras-tu le jour où *ils* auront envie de la Comté, comme ils ont eu envie de l'Alsace?

— N'as-tu pas écrit que désarmer les nations est le meilleur moyen d'empêcher la guerre?

— J'ai eu cette naïveté — et bien d'autres. Je n'avais pas prévu Fachoda, le Maroc, et ceux qui réclament du fumier pour le drapeau. De même j'ai blâmé la persécution des catholiques, parce que je les croyais réduits au néant d'après vos chants de triomphe et les discours de vos ministres. On ne cite pas en correctionnelle des fantômes; on n'égorge pas des vaincus. Jolie victoire! Ils sont si bien vaincus qu'ils viennent nous enlever nos filles sous notre nez!

— Au fond tu les as toujours admirés. Tu les as reçus chez toi. Et tu te plains qu'ils en pro-

fitent? C'est très beau, la tolérance; mais ces gens-là s'en servent contre nous avec une adresse inimaginable. Dans le coin d'une porte laissée ouverte ils endoctrinent les âmes faibles. Et voilà pourquoi ta fille va trouver son bon Dieu, comme d'autres filent avec un simple mortel. Tu ne peux la blâmer si elle te préfère Dieu, puisqu'elle y croit.

— Libre à elle d'y croire, si elle est sincère. Mais l'acte qu'elle veut accomplir attaque la nature, qui commande à tout homme et à toute femme de créer une famille.

— On voit que tu n'as jamais entendu les défenseurs des couvents. Sais-tu ce que ta fille te répondrait : « Dieu domine la nature et peut abroger ses lois. »

— Mais qui nous assure qu'il les abroge?

— Ta fille continuerait : « Dieu a ses prêtres, qui jugent à sa place. Oui, le renoncement à la nature dépasse la compétence humaine. Voilà pourquoi ce n'est pas devant le maire ni devant le notaire que je ferai vœu d'être chaste, pauvre et obéissante. C'est devant le prêtre, mandataire de Dieu dans le contrat surhumain que je veux souscrire. »

— Tu es devenu bien fort en théologie.

— On nous en a régalés pendant des séances entières.

— Alors tu approuves ma fille!

— C'est toi que je n'approuve pas d'avoir confié son éducation à une baronne cléricale. Tu as semé ce que tu récoltes. Je le regrette, mais je n'y peux rien.

Prolonger la conversation devenait inutile. Ferréol mit son chapeau sur la tête et gagna la porte. Un instant il considéra son frère triomphant dans l'ironie moqueuse. Il cherchait par quelle injure il pourrait exhaler sa colère et son mépris.

— Sale jésuite! dit-il enfin.

Mais dans les yeux de Claude qui gardait son calme, il voyait sa partie perdue.

XIII

Resté seul après le départ de sa fille, le père désolé redevint apôtre, mais un apôtre du genre de ces réformateurs du XVIe siècle qui parlaient aux masses l'épée à la main. Quittant le journal ministériel où Félix l'avait introduit pour une feuille d'opposition de l'extrême gauche, il porta aux « repus de la majorité » des coups d'autant plus terribles qu'il frappait les yeux fermés à toute considération d'intérêt.

Cette période courte mais brillante de sa carrière lui valut une quasi-célébrité. Poussant aux dernières conséquences la théorie du *Tout pour le peuple* qu'il avait soutenue sans varier jamais, le « mensonge parlementaire », ainsi dénommé par lui, forma le sujet de la plupart

de ses articles. Il désira savoir quelles promesses faites au peuple avaient été suivies d'effet. Les programmes gouvernementaux à la main, il dévoila les subterfuges mis en œuvre pour les éluder. Il eut le courage de prétendre que les grands mots de séparation, de dévolution, de sécularisation étaient de la viande creuse. On le vit se joindre à ceux qui demandaient des nouvelles du fameux milliard. En quoi profitait-il aux travailleurs? La dixième partie de cette somme, arrachée au revenu des riches, aurait pu ouvrir l'ère du pain à l'estomac succédant à l'ère de la poudre aux yeux.

« Toujours vous commencez par le plus facile, imprimait le journal de Ferréol. Débarrasser nos tombes du crucifix pressait moins que de nous empêcher de mourir sur la paille ».

Publiées à la veille des élections, ces mercuriales causaient à nombre de députés une forte gêne. Claude était de ceux qu'elles menaçaient directement. Toutefois le mariage de son fils avec Malvina Cottard, décidé peu après l'effacement de Rosine, mettait dans son jeu un atout considérable.

La dure nécessité avait aidé la grâce dans

le cœur de ce jeune homme. La commission du budget, dans son zèle brutal, ayant réclamé des économies pour les mettre aux pieds des électeurs, une demi-douzaine de sous-attachés et d'adjoints-sous-attachés furent les premiers agneaux du sacrifice. Informé du sort qui l'attendait, Félix avait jugé le moment venu d'émigrer vers des pâturages plus tranquilles. Bientôt, à son envie d'habiter Paris, Malvina joignit celle d'épouser un jeune homme qui, pour emporter la place, n'avait pas ménagé l'artillerie des séductions fournies par la nature. Tout s'arrangea très vite, sauf une difficulté qui n'était pas prévue. Malvina, sans être une cléricale obstinée comme la pauvre Rosine, avait les préjugés qui continuent à alourdir la bourgeoisie provinciale. Non seulement elle voulait être mariée dans son pays ; mais, chose plus grave, elle voulait être mariée dans son église.

Cette fois la discussion fut menée par Claude lui-même. Il vanta les beautés du cérémonial laïque dans une grande mairie parisienne, la mariée en robe blanche, les fleurs, le buffet, les invités nombreux, un discours, probablement un

sous-secrétaire d'État, et les comptes rendus des journaux.

La future céda, en partie pour ne pas faire de peine à un beau-père qui l'avait déjà conquise en la flattant au delà de toute vraisemblance. Elle céda, aussi, malheureusement pour elle, sur une autre question où son bonheur était plus intéressé, tout au moins son bonheur en ce monde : l'infortunée accepta de vivre avec ses beaux-parents !

Dans son propre journal Ferréol découvrit un beau matin l'annonce des fiançailles de son neveu. Et, de la même façon, il apprit un peu plus tard que Claude était réélu.

A cette âme tannée en quelque sorte par la désillusion et le chagrin, ni l'un ni l'autre de ces événements ne pouvait causer une blessure considérable. On eût étonné Ferréol en lui disant qu'il connaîtrait un jour sa nièce, plus encore, que cette jeune femme trouverait en lui un défenseur.

Malvina, quels que pussent être ses défauts, avait bon cœur, à quoi il faut joindre la tendresse exaltée d'une nouvelle épouse. Immanquablement elle devait apprendre que Félix en

avait aimé une autre, et nul n'oserait affirmer que le héros de cette première aventure mit tous ses soins à cacher l'auréole dont son prestige conjugal était rehaussé. Avec l'insistance d'une amoureuse, Malvina voulut connaître et connut peu à peu tous les détails de ce roman précurseur du sien. Une circonstance l'impressionna vivement : Rosine, par attachement à sa religion, avait renoncé au bonheur dont jouissait une rivale moins scrupuleuse. Où Malvina triomphait, Rosine avait succombé, non par l'impuissance de ses charmes mais par la force de ses convictions. Plutôt que de capituler sur le point cédé par l'autre, elle avait dit adieu au monde... et à Félix. L'héroïne, pour tout dire en un mot, n'était pas Malvina !

— Et moi, demandait celle-ci, m'aurais-tu abandonnée si j'avais exigé l'église ?

La réponse à de telles questions n'est jamais embarrassante pour un époux aimé follement. Elle est agréable à recevoir pour celle qui les pose. Au fond de son noviciat Rosine était loin de se croire souvent évoquée dans un tête à tête conjugal. Moins encore pouvait-elle imaginer que Malvina eût donné sa cotte pour apercevoir

la novice. Faute de mieux, la jeune femme ne laissa ni trêve ni repos à son mari, tant qu'elle n'eut pas été présentée au père de sa rivale inconnue.

Félix, d'ailleurs, fit une résistance assez courte. Il avait toujours aimé, respecté, et parfois admiré son oncle, et n'avait point caché à Malvina des sentiments qu'il jugeait bon de dissimuler au reste de sa famille.

L'étonnement de Ferréol dépassa toutes limites le jour où il vit entrer le jeune ménage dans sa demeure solitaire. Malvina, du premier coup, fit sa conquête, en lui demandant avec une droiture simple :

— Voulez-vous m'embrasser, mon oncle ? Car je ne suppose pas qu'aucune raison vous en empêche.

Il ferma les yeux avant de répondre. Ce premier baiser coûtait un effort à celui qui, pendant dix ans, n'avait pas embrassé d'autre femme que l'enfant disparue. Mais Ferréol était un homme juste.

— Non vraiment, ma chère : je ne vois aucune raison, dit-il.

— Et moi ? mon oncle, interrogea Félix.

— Toi !... C'est différent... Mais, puisque j'ai embrassé ta femme...

Ainsi, avec la génération qui suivait la sienne le vieux Comtois fut réconcilié, de même que ses aïeux avec les successeurs de Louis XIV.

Pendant quelques minutes chacun resta en silence. Le cœur de Malvina était serré à l'aspect de ce vieillard infirme, abandonné dans ce logis formant contraste avec la demi-élégance bourgeoise de Claude. Devinant cette pitié qui révoltait son orgueil, Ferréol voulut y mettre fin :

— Vous êtes chez un ouvrier, fils d'ouvrier, qui espère mourir en travaillant. Je ne suis pas à plaindre : j'ai madame Mélisson. Demandez à Félix ce que c'est que madame Mélisson. Et puis — il hésita un peu — j'ai la baronne.

— Elle est revenue chez vous ! s'écria le neveu.

— Oui, elle est entrée un matin en disant comme ta femme : « Je ne vois pas quelle raison peut nous empêcher d'être amis ». Seulement — il eut un pâle sourire — elle n'a pas exigé que je l'embrasse. Vraiment c'est la femme la plus extraordinaire que j'aie vue.

Il n'ajouta pas cette autre parole de la visiteuse : « C'est votre fille qui m'envoie. Faut-il lui annoncer que vous m'avez mise à la porte ? »

Malvina était en veine de mots heureux.

— Bien, fit-elle. Vous aviez madame Mélisson et la baronne. Maintenant j'espère que vous ajouterez : « J'ai ma nièce ».

— Savoir ce qu'en penseront vos beaux-parents ?

— Oh ! je ne leur dis pas tout, convint la jeune femme en clignant de l'œil. C'est la meilleure façon d'avoir la paix.

— Je commence à le craindre, soupira Ferréol. Tout dire m'a coûté cher. Mais les hommes de mon âge tiennent à leurs habitudes.

Félix changea l'entretien :

— Mon oncle je vous fais part d'une nouvelle. Par économie, mon ministre a réduit son cabinet.

— Ah ! pardieu ! il aurait pu le faire depuis beau temps. C'était ridicule. Un directeur, un chef, deux chefs adjoints, quatre attachés !... N'avait-il pas aussi un chef de secrétariat particulier, pourvu de l'aide indispensable d'un sous-

chef? Voilà enfin quelque chose qui ressemble à une réforme utile!

— Pas pour moi. J'occupais un des postes supprimés. C'est la misère noire.

— Bah! Les sous-préfectures sont faites pour des cas comme le tien.

— Merci! Habiter un trou au fond de la province pour douze francs cinquante par jour! Qu'en penses-tu, Malvina?

La jeune femme, sans répondre, pinça les lèvres dans une moue dubitative.

— Quoi! dit Ferréol. N'aimez-vous donc pas le séjour de Paris?

— Mon oncle, répondit-elle, j'ai fait une bien grande bêtise en acceptant de vivre avec ma belle-mère.

— Oh! bien, cette bêtise-là est de celles qu'on peut réparer plus ou moins vite.

Par cette dernière phrase, la conquête de Malvina fut achevée. Elle promit de revenir et tint parole. Félix l'accompagnait d'habitude. Une fois elle arriva seule, toute gonflée de griefs contre Virginie.

— S'il vous plaît, parlons d'autre chose, exigea Ferréol. Je suis trop las des querelles

dans le même parti, pour me lancer dans les disputes de famille.

— Moi, c'est l'inverse, dit Malvina. Les disputes à la maison me dégoûtent de la politique de mon beau-père. J'aime la vôtre, qui est toute différente.

— Vous lisez donc mon journal?

— D'abord c'était pour faire enrager Virginie. Maintenant c'est pour le plaisir d'entendre un homme parler avec bon sens.

— Drôle de goût! Le peuple a toutes les qualités sauf le bon sens. Il exige qu'on lui conte des balivernes. C'est pourquoi votre beau-père est député, tandis que j'ai perdu trente ans de ma vie.

— Je m'amuse quelquefois à coller votre frère avec vos arguments. Vous êtes, à l'en croire, un des esprits les plus dangereux qui existent.

Les mois succédaient aux mois; les événements suivaient leur cours. Dans sa classe d'indigentes, Rosine sortie du noviciat faisait lire l'alphabet, à quoi elle ajoutait l'enseignement rudimentaire d'un catéchisme peu compliqué. Ferréol, malgré les efforts de la

baronne, avait refusé de voir sa fille, disant qu'il ne voulait pas des restes du bon Dieu. Cependant il vieillissait beaucoup ; l'ardeur de ses convictions et de ses rancunes faisait place à l'indifférence d'une âme qui se sépare de la vie, de même qu'on voit se détacher de l'arbre un fruit talé par la grêle. Une fois sur deux l'article envoyé au journal restait dans le panier du secrétaire. Mais le vieux lutteur semblait avoir perdu tout intérêt comme toute attention aux choses de ce monde. Madame Mélisson n'avait plus besoin d'être habile pour masquer la provenance de certaines ressources budgétaires. Malvina, soit dit à sa louange, en fournissait une part.

Certain jour, chez la bonne concierge, elle avait rencontré madame de Cussigny dont elle avait trop entendu parler pour ne pas en avoir une peur terrible. La baronne qui s'en aperçut la mit à son aise,

— Vous savez, dit-elle, que je connais votre mari. C'est un bon garçon, trop faible, et qui se laisse mener par sa mère. Quelle drôle d'idée vous avez eue d'aller vivre avec elle, quand il y a tant de maisons dans Paris !

— Madame, répondit la jeune femme gagnée par cette sympathie, certaines bêtises sont réparables. Je le tiens de mon oncle Ferréol.

— Pauvre cher homme! Il a vécu toute sa vie avec des idées fausses, malheur plus grand que d'habiter avec sa belle-mère. Il vous aime beaucoup et je vous en félicite.

— Moi j'ai une grande admiration pour lui. Comment la fille d'un tel homme a-t-elle pu l'abandonner?

— Pour vous l'expliquer il faudrait se servir d'une langue dont vous ignorez la grammaire.

La jeune femme d'abord interloquée finit par comprendre. Avec émotion elle protesta :

— Mais je ne suis pas une païenne.

La baronne s'inclina d'un air grave.

— Pardon! Je croyais...

Vers cette époque Claude soutint une interpellation à la tribune. Le curé d'une des paroisses de son arrondissement venait de commettre un scandale qui consistait à refuser son ministère aux obsèques d'une femme mariée civilement. Il y avait eu tapage, portes brisées, irruption du cortège dans l'église, bref tout ce qui peut déchaîner les foudres d'une

éloquence toujours prête à tonner. Malvina, intéressée dans la question, suivit la séance et, pour une fois, admira son beau-père. Même elle voulut le faire admirer par Ferréol, qu'elle visita le lendemain. C'était mal connaître l'homme de la logique.

— Rien à faire avec ces gens-là! dit-il en haussant les épaules. L'Église les a prévenus : pas de cloches pour votre enterrement si elles n'ont pas sonné pour votre mariage. Quoi de plus simple? Est-ce que je force mon frère à m'inviter à dîner, moi qui lui ai signifié la brouille? Je pense bien, ma chère, que vous n'hésitez pas à me donner raison.

Elle resta songeuse et fit cette réponse qui pouvait s'interpréter diversement :

— Les brouilles sont une triste chose...

Après un nouveau silence elle continua :

— Je n'adresse plus la parole à ma belle-mère : je connais son histoire maintenant.

— Vous ne pouvez lui faire un reproche d'avoir travaillé pour vivre. Les Petitcuenot sont une famille d'ouvriers.

— Je lui reproche d'avoir mal vécu. Et surtout je défends qu'elle me traite, aux yeux de

mon mari, comme une paysanne sans esprit et sans manières.

— Vous protéger est le devoir de mon neveu.

— Votre neveu ! On dirait qu'il a perdu son énergie en perdant sa place. Devant son père il tremble ; devant sa mère il balbutie. Je lui propose d'aller vivre avec moi dans mon pays ; mais il refuse. Un jour ou l'autre ça finira mal.

Quelque temps après elle revint, nerveuse, crispée, les yeux rouges. Ferréol s'étonna de voir qu'elle n'abordait pas cette fois le chapitre des griefs. Mais, à la fin d'une visite assez courte, sa nièce lui demanda :

— Voulez-vous m'embrasser ? Nous ne sommes pas près de nous revoir.

— Que dites-vous ? s'écria-t-il. Qu'allez-vous faire ?

Malvina répondit avec une décision calme :

— Certaines bêtises peuvent être réparées : ce sont vos paroles... Mais permettez que je vous laisse dans l'ignorance. Vous serez à même de jurer sur l'honneur que vous ne savez rien.

XIV

Le surlendemain Claude entra chez son frère, pour la première fois depuis dix ans.

— Tu dois bien rire! commença le député. Je ne t'aurais pas cru si fort en matière de vengeance. Vas-tu la pousser jusqu'à la ruine complète de la famille?

— Observe tes paroles si tu veux que la conversation se prolonge, commanda Ferréol. Que s'est-il passé?

— Malvina est retournée chez son père et veut plaider en divorce. Tu n'en savais rien?

— J'ai toujours refusé de prendre part à vos querelles. J'ignorais le départ de ta belle-fille. Encore moins l'ai-je conseillé.

— Je te crois; mais ce départ n'en est pas

moins désastreux. Quel effet terrible pour la province!

— Oui, tu perdrais des voix. C'est ce que tu entends par la ruine de la famille?

— Tu oublies que ma bru emporterait avec elle cent cinquante mille francs. Je viens te demander ton aide. Raisonne la : elle t'écouterait. Quel scandale si elle introduit l'instance! Et pourquoi? Des coups d'épingle ne sont pas un motif suffisant à divorcer.

— Comment peux-tu dire cela, toi qui réclames le divorce par la volonté d'une seule des parties?

— Nous ne sommes pas à la Chambre. Et d'ailleurs la motion n'a pas eu de suite : la loi du mariage reste debout. Elle oblige les citoyens. Ma belle-fille s'est liée volontairement par cette loi. J'admets que Virginie est exaspérante. Mais cela ne peut dégager Malvina d'un serment juré devant le maire.

Resté maître de lui jusque-là, Ferréol perdit toute mesure à ce langage. Debout, les bras croisés, le visage touchant presque celui de son frère, il cria sa rancune :

— Ta mémoire est courte! Que m'as-tu dit

quand je suis allé chez toi pour te supplier de combattre ceux qui prenaient ma fille ? Son entrée au couvent faisait ton affaire. Aussi tu m'as répondu : « Oui, les vœux religieux sont au-dessus de la nature. Mais celle qui les prononce n'abdique pas la nature entre les mains d'un homme. Elle croit parler à l'auteur même des lois naturelles, qui les abroge à sa volonté. » Peut-être aurais-tu bien fait de laisser ta belle-fille se lier par le contrat religieux, puisqu'elle le considérait comme valable. Qu'as-tu à lui dire maintenant ?

— Le mariage n'est pas au-dessus de la nature, objecta Claude.

— Précisément ta belle-fille trouve que si. Elle trouve qu'il est au-dessus de la nature d'habiter la maison devenue inhabitable. D'autres, qui ne valent pas ta belle-fille, considèrent qu'il est infiniment naturel de préférer l'amant délicieux au mari qui a cessé de plaire, « le pâté de perdreaux à la chair de porc », ainsi que disait l'une d'elles. J'ai beaucoup réfléchi. Sommes-nous bien sûrs que la femme qui reste dans cette maison, qui continue à vivre avec ce mari, n'accomplit pas un effort

plus surhumain que celui de la religieuse? Toutes deux foulent aux pieds « le droit au bonheur et à l'amour » invoqué par nos stupides pleurnicheuses de théâtre. Mais ma fille se considère comme liée à jamais, parce qu'elle a juré devant un idéal, non devant une écharpe.

— Il ne te reste plus qu'à rendre le mariage religieux obligatoire.

— Ce ne serait pas très logique de la part d'un homme qui veut extirper la religion de l'état social.

— Peut-être alors que ta logique t'amène à la suppression du mariage civil?

— Mais le divorce, tel qu'il se pratique maintenant, l'a supprimé. Quelle comédie! Le maire lit avec onction les fameux articles du code : « Au nom de la loi, je vous déclare unis ». - « Pour combien de temps? » — « Pour le temps que vous voudrez, si vous avez un peu d'adresse ». L'amusant, c'est que l'achat d'un bœuf, sous cette forme, serait un contrat nul.

— Un bon tiers des fous qu'on enferme ont plus de bon sens que toi, cria le député. Malheureusement tu es un de ces fous dangereux qui jettent l'indécision dans l'esprit du peuple.

— Tais-toi, hypocrite ! Aucun homme n'a vécu plus dévoué que moi au bien du peuple. Et je mourrai sans lui en avoir fait ! Vous aussi, d'ailleurs, politiciens ! Mais du moins vous vous êtes fait du bien à vous-mêmes.

— Chaque année les salaires augmentent, fit observer Claude.

— Oui, le peuple gagne davantage — et il n'est pas plus riche. Il travaille moins — et son intelligence est aussi fermée. Il continue à croire que le salaire peut augmenter et le travail diminuer à l'infini. Aujourd'hui il espère en demain, car, avec nos plumes, avec vos discours, avec un peu de vernis doré sur ses chaînes, il est encore ébloui pour quelque temps. Mais quand il verra que demain est un mot vide, qu'il faudra toujours travailler, toujours souffrir, toujours vieillir, toujours aller pourrir au fond d'un trou, je me demande par quelles alternatives d'abattement et de rage nous le verrons passer... Moi je ne le verrai pas, Dieu merci ! J'ai assez de la vie... Ce ne serait pas long sans le chagrin qu'aurait ma fille...

Ces mots donnèrent à Claude l'idée d'un moyen oratoire :

— Penses-tu qu'elle n'aura pas de chagrin en apprenant le désastre de Félix?

— Va lui poser la question! Seulement, tu feras bien de te hâter. Son ordre est dissous : elle va se trouver dans la rue.

— J'ignorais... balbutia Claude.

— Que t'importe, à présent? Elle ne te gène plus. Ton fils est marié — ou du moins il l'était. Rosine peut crever de faim avec ses compagnes.

— Mais tu vas la reprendre?

— Comme tu la connais! Rentrer dans le monde quitté après des vœux solennels! Ah! la « conscience » des catholiques, leur sacrée conscience qui les rend aveugles, sourds, insensibles, réfractaires à toute pression morale ou matérielle!... Et c'est là-dessus que ma carrière finit. Mes adversaires m'ont enlevé ma fille ; mes amis en font une mendiante!

— Nous traversons la période amère des luttes, commença Claude...

— Fiche-moi la paix, ordonna Ferréol en congédiant son frère.

Quelques semaines plus tard un journal de la Droite publiait ces lignes :

« Le plus estimable de nos adversaires politiques va quitter le champ de bataille dont l'âge ne lui permet plus d'affronter les fatigues. Les doctrines de Ferréol Petitcuenot se trompèrent de siècle. Pour en expliquer les anomalies apparentes, il suffira de dire qu'il avait lu, dans son fauteuil d'infirme, l'histoire de la première Révolution, en s'arrêtant à la fin de la Constituante. L'admiration qu'il conçut pour cette assemblée ne le quitta plus. Il aimait à répéter aux parlementaires contemporains : *en deux années la Constituante a voté 2.257 lois! Elle siégeait le matin et ne se reposait pas le dimanche*! »

» On peut dire qu'il fut le disciple des grands républicains de cette époque, pour la plupart affamés d'idéal. Suivant leur exemple, il resta sincère, honnête, plus soucieux de servir autrui que de se servir lui-même. Rêveur et en même temps partisan de l'action, il essaya de régénérer l'humanité sans y parvenir, et ce fut le chagrin de sa vie. Son caractère gêna l'enthousiasme qu'il aurait voulu avoir pour son parti, et voilà pourquoi il ne joua que les seconds rôles — voire le rôle de souffleur. Mais sa conscience

peut consoler son amour-propre. Ses amis politiques eurent le talent de devenir quelque chose ; Ferréol Petitcuenot, préféra rester quelqu'un. »

Tandis qu'on lui décernait cet éloge mérité, les lois qu'il avait maudites après les avoir appelées dorèrent inopinément son déclin de quelques rayons heureux. Sa fille, contre son espoir, lui fut rendue.

Madame de Cussigny, privée de l'aide des religieuses pour sa petite école villageoise, dut les remplacer par une « défroquée ». Tout naturellement elle eut recours à sa filleule.

Difficile à reconnaître dans son costume hybride et disgracieux de sécularisée qui veut rester hors du siècle, sœur Rose suit sa règle dans une petite maison perdue de l'humble village normand. Comme autrefois elle fait la classe ; mais aussi elle soigne la vieillesse — dans la personne de son père qui est venu la rejoindre à Cussigny. Et Ferréol, comme autrefois également, n'aborde jamais certaines questions. Il se croit résolu à mourir dans la Libre Pensée ; mais sa fille, au fond du cœur, *sait*

qu'elle obtiendra le retour du vieillard aux croyances de sa jeunesse.

Il a une clef du parc, perpétuellement désert, et y passe de longues heures. Il y a découvert la charmille carrée, d'où il entend les colombes roucouler sur sa tête, pendant qu'une petite cascade chante dans les iris, presque à ses pieds. Vingt fois il a voulu y mener sa fille qui a toujours refusé. Elle a ses élèves, elle a son ménage, elle a ses malades, elle a l'église...

Et puis, elle le connaît déjà, le petit carré de charmille où, certain Quatorze-Juillet, elle a appris « comment on aime — quand on aime bien ! »

FIN

TABLE

LES DEUX CONSCIENCES 1

FERRÉOL. 169

E. GREVIN. — IMPRIMERIE DE LAGNY. — 190907-2-10.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume

Vol.

RENÉ BAZIN

Le Mariage de Mademoiselle Gimel..... 1

FRANÇOIS DE BONDY

Le Moqueur ?..... 1

RENÉ BOYLESVE

Le Médecin des Dames de Néans..... 1

ÉMILE CLERMONT

L'Amour promis..... 1

PIERRE DE COULEVAIN

Au Cœur de la Vie..... 1

HENRY DAGUERCHES

Monde, Vaste Monde !.... 1

GRAZIA DELEDDA

La Voie du Mal..... 1

LOUIS DELZONS

Les Mascran..... 1

HENRY VAN DYKE

Le Génie de l'Amérique.. 1

MARY FLORAN

Lequel l'aimait ?..... 1

ANATOLE FRANCE

Les Sept Femmes de la Barbe-Bleue..... 1

DANIEL HALÉVY

La Vie de Fréd. Nietzsche 1

PIERRE LOTI

La Mort de Philæ..... 1

PIERRE MILLE

La Biche écrasée..... 1

HENRI DE NOUSSANNE

Roman pour ma Fiancée.. 1

Vol.

RICHARD O'MONROY

L'Irrésistible amour..... 1

ÉDOUARD PAILLERON

Théâtre complet (tome I). 1

CHARLES PETTIT

Pétale de Rose et quelques Pétales..... 1

ERNEST REYER

Quarante ans de Musique. 1

J.-H. ROSNY Jne

L'Affaire Derive..... 1

JULES SAGERET

Paul le Nomade..... 1

CAMILLE SAINT-SAËNS

Portraits et Souvenirs... 1

MATHILDE SERAO

Vive la Vie !..... 1

ANDRÉ TARDIEU

Le Prince de Bülow..... 1

VALENTINE THOMSON

La Vie Sentimentale de Rachel..... 1

MARCELLE TINAYRE

Notes d'une Voyageuse en Turquie..... 1

LÉON DE TINSEAU

Sur les Deux Rives..... 1

E. TOUCAS-MASSILLON

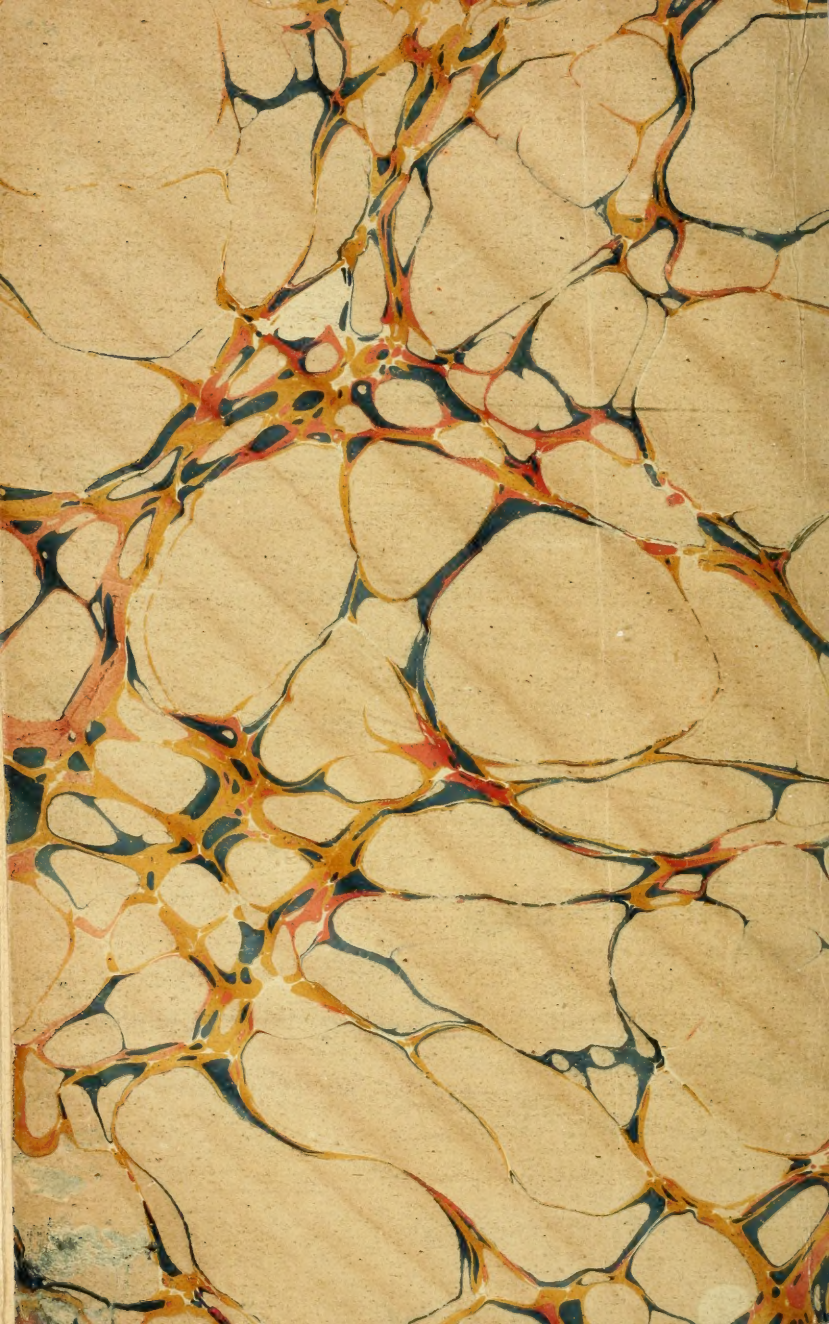
Les Attaqueurs..... 1

JEAN-LOUIS VAUDOYER

La Bien-Aimée..... 1

COLETTE YVER

Les Dames du Palais..... 1



UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not remove the card from this Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU, Boston

Author Lineau, Léon de,
Title Deux Cinquièmes
DATE
NAME OF BORROWER
116998
LF
T592d